

Contes et poesies de Prosper Jourdan: 1854-1866

Prosper Jourdan

The Project Gutenberg EBook of Contes et poesies de Prosper Jourdan:
1854-1866, by Prosper Jourdan

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: Contes et poesies de Prosper Jourdan: 1854-1866

Author: Prosper Jourdan

Release Date: May 27, 2004 [EBook #12459]

Language: French

Character set encoding: ASCII

*** START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK PROSPER JOURDAN ***

Produced by Tonya Allen and PG Distributed Proofreaders. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

CONTES ET POESIES

DE

PROSPER JOURDAN

--1854-1866--

ROSINE ET ROSETTE

LEONE

POESIES DIVERSES

QUELQUES PAGES D'UN LIVRE

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

NOTES AU CRAYON

PARIS

SEPTEMBRE 1866

A

PROSPER JOURDAN

Mon fils bien-aimé, mon Prosper, mon ami, mon cher et doux poète, tu étais près de moi, il n'y a pas trois mois encore, près de nous qui t'aimions et t'aimons toujours si tendrement; tu vivais de notre vie, tu nous prodiguais toutes les délicatesses de ton amour, tout le charme de ton esprit; tu nous parlais de ton avenir, de tes projets ... et maintenant nous voici seuls et tristes! Tu nous as quittés pour toujours, et ton pauvre père affligé, ton vieil ami t'écrit comme si tu pouvais encore l'entendre, comme si tes yeux pouvaient déchiffrer encore cette écriture que tu aimais tant, cher enfant adoré!

Tu nous as quittés! Que de peine j'ai à me le persuader et que de larmes quand cette vérité m'apparaît dans toute sa tristesse! Une fièvre, quelques jours de maladie, ont suffi pour éteindre la belle intelligence, pour arrêter les battements de ce cœur loyal d'où n'approcheraient jamais ni un sentiment bas ni une passion grossière! Tu nous as quittés en pleine jeunesse, dans la fleur de tes vingt-six ans, mon Prosper cher! Pourquoi si tôt? Pourquoi notre amour n'a-t-il pu te rattacher à la vie? Ne savais-tu donc pas que ton départ nous laisserait une incurable blessure?

Quand tu vivais près de nous, ami de mon âme, je n'avais pas de secrets pour toi, tu lisais dans ma vie comme dans un livre ouvert. Je ne veux pas perdre ces douces et chères habitudes de notre intimité; je continue à te parler et à t'écrire, à te livrer mon cœur tout plein de toi.

Et pourquoi ne le faisais-tu pas?

Tu vis, mon fils aimé; je suis trop imparfait pour savoir, quelle est la forme que tu as revêtue, quel est le milieu où tu te développes, mais je crois à ta vie loin de nous aussi fermement que je croyais à ta vie quand j'avais le bonheur de te presser dans mes bras et d'entendre la voix si douce à mes oreilles et à mon cœur.

Je crois à ta vie actuelle comme je croyais, comme je crois encore à ton amour. Je t'ai vu expirer dans nos bras, j'ai contemplé ton beau visage glacé par la mort, j'ai entendu la terre tomber, par lourdes pelletées, sur le cercueil qui renfermait ta dépouille mortelle; mes yeux se remplissent de larmes, mon cœur se déchire à ces cruels souvenirs, et cependant je ne crois pas à la mort! Je te sens vivant d'une vie supérieure à la mienne, mon Prosper, et quand sonnera ma dernière heure, je me consolerais de quitter ceux que nous avons aimés ensemble, en pensant que je vais te retrouver et te rejoindre.

Je sais que cette consolation ne me viendra pas sans efforts, je sais qu'il faudra la conquérir en travaillant courageusement à ma propre amélioration comme à celle des autres; je ferai du moins tout ce qu'il sera en mon pouvoir de faire pour mériter la récompense que j'ambitionne: te retrouver.

Ton souvenir est le phare qui nous guide et le point d'appui qui nous soutient. À travers les ténèbres qui nous enveloppent, nous apercevons un point lumineux vers lequel nous marchons résolument; ce point est celui où tu vis, mon fils, auprès de tous ceux que j'ai aimés ici-bas et qui sont partis avant moi pour leur vie nouvelle: mon père, ma mère, ma sœur, Moïse Retouret, Delaury, Prosper Enfantin, Moroche, Jal, Charles Ferrand, Gustave Suchet, et tant d'autres, hélas!

Te rappelles-tu encore, ami, nos conversations inépuisables sur ces graves sujets, assis tous deux dans ta chambre de Mont-Riant: Dieu, la mort, la vie éternelle, la liberté humaine, etc.? Maintenant ton âme, dégagée des liens matériels si lourds et si compacts sur ce petit globe, entrevoit ces grands problèmes d'un point de vue plus haut. Tu sais où tu le prépares à savoir ce que j'ignore; tu aperçois des clartés que je ne soupçonne même pas. Mais ma foi reste ardente et entière, telle que tu l'as connue! mon bien-aimé Prosper. Ce n'est pas sous la terre où j'ai déposé tes restes que je te cherche, doux trésor de mon cœur, fils qui as été mon orgueil, ami qui as été ma force et ma joie! non, mon âme te cherche sur les hauts sommets, dans ces champs de l'infini peuplés de demeures éclatantes.

Plus que jamais je crois à l'immortalité, à la persistance de l'individualité humaine à travers le temps et l'espace; je crois au libre arbitre, aux développements successifs de la vie, aux paradis et aux enfers que nous nous créons, suivant le bon ou le mauvais usage que nous faisons de notre liberté.

Je crois surtout à la toute-puissance de l'amour, du dévouement, de la bonté, de l'indulgence, de toutes ces grandes vertus dont tu possédais et dont j'admirais le germe en toi, mon Prosper!

Je crois aujourd'hui tout ce que nous croyions ensemble avec les lumières de notre conscience et sans le secours d'aucun prêtre catholique ou protestant. Nous étions et nous sommes toujours de ceux qui n'appartiennent à aucune des églises existantes, et qui cependant se sentent religieusement unis à Dieu et à tout ce qui est vrai, juste, bon et beau.

Tu le vois, cher bien-aimé, je t'écris comme je t'écrivais quand nous étions momentanément séparés pendant ton existence sur cette planète; je t'ouvre mon cœur, je te rassure sur notre compte comme si tu en avais besoin, en te disant que si ton départ a brisé nos âmes dans la douleur, il ne les a du moins pas desséchées et que notre foi reste entière comme elle l'était quand tu étais près de nous.

Et maintenant, mon Prosper cheri, approuveras-tu ce que nous avons fait? Tu as mis autant de soin, mon doux poète, à cacher ton nom et tes vers que d'autres en incitent à se produire avec fracas. Mais à présent, quand tu vis loin de ce globe, nous pardonneras-tu de réunir en un volume ces chants de ta jeunesse? Non que nous ayons la pensée de les livrer au public et aux indifférents! Mais, est-ce faiblesse, piété ou amour-propre paternel, nous voulons offrir à chacun de nos amis, en

souvenir de toi, ce volume discret qui ne franchira pas les bornes de l'intimité et de l'affection. La plupart de ceux qui t'ont connu,--et tous ceux qui t'ont connu t'ont aimé,--ne soupçonnent même pas l'œuvre que tu as laissée, si incomplète qu'elle soit. Je laisse de côté, bien entendu, et je garde pour nous seuls les lettres, les esquisses, les plans, les articles que tu as publiés sous divers pseudonymes. J'ai fait parmi tes poèmes, avec le concours de ta mère et de ton frère, un choix presque rigoureux. Je n'ai voulu mettre sous les yeux de nos amis que ce que ton goût, si exquis en toutes choses, aurait lui-même avoué.

En tête de ce volume je placerai cette lettre, ou nous n'avons pu que bien imparfaitement exprimer notre profond et tendre amour.

A toi, notre fils, notre frère, notre compagnon, notre ami, à toi toujours et à notre réunion future.

H.C. et L.J.

Paris, 3 août 1866.

CONTES ET POESIES

A MADAME GEORGE SAND

_Vous savez, Madame, vous qui voulez bien m'appeler votre petit-fils, avec quel affectueux respect j'ose invoquer ici l'amitié que vous me parlez depuis mon enfance pour mettre sous votre protection ce petit livre.

Je vous le dédie parce que votre génie m'est sympathique et parce que votre bonté m'enhardit et m'attire, en un mot parce que je vous aime. Comme c'est la première fois de ma vie que j'écris une dédicace, on m'excusera d'y avoir mis plus de cœur que d'esprit.

Voilà donc pourquoi je vous dédie mes essais, et non par orgueil; j'en pourrais cependant sentir un bien naturel de mettre ces vers à l'abri d'un tel nom et sous la sauvegarde d'une amitié qui m'est si chère.

C'est pourtant un peu par égoïsme, c'est-à-dire pour me faire bien venir de mes lecteurs et de mes lectrices, que je prends la précaution superflue de me justifier auprès de vous. En sachant que vous m'aimez, eux qui vous aiment tant, ils m'aimeront peut-être un peu aussi, et, vous le savez la sympathie est relative: lorsqu'elle s'adresse à vous, c'est de l'admiration; en s'adressant à moi, ce sera de l'indulgence. J'en ai si grand besoin!_

PROSPER JOURDAN.

ROSINE ET ROSETTE

I

Ce chant etait fort long. Il n'a plus qu'une page;
C'est fait. N'y pensons plus. Mais c'est vraiment dommage.
Maintenant n'allez pas, lecteur, le regretter;
Il parait qu'il etait ennuyeux a crier.
On a donc tres-bien fait de l'oter; c'est plus sage.
Mais a ce compte-la, ce n'est pas le premier
Qu'il fallait supprimer, c'etaient les douze ensemble,
Car ils se valent tous a peu pres. Il me semble
Qu'on pourrait comparer ce chapitre defunt,
Sans trop lui faire tort, a la mort de quelqu'un;
Ceux qui restent, ma foi! sont bien les plus a plaindre;
C'est d'eux evidemment qu'il faut avoir pitie.

Ces pauvres survivants! c'est pour eux qu'il faut craindre.
Leur tendrez-vous la main? Leur avenir entier
Depend de vous, Madame, et de votre amitie.
Soyez-leur indulgente et dites-vous sans cesse,
Quand vous lirez ces vers, enfants de ma paresse,
Que l'auteur est bien jeune et que, le ciel l'aidant,
Il pourra faire mieux quand il sera plus grand.
Tachez d'aller au bout. Ma frayeur est extreme,
Songez donc! la jeunesse a besoin d'un appui.
Soyez le mien, et si deux vers vous ont souri,
Ne les oubliez pas; j'ai besoin que l'on m'aime.
Je pars, sans bien savoir meme ou je vais aller.
Ainsi qu'un oisillon trop prompt a s'envoler
Qui tombe et sur le sol a chaque pas chancelle,
Mon poeme embrouille, jusqu'a son dernier chant
S'en va tout de travers, et ma muse infidele
En se moquant de moi trebuche a chaque instant.
O vous qui me lirez! soyez meilleure qu'elle.

Cet exorde entendu, je commence. D'abord
Rosine etait comtesse et se respectait fort;
De plus, coquette et veuve a dix-neuf ans. Ensuite,
Dire qu'elle etait bien, c'est ce que vous pensez;
Dire qu'elle etait mieux ne serait pas assez.
Un pied ... comme la main! et la main si petite
Qu'a peine y voyait-on la place d'un baiser;
Des yeux bleus et fonces, des cils longs a friser,
Et des cheveux!... sachez,--pour les dire plus vite,--
Qu'ils n'etaient bruns ni blonds, avec un reflet tel
Qu'a sa vierge Albeenne en donna Raphael.

On dit: de Maison d'Albe et j'ecris: Albeenne.
Ce mot-la nous manquait; je merite un fauteuil.--
Sachez donc qu'un printemps, dans sa villa d'Auteuil,
Notre Contessina s'en fut porter un deuil
D'une tante eloignee et de noblesse ancienne,
Dont vous m'epargnerez de faire l'oraison.
A Paris, dans le monde ou Rosine etait reine,
De temps a autre un deuil est une bonne aubaine;
Le gris est si divers! et le noir si bon ton!
La paleur, aux yeux bleus donne un si doux rayon!
Puis, moitie pour poser la femme qui s'ennuie,

Moitié pour le printemps dont il faut profiter,
Parmi ses frais lilas Rose alla transporter
Ses amoureux, son luxe et sa mélancolie.

II

C'est l'heure où le soleil empourpre l'horizon
De ses derniers reflets. D'un plus tiède rayon,
Tendre comme une étreinte et doux comme un sourire,
À la terre qu'il quitte il semble vouloir dire
Adieu. Telle en sa chambre, une femme, le soir,
Avant de se coucher prolonge sa toilette
Et reste à se peigner, nonchalante et coquette,
Et, le sourire aux dents, s'attarde à son miroir:
Telle, au déclin du jour, la nature amoureuse
Se pare et se fait belle aux rayons du couchant
Et devient tout à coup plus tendre et plus rêveuse,
Comme fait sa maîtresse au départ d'un amant.

Rien ne dort à cette heure; et pourtant c'est à peine
Si l'on entend la brise au murmure pensif,
Si l'on distingue au loin le bruit d'une fontaine
Qui coule en murmurant sur le marbre massif
Ou le chant des oiseaux regagnant leur couvée.
Quel calme! différent de celui de la nuit;
Quel silence joyeux entremêlé de bruit!
Il semble, à voir ainsi la campagne noyée
Dans ce dernier baiser d'un soleil palissant,
Que les cieux sont plus doux, que l'ombre est plus amie,
La brise plus riante et plus chère la vie
Et que l'amour, lui-même, en est plus caressant.

On croirait par moments, quand frémit le feuillage,
Voir des ombres passer en se donnant le bras;
Évoquer leur fantôme et deviner l'image
D'un monde d'amoureux qu'on ne soupçonnait pas.

Dante! N'était-ce pas ton couple au doux murmure
Qui passait tout à l'heure à travers ce massif?
N'était-ce pas son vol dont la trainante allure
Le faisait frissonner avec un bruit plaintif?
Lovelace sans âme et toi, pâle Clarisse,
Est-ce vous qui fuyez en frolant les buissons?

Il me semblait entendre, à travers leurs chansons
Monter, comme un écho de ton long sacrifice,
Et mourir sur ta levre un soupir de regret,
Pauvre fille! Mon cœur te suivait dans ta peine
Et tandis que ton ombre indécise et sereine
M'apparut, j'ai senti que mon âme pleurait.
Est-ce toi, dis, Manon, immortelle charmeuse?
Est-ce ta voix joyeuse et ton rire moqueur?
Ou vas-tu si légère et si peu soucieuse
De ton indigne amant qui causa ton malheur?
O Werther! est-ce toi, pauvre amie déchirée?
Viens-tu trouver ce soir ta Charlotte adorée
Au premier rendez-vous que son cœur te donnait
Pour ce monde où tous vont et que nul ne connaît?

Est-ce toi qui gemis, o frele Desdemone,
Dont la plainte se mele au chant des rameaux verts?
Helas! ton coeur criait sous le vent des hivers
Comme fait, sous l'orage, un saule qui frissonne.
Telle une algue battue au caprice des mers!
C'est toi, gai Romeo? Cette forme inquiete
Qui se penche a ton bras, est-ce ta Juliette?
Est-ce toi, Marion? Dona Sol, est-ce toi?
Rosine! Camargo! Belcolore au coeur froid!
Repondez, est-ce vous? ou votre chere image
N'est-elle que l'effet d'un bizarre mirage?
Est-ce votre fantome apporte par le vent,
Ainsi qu'aux nuits d'automne un tas de feuille morte,
Que la bise disperse et que l'orage emporte,
Suit l'aquilon qui passe et s'arrete en un champ?

O qui que vous soyez! visions passageres
Ou fantomes errant dans le jour qui palit,
Qu'il est doux de rever a vos charmants mysteres
Et de sentir en vous notre ame qui fremit!
Mais c'est bien vous; j'entends votre voix qui soupire,
Et vos soupirs sont doux comme un souffle de mai.
Vous passez en silence et je vous vois sourire
Et mon ame ressent jusqu'a votre martyre
Et voltige avec vous dans cet air embaume.

Ainsi notre ame reve a l'instant solitaire
Ou le soleil souleve, a son heure derniere,
Un coin du voile bleu que vient jeter la nuit,
Comme un ange reveur qui laisse, sur la terre,
Son manteau scintillant trainer derriere lui.

Raphael! ton pinceau l'avait-il devinee
Cette forme au contour si pur?
Ton esprit l'avait-il entrevue ou revee
Cette tete, qui n'est ni brune ni cendree,
Aux yeux plus profonds que l'azur?

Lorsque ta Marguerite au seuil de son eglise,
O Faust, apparut a tes yeux,
Vis-tu rien de plus beau que cette femme assise?
Un rayon de soleil dore encor ses cheveux
Que froisse et caresse la brise.

Arbres deja palis par l'automne au front roux!
Vastes cieux! pensives etoiles!
Qui passez eternels, les yeux fixes sur nous,
Astres muets! Temoins pour qui tout est sans voiles,
Avez-vous rien vu de si doux?

Qui donc est cette femme? En la voyant assise,
Immobile, troublee, inquiete, les yeux
Vers le sol, on dirait la statue indecise
D'une vierge hesitante ou d'un ange amoureux
Qui lutte encore avant de renoncer aux cieux.
Ce n'est pas la douleur que sa pose rappelle;
Elle n'a pas l'air triste, elle a l'air inquiet.
Elle ecoute son coeur, et son coeur est muet.
C'est donc une ombre encor? Non, mais qui donc est-elle?

Cette femme est Rosine et, sous ce rayon d'or,
Dans sa melancolie, elle est plus belle encor.

Elle est charmante ainsi. Ce cadre de verdure
Rehausse encor sa grace et lui sert de parure.
Mais elle n'est pas seule. Assis a quelques pas,
Un jeune homme au front triste et beau la considere
De son regard profond. Il a l'air un peu las;
On devine aisement qu'une pensee amere
A du plisser sa levre indolente: et ses yeux
S'attachent sans relache a celle qu'il supplie,
Comme pour demander ou la mort ou la vie
A ce regard de femme errant et soucieux.
On sent que ce regard le fascine et l'attire.
Rosine, cependant, continue a rever;
Il semble qu'elle ait peur de ce qu'elle va dire.
--Mais lui, d'une voix grave, avec un doux sourire:
Quel silence! Rosine, et qu'en dois-je augurer?
Ces mots que votre bouche hesite a murmurer,--
Soyez franche,--sont ceux que je tremble d'entendre.
Si je l'ai devine, pourquoi vous en defendre?
Pourquoi rester muette et me laisser au coeur
Un doute, plus cruel encor que sa douleur?
Et surtout....

ROSINE.

Je sais bien ce que vous m'allez dire,
Stello; mais songez donc: vous me forcez ici
D'accepter un amant ou de perdre un ami.

STELLO.

Rosine, ecoutez-moi. Pour un homme, le pire
Qui lui puisse arriver quand il est amoureux,
C'est de se voir bercer de ce mot vague et creux
Qui, s'il n'est un mensonge, est encor un blaspheme.
Que me fait l'amitie de la femme que j'aime?
J'aime! C'est dire assez qu'il me faut votre corps,
Vos larmes, vos baisers, votre ame tout entiere!
Et vous allez m'offrir une telle misere?
Appelez vos laquais pour me jeter dehors.
Soyez plus charitable en etant plus altiere.
Avouez-moi plutot que je vous fais horreur
Et que vous m'execrez, que mon amour vous blesse,
Mais ne me plongez pas ce poignard dans le coeur
D'avoir encor pitie de moi dans mon malheur.

ROSINE.

Vous me comprenez mal et j'en ai de tristesse,
Failli pleurer, Stello.

STELLO.

Maudite ma tendresse
Qui fait naitre une larme en un regard si doux!
O ma reine! Oh! pardon!

ROSINE, souriant.

Vous passez a l'extreme;
Ne soyez point trop tendre apres ce grand courroux.
Vous aime-je en ami? Je l'ignore moi-meme.
N'ayant jamais aime, sais-je si je vous aime?

STELLO.

Non, vous ne m'aimez pas.

ROSINE.

Je le crois comme vous,
C'est vrai. Car je sens bien qu'un jour, s'il se reveille,
Mon coeur, qu'on dit absent, qui, peut-etre, sommeille
En attendant son heure, inondera mes sens
Comme un torrent sans frein qui renverse ou qui brise,
Ou qu'il m'envahira dans une ardente crise
Comme un feu souterrain comprime trop longtemps.
Certes, l'emotion que votre aveu me cause
Est bien loin de cela, pour etre de l'amour,
Mais, ce que vous etiez pour moi jusqu'a ce jour,
Je ne m'en rends pas compte et n'en sais autre chose
Que le vague plaisir que j'avais de vous voir.
Votre voix m'etait douce et j'aimais a l'entendre;
Je vous aimais enfin, a quoi bon m'en defendre?
J'etais heureuse en vous attendant chaque soir.
M'etiez-vous un ami? Vous m'etiez plus, peut-etre,
Et jusqu'ici, Stello, si j'ai, sans le vouloir,
En vous aimant ainsi fait grandir votre espoir,
Vous en avez le droit, vous pouvez meconnaitre
Un tel nom. Mais, du moins, laissez-moi regretter
De ne point avoir su vous le faire accepter.

Ainsi dans le grand parc desert, sous la ramure,
Leurs voix s'entremelaient comme un faible murmure;
Tous deux parlaient encore,--il faisait deja nuit,--
Oubliant le destin devant cette nature,
Temoin de leur tristesse. Et quand Stello partit,
Son front cherchait en vain la fraicheur passagere;
Il marchait au hasard et d'un pas inegal.
Une larme brulante errait sous sa paupiere;
Il emportait au coeur une blessure amere.

La comtesse en pleura, dit-on, jusqu'a son bal.

III

Si vous avez connu la mine la plus fiere,
Le bras le plus vaillant et le plus noble coeur,
Le coeur le plus aimant qui fut jamais sur terre,
Vous connaissez Stello. Libertin et reveur,
Tenace comme un roc et doux comme une fille,
Il avait les defauts d'un bon fils de famille
Et ce rare bonheur de compter a la fois
Les solides vertus des heros d'autrefois.
Il avait de bonne heure appris l'experience,

Son pere, Dieu merci! l'ayant, des son enfance,
Laisse maitre de lui comme on l'est a vingt ans;
Ce qui fit qu'il connut la vie avant le temps.

Avec ses vingt-deux ans, il pensait comme a trente
Et s'ennuyait de tout sans que rien le tourmente,
Jusqu'a ce que son coeur se fit prendre un beau jour
A ce jeu si cruel et si vieux de l'amour.
Au reste, sa fortune egalait sa noblesse.
Rien ne vint donc, durant le cours de sa jeunesse,
Entraver sa nature ou gener son instinct;
Il grandit librement, au gre de son destin.
Ce qu'il etait reste Dieu l'avait voulu faire.
Tel il etait sorti du ventre de sa mere,
Tel nous le retrouvons au jour de ce recit.
--Et ce qu'il en advint depuis lors, le voici:

Avec de pareils dons que lui fit la nature,
Je vous laisse a penser,--sans compter sa figure,--
Si Stello dans le monde eut bientot des amis.
Heureusement pour lui, la chose la plus sure,
Il savait qu'ici-bas, c'est le pouvoir acquis
Sur soi-meme, et depuis qu'il marchait dans la vie,
Il avait assez vu comme le monde oublie
Pour s'en faire une regle, et faisait peu de cas
De tout ce qui n'etait ni son coeur, ni son bras.

Pourtant, depuis trois mois qu'il connaissait Rosine,
Ceux qui voyaient Stello le trouvaient bien change.
Il avait doucement senti dans sa poitrine
Grandir un sentiment qui l'avait domine.
Ce n'etait plus alors cet enfant debauché
Que les fous de son bord se vantaient de connaitre;
Ce n'etait pas non plus,--tant l'amour nous penetre!
Le Stello d'autrefois incredule et lasse.
Tout le monde savait qu'il aimait la comtesse.
Aussi bien savait-on, a cette enchanteresse
Sous sa gorge de marbre un coeur non moins marbre.
Ses amis, les meilleurs, l'en avaient detourne;
Mais, soit que ce grand coeur eut trouve sa faiblesse,
Soit qu'il y vit du sort un ordre imperieux,
Il garda sa chimere et ne l'aima que mieux.

C'est une chose etrange et bien inexplicable
Que ce bizarre aimant qui, d'un etre vivant,
Fait l'ombre d'une femme et, comme dans la fable,
Attelle au meme joug un couple different.

Quel mystere inoui, quel sort inexorable
Jette au hasard deux coeurs dans un meme courant?
Quel est l'esprit boiteux qui fait ces injustices?
Est-ce un mauvais genie, ami des malefices,
S'acharnant a ce jeu de mortelles douleurs?
Si le dieu, qui, du moins, preside a ces caprices,
Daignait, dans ses cruels et laches sacrifices,
Ne se faire immoler que de vulgaires coeurs!
Encor si sa fatale et maudite puissance,
Sans chercher ici-bas les fronts qu'elle a marques,
Se contentait de prendre avec indifference,

Aussi bien ceux qui n'ont noblesse de naissance
Ni noblesse de coeur, pour ses festins blases!
Mais non.... Il semble meme, o misere inouie!
Que les predestines a cette mort sans fin
Portent une aureole et que, dans cette vie,
Un ange les reprend quand la mort les oublie.
--Envoye de malheur!--c'est l'eternel destin,
Helas!--Le feu du ciel, ne des fureurs sublimes,
N'a menace jamais que les plus hautes cimes;
Plus l'arbre est eleve, plus il craint l'aquilon.
La douleur est sur terre et choisit ses victimes
Parmi ceux dont le sceau du genie est au front.

Ils avaient donc raison, tous, avec leur morale.
Et notre fier Stello, malgre son beau front pale,
Sa belle ame et son nom, partait, le coeur brise.
On pretend qu'il avait jure d'etre venge.
Quoi qu'il en soit, deux jours apres cette soiree
Qui decida son sort,--la derniere pour lui,--
De laquelle il sortit l'ame desesperee,
Seul desormais, errant au hasard dans la nuit,
Stello quittait Paris.

IV

Qui sait ce que peut faire
De ravage sans borne et de taches sans nom,
Dans un coeur vierge encor, plein d'un amour profond,
Le souvenir mortel d'une horrible misere?
Qui sait dans quelle nuit, dans quel abime obscur
Va se perdre a jamais une ame desolee?
Qui sait quel lupanar,--qui sait quel antre impur
Attend le desesper au sortir d'uneallee
Pour lui souffler au corps une vengeance usee?
Qui connaitra jamais de quel rude sillon
Se creuse un coeur atteint d'une telle torture
Et quel venin terrible en greffe la morsure
Sur le coeur le plus noble ou le plus noble front?
Qui connaitra jamais,--quand l'amour le renie,--
Ou va le malheureux, en se frappant le coeur,
Prostituer l'amour dont il faisait sa vie
Et, blasphemant son Dieu, son ame et son genie,
Rire lugubrement de sa propre douleur?
L'amour, le grand amour est ce baume supreme
Qu'a ses derniers soupirs on verse au moribond:
Il va mordre en plein coeur cette chair deja bleme,
L'homme peut naitre encor de sa souffrance meme,
Mais s'il succombe, alors le baume le corrompt.

V

La lune etait limpide; Alger, la blanche ville,
Depuis longtemps deja dormait profondement;
Et depuis la _Casbah_ jusqu'a la mer tranquille
On n'eut pas entendu le mulet d'un Kabile,
Ni vu glisser aux murs le manteau d'un amant.
La nuit splendide et calme etalait ses etoiles

Sur sa coupe d'azur: ou eut dit qu'au ciel bleu,
Par ces milliers de trous dans les plis de ces voiles,
La terre eut entrevu les domaines de Dieu.
La rue était sans bruit. La plage solitaire,
Sous l'écume d'argent que fait la vague arrière,
Berçait dans les échos son chant triste et rêveur.
Pas un oiseau de nuit sur le rivage en pleur!
Nulle voix n'animait la muette mosquée.
Pas même un frolement de Mauresque masquée
Gagnant quelque ruelle étroite et désertée:
Le port semblait une ombre et la ville un tombeau.

Cependant, à travers le murmure de l'eau
Se mêlait par moments, pour l'oreille attentive,
Un plus étrange accent que la brise plaintive
Qui, sur ces bords, le soir, incline l'oranger;
Plus sourd que le fracas des lames sur la grève
Et pareil à ces cris que l'on n'entend qu'en rêve
Dans les folles terreurs d'un sommeil mensonger.

On eut dit comme un chœur de voix incohérentes,
Comme un lointain concert de plaintes discordantes
Ou des éclats de rire étouffaient des sanglots;
Dont le vent emportait les notes turbulentes
Et qu'un écho mourant apportait par lambeaux.
Parfois tout se taisait. D'une voix plus égale,
Qu'on entendait à peine, une femme chantait
Quelque libre refrain que la bande écoutait.
Puis le chœur reprenait sa folle bacchanale
Comme fait, dans la nuit, une troupe infernale
Qui tantôt meurt dans l'ombre et qui tantôt renaît.

Six mois sont écoulés. Du passé, plus de trace
Qu'un chant mystérieux dans les échos plaintifs.
C'est une nuit d'orgie à se voiler la face;
Le vin repand l'ivresse et les amours lascifs.

STELLO.

Qui parle du passé? La peste du trappiste
Qui vient gémir ici!--Georgette, mon cher cœur,
Tu me laisses mourir de soif.--Maudit chanteur!
C'est à lui qu'est la faute avec sa chanson, triste
Comme un souper sans femme.--Au diable l'aubergiste!--
Heureux celui qui dort quand il est gris! D'honneur,
Quiconque a le vin triste est un méchant buveur.
Hors d'ici les regrets et la mélancolie!
Je veux boire ce soir à tout ce qui s'oublie,
Aux filles, au bon vin, à l'homme, au monde entier!
--A la littérature!--A la gendarmerie!
Boirons-nous à l'amour? Mais l'amour fait pitié;
On abuse du mot, c'est une maladie.
A la santé de ceux qui croyaient à l'amour!

(Il chante avec le chœur et s'accompagne en faisant sonner
sa bourse dans sa main.)

Non! Non!
Non! Non!

Voila ce qu'aime Margot!

Par Bacchus ivre-mort! c'est une pauvre espece
Que ces malheureux-la qui s'en vont nuit et jour
Dans le creux des echos declamant leur tristesse.
L'amour, meme au theatre, est un moyen use.
D'abord c'est melodrame...

GEORGETTE, elevant son verre.

A toi, mon adore!

STELLO.

Ma belle, cela vaut un baiser....--Que je meure
Si je n'ai pas vide dix flacons tout a l'heure!
Ventre et boyaux! jamais je n'eus tant de gaité.
Les murs sont a l'envers ... ha! ha! la belle danse!
Vous avez tous la tete en bas ... les pieds en l'air....
Morbleu! c'est evident, je sais ce que j'avance;
Le premier qui dira que je n'y vois pas clair...--
Dieu! que j'ai soif!... Messieurs, je bois a l'hymenee!
Je deviens vertueux quand il est si matin.
Ma, corpo di Baccho! mon verre est encor plein?
(Il boit.)

A boire!... j'ai dans l'ame une joie insensee....
Decidement, l'homme est un piteux mannequin....--
Que je voudrais avoir le ventre de Silene!
Je boirais un tonneau, ce soir, tout d'une haleine.--
Georgette ... je suis gris, mon coeur, en verite!
Au diable les soupirs!...--Vive la volupte!
Du vin! je meurs de soif.--Allons, la courtisane,
Chante-nous le refrain d'une chanson profane;
Chante nos vins de France et nos amours perdus!
Les seins nus, et debout! seule, au milieu du groupe!
Silence! La bacchante a tordu ses bras nus;
Sa levre brille encor des rubis de la coupe.

CHANSON DE GEORGETTE.

Vive le vin! les nuits d'ivresse!
Vivent la table et la beaute!
Vrai Dieu! la vie enchanteresse
C'est le plaisir et la paresse!
Rien n'est vrai, hors la volupte!

Vive l'amour des courtisanes!
L'amour qui s'obtient sans effort.
Vivent les yeux de ces sultanes,
Les baisers sur les ottomanes
Quand le vin ruisselle avec l'or!

Malheur aux femmes de ce monde!
Honte a ces begueules sans coeur!
Leur metier de vertu profonde
Est encor cent fois plus immonde
Que notre metier d'impudeur.

A nous leurs maris et leurs freres!

Nous autres, les filles sans nom,
Nos caleches sont plus legeres;
Et leurs fils boivent dans nos verres
Pour nous venger de leur affront.

Vive la clarte des bougies!
Vivent la debauches et le bruit!
Comme les levres sont rougies!
Les yeux palis par les orgies
Ne brillent plus qu'apres minuit.

D'ailleurs, nous sommes les plus belles,
Et, partout, c'est nous qui tronons;
C'est pour nous qu'ils sont infideles,
Mais ils ne valent pas mieux qu'elles,
Ces beaux fils que nous ruinons.

Oui, votre sottise est etrange,
Car vous nous faites les yeux doux
Et nous meprisez en echange;
Mais vous nous traitez dans la fange
Sans pouvoir vous passer de nous.

A nous vos jeunesses rendues,
Vos bijoux, vos chevaux de prix,
Vos amours, vos santes perdues!
A nous, a nous, filles vendues!
Pour nous venger de vos mepris.

Vive l'atmosphere etouffante
Qui se repand dans un festin!
Puisque c'est le vin que je chante;
Plus la chaleur est accablante,
Meilleur encore en est le vin!

Vive le vin! les nuits d'ivresse!
Vive la table et la beaute!
Vrai Dieu! la vie enchanteresse
C'est le plaisir et la paresse!
Rien n'est vrai hors la volupte!

LE CHOEUR.

Ta chanson a menti, Georgette.
C'est immoral!

GEORGETTE.

Dieu! qu'il est bete!
Allez au diable!

LE CHOEUR.

Au diable? bon,
J'y suis. Le trajet n'est pas long.
Vive Dieu! l'enfer est en fete.
Ma foi! le bourgogne a du bon,
Ma voisine dort comme un plomb,
Tout ce vin me porte a la tete.

Vivent le diable et le macon!
Vive Georgette!... et sa chanson!
Georgette a lu de mauvais livres!
L'auteur!

STELLO.

C'est moi!... vous etes ivres.

(Il roule de sa chaise.)

LE CHOEUR.

Hurrah!--he!--hola!--ho!--bravo!
Silence!... en triomphe Stello!
Il faut le coucher sur la table.
Parle donc!... as-tu soif?... Que diable!
Il ne fait pas un mouvement.
Salut! c'est le roi de la fete!
Monte a cote du roi, Georgette,
Et verse a boire a ton amant.

Telle dans la campagne, a cette heure attardee,
L'orgie osait troubler le silence des bois.
La maison d'ou partaient ces cris et cette voix,
Etait celle ou Stello, cette meme soiree,
Sur la fin d'un souper se trouvait ivre-mort.
Ainsi que l'avait dit un ami charitable,
Sans qu'il put dire un mot, ni faire un seul effort,
On l'avait de son long etendu sur la table
Ou le seigneur du lieu tronait, sans sourciller,
Les pieds dans les debris d'un salmis de faisane
Tandis qu'un jambon d'York lui servait d'oreiller.
Apres de lui debout, la belle courtisane,
Georgette, la bacchante au front echevele,
La levre en feu, les yeux brillants de volupte,
Laissant voir son beau sein qui s'abaisse et qui monte,
Ivre de bruit, de vin, de plaisir et de honte,
Achevant le refrain qu'elle avait commence,
Lui versait de son haut un flacon sur la tete.
Cependant qu'autour d'eux le reste de la fete,
Sans cesse redoublant son tapage effrene,
Avec des cris de joie, au comble de l'ivresse,
Dansait, criait, hurlait, et dans son allegresse,
Pres de tomber aussi, semblait plus acharne.

Stello, lui, l'oeil eteint, le visage livide,
Ses cheveux inondes et colles par le vin,
Son beau col debraille dans sa chemise humide,
Plus pale que jamais sous la clarte morbide
Des lustres que deja palissait le matin,
Laissait pendre ses bras comme une masse inerte.

Ah! si Rosine alors, par une porte ouverte,
Avait pu contempler ce spectacle navrant!
Devant cette misere et cet abaissement,
Devant ce regard morne et cette indifferance;
En songeant qu'elle avait d'une vaine esperance
Berce ce coeur qu'ensuite elle avait dechire;

En songeant qu'elle seule avait desespere
Celui qui cherchait la l'oubli de sa souffrance
Et qu'a peine, aujourd'hui, son oeil reconnaissait;
En retrouvant ainsi cette riche nature
Ou la pale Debauche imprimait sa souillure,
Aurait-elle pleure de ce qu'elle avait fait?

VI

Depuis tantot six mois qu'il menait cette vie,
Cherchant en vain l'oubli qu'il ne pouvait trouver,
Après avoir couru par toute l'Italie,
Suivi du train royal d'un prince qui s'ennuie,
Un soir notre heros débarqua dans Alger.
Son luxe pouvait seul egaler sa folie,
Et, pour le coup, Stello se ruinait bel et bien.
Les faciles amis qu'il trainait a sa suite
Prevoaient, sans aller ni plus loin ni plus vite,
Que leur hote, en deux ans, mangerait tout son bien.
Lui-meme il le savait et glissait de plus belle
Sur la pente fatale ou nous pousse l'ennui.

Il disait seulement,--sa ruine vint-elle,--
Qu'il partirait avant qu'on n'en sut la nouvelle,
Et qu'on n'entendrait plus, des lors, parler de lui.
Pour le moment Stello, sans souci de la vie,
Menait un train de prince en son chateau d'_Hydra_.
C'est la que nous l'avons, par une nuit d'orgie,
Retrouve, s'affolant en noble compagnie,
Fort epris de Georgette et gris comme un soldat.

O dedale du coeur, labyrinthe plein d'ombre!
Mystere de l'amour,--o palais!--o decembre!
Qui de nous a jamais sonde ta profondeur?
Ceux qui l'ont voulu faire en sont morts de douleur
Sans avoir vu la fin de tes detours sans nombre.
Si basse est donc ta voute et ton chemin si sombre
Que, parmi tant de fronts que ton air a fletris,
Les plus hautains soient ceux qui sont les plus meurtris?
Est-il vrai qu'ici-bas il n'est de grands poetes
Que ceux qui n'ont chante dans leur divin concert
Et pleure dans le vent de leurs nuits inquietes
Que leurs sanglots reels et que leurs propres fetes,
Et que l'on n'est si grand que pour avoir souffert?
Se peut-il donc, mon Dieu, que l'amour d'une femme
Une misere, un rien, un caprice ecoute,
Jette, ainsi qu'une tete au tranchant d'une lame,
Notre coeur dans la boue et qu'il creuse en notre ame
Une plaie ou se va perdant l'eternite?

Ce pale libertin, ce masque a l'oeil stupide
Qui regarde sans voir, ce fantome livide,
Ce cadavre vivant, le reconnaissez-vous?
Ce ne peut etre lui.... C'est un autre.... Il se leve:
Non, ce n'est point Stello qui gisait la-dessous.
C'est une ombre sans os, comme on en voit en reve.
Mieux vaudrait, si c'est lui, l'avoir perce d'un glaive
Et jete ses lambeaux aux fanges des egouts.

Circe se vanterait de sa metamorphose!
Ce ne peut etre lui. C'est une horrible chose,
Cependant, que de voir un aussi jeune front
Pale et deja courbe sous cet immonde affront.

C'etait pourtant bien lui, cet enfant qui, la veille,
Capable de tout bien comme de tout honneur,
Osait parler d'amour et croyait au bonheur.
Telle on voit, dans les champs, une feconde treille
S'embellir, appuyee au flanc d'un chene altier:
Mais un jour l'arbre tombe, et la vigne, en souffrance,
Ployant sous le fardeau de sa propre abondance,
Se mele dans la boue aux pierres du sentier.

Tant qu'il avait garde quelque faible esperance
D'etre aime de Rosine, il sentait cet amour
Vivre dans sa poitrine et grandir en son ame,
Et, comme un acier pur s'endurcit a la flamme,
Sa nature, en aimant, s'elevait chaque jour;
Mais, une fois ce charme arrache de sa vie,
Une fois qu'il eut vu la derniere lueur
Qui lui montrait le ciel, s'eteindre dans son coeur,
Alors il lui sembla, dans sa fierte meurtrie,
Que ce monde, apres tout, n'est qu'une comedie
Infame et desolante, et que c'est un malheur
Pour tout homme, ici-bas, d'etre un homme d'honneur.
Lors, mesurant l'abime, il comprit sa detresse;
Et son coeur retomba d'autant plus desole
Qu'il s'etait eleve plus haut dans sa tendresse
Pour suivre en souriant son fantome envole.
C'est ainsi que l'on voit, dans le soir etoile,
Un nuage qui passe emprunter un visage
Dont notre oeil se complait a suivre le mirage;
Et qu'enfin, quand la brise en disperse l'image,
Reveille tout a coup de ce reve enchante,
Notre coeur se debat dans la realite.
Grandi par son amour, c'est par lui qu'il s'abaisse!
Plus vaillant fut Stello, plus morne est sa faiblesse!
Tout ce qui l'eut fait grand se tourne contre lui,
Et c'est son propre coeur qui le tue aujourd'hui.

C'etait bien lui. Son coeur tressaillait en lui-meme.
En vain il refoulait, par un effort supreme,
Ses larmes et ses cris et sa folle douleur;
En vain il affectait une froide ironie;
En vain dans la debauchee il consumait sa vie;
En vain, pour le tuer, il reniait son coeur:
Son coeur n'etait pas mort! Grandi par sa souffrance,
Pendant les nuits d'ivresse et de pales exces,
Sous son masque impassible il pleurait en silence.
Mais, sitot qu'il sortait de son sommeil epais,
Stello sentait en lui sa terrible morsure,
Et, plus vivace encore apres sa fletrissure,
De son ancien amour l'eternelle torture
Se reveillait alors, plus rude que jamais.

Quelquefois, cependant, sa puissante nature
Reprenait le dessus. Il redevenait lui.
Alors il se disait qu'ici-bas rien ne dure,

Et, se trouvant plus calme, il croyait a l'oubli.
Ces jours-la, fatigue de sa derniere orgie,
Las de son monde et las de sa banale vie,
Pour errer librement et rever sans temoin
Il partait a cheval et s'en allait au loin,
Marchant a l'aventure et, laissant sa pensee
Lui retracer tout bas sa jeunesse effacee,
Conduit par son murmure et berce par son chant.
Souvenirs qui vivez dans notre ame endormie,
Charme mysterieux! votre melancolie,
D'ou vient-elle? et que veut son murmure enivrant?

Par un de ces jours-la, seul, comme a l'ordinaire,
Stello longeait la mer et se laissait aller
A ce calme complet ou la nature entiere,
Sous ces ardents climats, semble se devoiler.
C'etait en plein automne. On eut dit que la terre
Eut cache, ce jour-la, le soleil dans son flanc,
Tant le ciel etait tiede et le jour caressant!
Il s'enivrait. Pour lui c'etait un nouveau monde
Que ses yeux saluaient pour la premiere fois.
Tout s'etait efface: ses reves d'autrefois,
Sa fièvre, ses sanglots, sa misere profonde.
Tout, jusqu'a son amour, jusqu'a l'ivresse immonde,
Jusqu'a son nom, jusqu'a ses yeux, jusqu'a sa voix.
Son coeur etait vivant! Il sentait sa jeunesse
Se soulever en lui sous le souffle divin
Qui passait dans son ame, et, comme une ombre epaisse,
Les cendres du passe s'envoler de son sein.
Son coeur etait vivant! Il aimait la nature.
Il se bercait au chant de l'onde qui murmure
Et comprenait le monde on regardant les cieux.
Il lui semblait entendre une voix inconnue
Dont le timbre, dans l'air, chantait sa bienvenue
Et volait sur ses pas, oiseau mysterieux.
Son coeur etait vivant!

Quand il vit la campagne
Se teindre a l'horizon de la paleur du soir,
Quand il vit le soleil pencher sur la montagne
Qui se dressait deja comme un fantome noir,
Alors il s'apercut qu'une grande distance
Le separait d'Alger qu'il ne pouvait plus voir.
Nul bruit au loin. Le flot troublait seul le silence.
Il tourna son cheval pour mieux s'orienter
Et vit, dans un rayon lointain, se dessiner
Sidi-Ferruch, ainsi qu'un fil sur la mer bleue;
Il tourna derechef et gravit le coteau:
Le _Tombeau de la Reine_ au loin; a droite l'eau;
A gauche, _Coleah la Sainte_; un quart de lieue
Le separait alors de ce fond sans pareil
Ou s'endort _Bou-Smael_ au couchant du soleil.

Stello prit le parti d'y coucher a l'auberge.
Un quart d'heure plus tard il etait attable
Hotel de la Panthere, aspirant l'air sale
Que fraichissait le soir et qu'exhalait la berge.

En face, a la fenetre, une enfant de seize ans

Le regardait diner. Elle etait blonde et blanche:
Blonde,--comme Rosine,--ayant ses traits charmants,
Appuyant sur sa main sa tete qui se penche
Et laissant son travail pendre sur ses genoux,
Reveuse dans sa pose et comme subjuguée,
Elle considerait Stello d'un oeil si doux
Qu'il n'est douceur au monde a s'en faire une idee.
Raphael l'eut concue et Greuze l'a revee.
Quel mystere insondable elle avait dans les yeux!
Dans le pays, chacun se la rappelle encore,
Moins doux que ses regards sont les feux de l'aurore;
Moins profonde est la mer et moins purs sont les cieux.
--Providence ou hasard,--quel destin, sur ces plages
Reservait cette perle au souffle des orages?
Au village on disait qu'elle riait toujours
Et qu'un ange habitait son ame. De nos jours
Il faut aller si loin trouver telle sornette!
Quoi qu'il en soit, un ange a de moins purs contours.
Du nom comme des traits, ressemblance complete:
Elle se nommait Rose: on l'appelait Rosette.

Quand la Fatalite nous trace le chemin,
Insense qui s'agite et croit fuir son destin.

Rose le contemplait toujours, tendre et plus belle.
Pourquoi ce long regard attache sur le sien?
Pourquoi cette rougeur sur ce front de pucelle?
Pourquoi ce flot d'amour qui bouillonnait en elle
Alors que cette enfant meme n'en savait rien?
Qui l'approfondira, cet eternel mystere?
Chaine d'anneaux perdus qu'on retrouve plus tard
Pele-mele enlaces, renoues au hasard
Pour se briser encore.--Et quelle chaine amere,
Qui brise, en se rompant, les coeurs qu'elle resserre!
Le fait est que Stello palit horriblement
Lorsqu'en levant les yeux il vit ce front charmant,
Se croyant le jouet de quelque mauvais ange.
Leurs yeux s'etaient croises d'un si rapide echange

Que son verre faillit echapper de sa main.
Mais lui, se reprenant, d'un mouvement soudain,
Il le vida d'un trait avec un rire etrange.

Tous deux s'etaient aimes quand revint le matin.

VII

Ou sont-ils?--_Le Meandre_ est parti pour la France.
Le flot, de son sillage a garde la nuance
Dont la nacre s'efface. On peut encor le voir
Au tournant des rochers. "Adieu climats etranges
Ou j'ai souffert! Adieu golfe aux mourantes franges
Que l'aube diamante et qu'argente le soir!
Je ne vous verrai plus, beaux lieux de ma souffrance,
Bords temoins de ma honte et de mon desespoir."
... Il glisse, il fuit toujours. L'onde qui le balance
N'a jamais au soleil etale plus d'azur.
Adieu!--Stello!--Rosette!--Esperance! Esperance!

Enfants! la vie est longue et l'horizon si pur.

L'horizon peut trahir et la mort nous surprendre.

Sur la proue appuyés, seuls et silencieux,
Deux jeunes gens sondaient cette mer et ces cieux
Qu'ils quittaient pour jamais, ne pouvant se défendre
D'une tristesse éparse à travers leur bonheur.
Les passagers, voyant deux âmes tant unies,
Se racontaient tout bas qu'après mille folies
De débauche et de luxe, il s'était pris de cœur
Pour elle qu'il avait enlevée et ravie,
Et qu'il s'en revenait avec elle à Paris
Pour fuir les lieux témoins de son ancienne vie,
De ses jours sans ardeur plus pâles que ses nuits.

VIII

Par quels détours secrets le hasard qui nous mène
Ne peut-il nous conduire à son but ignore?
Par quel fatal pouvoir l'homme est-il condamné
À suivre malgré lui le destin qui l'entraîne?
Tel recherche la mort qui ne la trouve pas.
Tel autre la redoute et s'attache à la vie
Qui, laissant à moitié sa tâche inaccomplie,
Plein d'espoir et d'amour, vole vers le trépas.
Spectre aveugle, ô Destin! ce monde est ton esclave.
Insensé qui te fuit! Malheur à qui te brave!
O vieillard entêté qui nous tiens dans la main;
Quel grief as-tu donc contre le genre humain
Pour que le Tout-Puissant, protégeant ta vengeance,
Ait pu l'abandonner à ta lâche puissance?

O Muse! prends le deuil! pars et retiens tes chants
Loin de ces souvenirs que ma plume soulève.
Mon âme se reporte à de cruels instants.
Triste récit, pourquoi faut-il que je t'acheve?
Pour mes vers désormais il n'est plus de printemps;
Ni les parfums du soir, ni les bruits de la greve
Ne se mêleront plus à mes tristes accents.

Jeunes, libres tous deux, souriant à la vie,
Rosette et son amant s'aimaient à la folie,
Et tenaient leurs amours pour uniques soucis,
S'inquiétant fort peu du reste; et l'habitude
Qu'avait prise Stello, dès qu'il fut à Paris,
De n'amener chez lui pas un de ses amis,
Fit que rien ne troublait leur chère solitude.
Ils vivaient donc heureux autant qu'il est permis.

Mais combien ce bonheur fut de courte durée!
Comme ils étaient comptés ces beaux jours! Destinée!
Destinée impassible! Oh! sombre lendemain
Que suspendait sur eux ton immuable main!
N'as-tu donc dans le cœur de pitié ni de honte
Qui te puisse émouvoir? Et n'est-il ici-bas
Nul qui puisse espérer, en te tendant les bras,

Que sa priere, au moins, te peut rendre moins prompte?

Or quoi qu'il l'eut voulu, Stello ne pouvait pas
Fuir le monde, et partant, y faisait bonne mine,
Engage qu'il etait par son ancien éclat.
Le bruit de son retour fut, comme on l'imagine,
Un grand evenement dont tout Paris parla.
On medit bien un peu, mon lecteur le devine,
Cependant tout etait pour le mieux jusque-la.
Mais hélas! quel bonheur jamais ne s'envola?
Insenses qu'ils etaient!--Ah! fremissez, madame!
Fremissez, car ce conte, ici, se change en drame.
Ma plume, en ce moment, hesite a retracer
Le simple et froid recit d'aussi penibles choses.
Hélas! o ma lectrice, otez vos habits roses!
O ma lectrice, hélas! vos beaux yeux vont pleurer.

Les amis de Stello, qui voyaient la comtesse,
N'avaient garde,--on s'en doute un peu,--de lui cacher
Ni comment il vivait, ni combien sa maitresse
Lui ressemblait. C'etait, dit-on, a s'y tromper
Jusques a les confondre et dire: Les deux Roses.
A force d'en parler on fit tant et si bien
Que le hasard, habile en ces sortes de choses,
Les fit se rencontrer au Theatre Italien.

O Sphinx! entre les sphinx, impossible a comprendre!
En retrouvant celui qu'elle avait desole,
Assis en face d'elle aupres d'une autre femme,
En le voyant heureux, et le sachant aime,
Rosine, dans son coeur, sentit comme une lame
Dont le contact mortel, en déchirant son ame,
Lui fit comprendre alors que lui s'etait venge.
Et celle dont la bouche avait ete muette,
Celle qui, froidement, avait brise ce coeur
Et s'etait fait un jeu d'une atroce douleur,
Ressentit a son tour cette fièvre inquiete
Dont il avait souffert, et se prit a l'aimer.

IX

Que faire au bal masque si ce n'est d'y flaner,
Quand on est amoureux et qu'on sait que sa mie
Ne s'y doit point trouver? Lecteur, je vous supplie,
Lorsqu'on la sait chez elle et qu'on y doit aller,
Que faire en attendant sinon que d'y flaner?
Stello pensait ainsi. Revant a sa maitresse
Et contraint d'etre au bal, il flanait de son mieux,
Par-ci par-la mettant un nom sur une tresse,
Et s'amusait de voir passer devant ses yeux
Ce cortège dansant et d'ecouter sans cesse
Le gai bourdonnement de cet essaim joyeux.
Il restait donc perdu dans cette reverie
Ou ce flot paillete de rire et de folie,
De soie et de velours l'enfoncait pas a pas;
Suivant ce reve ami sans en chercher la cause,
Lorsqu'il en fut tire par un domino rose
Qui, prononcant son nom et lui prenant le bras,

L'entraîna dans le bal en lui parlant tout bas.

A l'azur de ses yeux pleins d'ombre et de tendresse,
Stello croyait avoir reconnu sa maîtresse.
Il était bien un peu surpris de la voir là,
A cette heure, tandis qu'il la croyait chez elle;
Peut-être aussi ... vexe qu'on le crut infidèle:
Mais quel mal un amant peut-il voir à cela?
Il est vrai que Rosette était peu coutumière
Du fait; mais une nuit, mauvaise conseillère,
Avait pu lui souffler au cœur quelque soupçon.
Donc, à n'en pas douter, c'était elle. La chose,
Au reste, était d'autant plus probable que Rose
Connaissait quelque peu le maître de maison.

A propos de cela, madame, il faut vous dire
--Ce qui fut fait déjà, si je savais écrire,--
Qu'entre ces deux beautés, dont il est question,
La seule différence apparente et tranchée
Était un signe noir gros comme un grain de plomb
Dont Rosette portait la main gauche marquée.

Or donc, il arriva ce que vous prévoyez:
Qu'un gant trompa Stello; qu'à force de tendresse,
De ruse féminine et de regards noyés,
De désir et d'amour, cette autre enchantée
Eut raison du jeune homme ... et qu'il était trop tard,
En un mot, quand Stello reconnut la comtesse.
En vain eut-il voulu maudire le hasard;
Sa bouche ne pouvait mentir à sa pensée;
Tout son amour passe lui reflua au cœur,
Envahissant soudain sa poitrine opprimée,
Sans qu'il en put maudire ou dominer l'ardeur.
O chaste amante! et toi, pauvre Rose endormie,
Hélas! dans cet instant où se jouait ta vie,
Pendant que ton Stello mourait entre des bras
Qui n'étaient pas les tiens, tu ne t'éveillâs pas!

X

Voilà notre amoureux avec ses deux maîtresses
Pareilles en tous points; d'un aussi tendre amour
Les aimant toutes deux et croyant sans détour
Rester loyal, tout en partageant ses caresses.
Vainement cherchait-il à se persuader
Qu'il ne devait point vivre en cette double ivresse;
Lui-même il condamnait sa coupable faiblesse
Et ne pouvait pourtant se résoudre à quitter
L'une ou l'autre des deux et, rien que d'y songer,
Il était pris soudain d'une telle tristesse
Qu'il se sentait palir et le cœur lui manquer.
Aux genoux de Rosine il se jurait dans l'âme
Que son cœur, malgré lui, n'aimait que cette femme
Et faisait le serment,--pauvres serments d'amours!--
De ne plus voir jamais Rosette de ses jours.
Mais quand, la nuit venue, il revoyait Rosette,
Honteux et repentant, il s'avouait tout bas
Qu'elle seule regnait sur son âme inquiète,

Et, sincere toujours, lui jurait sur sa tete
Qu'il n'avait, de sa vie, aime que dans ses bras.

Quoi qu'il en soit, flottant de l'une a l'autre amie,
Notre amoureux menait une assez douce vie
Et se trouvait si bien dans ce tendre embarras
Que, soit pour conserver sa chere inquietude,
Soit par oubli, faiblesse ou par incertitude,
Soit pour toute autre chose, il ne s'en sortait pas.

XI

Qu'a-t-elle donc, Rosette? Une vague tristesse,
Comme un pressentiment a travers son bonheur,
Vient noyer son regard et donne a sa tendresse
Je ne sais quel accent de furtive langueur.
Tu souffres.... Par moments ta voix entrecoupee
Trahit le battement de ton coeur inquiet.
Ton front moite est brulant et ton sommeil distrait
Souleve a chaque instant ta poitrine oppressee.
Pourquoi t'eveilles-tu soudain, les yeux en pleurs?
Qu'as-tu donc a pleurer? Pourquoi ton beau sourire
Est-il d'une tristesse impossible a decrire?
Quel est-il donc, enfant, ce mal dont tu te meurs?
Il t'aime, lui, pourtant; et ton ame est ravie
Au seul bruit de ses pas. Son amour est ta vie;
Il t'a dit ce matin qu'il ne vit que pour toi.
Deja dans ton amour as-tu perdu ta foi?
Pleure donc, pauvre fille, et soulage ton ame!
Laisse-la deborder, cette amere douleur
Si grande qu'elle n'a d'egal que ton malheur!
Elle te vient du jour ou tu vis cette femme.
Cette comtesse, il l'aime et ton coeur te l'a dit;
Et tes yeux ont compris, a son mortel silence,
Le secret de sa vie; et cette ressemblance
T'a fait connaitre aussi le mal qui te poursuit.

Mais Rosine, elle aussi, souffrait d'un mal etrange
Et, malgre ses serments, en femme qu'elle etait,
Devinait par instinct que Stello la trompait.
Elle eut voulu pouvoir, en se donnant le change,
Calmer sa jalousie et croire en son amant;
Mais lorsque ce serpent, s'enroulant dans notre ame,
Nous laisse au coeur son dard aigu comme une lame,
Rien n'en peut arreter l'aiguillon dechirant.

Un soir elle insista pour qu'il vint avec elle
Entendre, aux Italiens, le Don Juan de Mozart.
Le jeune homme accepta, souriant du hasard.
Il comparait la piece a la scene reelle
Qu'il jouait chaque jour; il ne soupconna pas
Que son festin de Pierre, a lui, fut aussi proche,
Et qu'il courait, riant de sa propre debauche,
Vers un sort plus affreux que son propre trepas.

Comme ils venaient d'entrer tous deux dans la baignoire,
Un frolement, pareil a celui de la moire,

Fit retourner Stello vers la loge a cote.
Un sanglot en sortit alors, faible, etouffe,
Qui le fit tressaillir des pieds jusqu'a la tete.
Il ne put prononcer que le nom de Rosette;
Puis, se levant, plus pale et plus froid que la mort,
Il courut a sa loge et, d'une main tremblante,
Relevant doucement sa maitresse mourante,
La prit, et, comme un patre emporte un agneau mort,
S'enfuit on emportant son douloureux tresor.

XII

Deja la lampe d'or au plafond suspendue
Palit de ses rayons l'indecise clarte.
La pendule sonore a par deux fois tinte.
Blanche et silencieuse ainsi qu'une statue,
N'est-ce pas, sur ce lit, une enfant etendue
Qui s'endort dans sa fleur ou meurt dans sa beaute?

C'est Rosette. Jamais ce beau corps qui sommeille
N'a d'un plus pur contour dessine sa blancheur.
Ses yeux ont oublie leurs larmes de la veille;
Son sourire trahit le reve de son coeur.
Pourtant, a son chevet, son amant qui la veille
Semble chercher un souffle a travers sa paleur.

Il ecoute. On dirait parfois qu'elle soupire
Comme un enfant qui dort apres avoir pleure;
Sa levre palissante, a son reve adore,
Semble vouloir s'ouvrir pour conter son martyre;
D'autres fois, au contraire, il croit voir un sourire
Eclairer en passant son front decolore.

Mais non, c'etait un songe, elle n'a pas bouge.
Son front est reste pale, et sa levre entr'ouverte
Sous les rayons mourants n'a pas meme tremble.
Rien! Pas meme un soupir dans la chambre deserte!
O sombre et lente nuit! O funebre clarte!
Rien! Rien que le silence et l'immobilite.

N'osant plus l'appeler, il prend sa main inerte:
Cette main est glacee et retombe aussitot.
Alors, sans qu'une larme a ses yeux soit montee,
Il pousse un long cri sourd d'une voix etouffee,
Et, sur ce meme lit ou Rosette est couchee,
Une derniere fois, sans prononcer un mot,
Serrant entre ses bras cette fille adoree,
Dans un dernier baiser jette un dernier sanglot.
Deja de ce beau corps l'ame etait envolée;
Il ne pressa sur lui qu'une ombre inanimee....
Sa main fut sans etreinte et sa voix sans echo.

Lors, prenant dans ses bras sa maitresse expiree,
Comme elle avait tenu sa main gauche fermee,
Un papier, qu'il n'avait pas encore apercu,
En tomba tout froisse. L'ouvrant alors, il lut
Le billet que voici, de la main de Rosine:
_"Ce soir, aux Italiens, la chanteuse est divine.

Nouveau duo d'amour; qui viendra l'entendra.
La seconde baignoire est a gauche;--c'est la." _
Alors il comprit tout; et sa tete penchee
Demeura jusqu'au jour dans ses deux mains cachee.
Sa mere, le matin, ne l'eut pas reconnu.

Il est parti depuis et nul ne l'a revu.

Rosine aime le monde et le cherche sans cesse;
Elle souffre, dit-on, d'une etrange tristesse,
Et cherche dans le bruit un oubli mensonger.

Qui de nous, ici-bas, peut sonder son mystere?
Quand le vent du destin a passe sur la terre,
Nul n'a compte les fleurs qu'il en put arracher.

1862.

LEONE

--CONTE AUX JEUNES FILLES--

I

Dans ce temps-la, mesdemoiselles,
Paris etait, comme aujourd'hui,
La ville des epoux fideles;
On en citait bien sept ou huit.
Les gens naifs dormaient la nuit
Et les bonnes moeurs etaient telles
Qu'il fallait qu'un pere eut conduit
Sa fille a trois pieces nouvelles
Pour qu'elle en sut autant que lui.

Comme aujourd'hui, chaque menage
Etait d'un exemple touchant:
Jamais on ne parlait d'argent
Dans les contrats de mariage.
Les maris n'etaient point tenus
D'etre plus riches que Cresus;
Leurs moities etant peu coquettes,
Les trois quarts de leurs revenus
Suffisaient presque a leurs toilettes.

Entre autres details singuliers,
Il parait qu'en ces temps austeres,
Suivant leurs gouts irreguliers,
Ces dames avaient des bottiers
Et ces messieurs des bouquetieres.

Quant au scandale, on ignorait
Absolument ce que c'etait,
Car, Dieu merci! pour la constance,
Paris est le pays de France

Qui craint le moins la concurrence.
Les rois s'en vont; mais les ramiers
Nichent toujours aux Tuileries.
Leur amour n'a pas deux patries;
C'est la, dans les grands marronniers,
Que ces doux oiseaux familiers,
Modeles des coeurs reguliers,
Ont etabli leurs galeries.

Charme etrange des reveries!
A voir ces hotes printaniers
Perdus sous les ombres fleuries,
Je songe a tous les amoureux
Qu'attire ce sejour ombreux
Et j'admire la ressemblance
De ces oiseaux si gracieux
Avec certains petits messieurs.
Au fond, le plus pigeon des deux
N'est pas toujours celui qu'on pense.
Quant aux belles, je ne veux pas
Les comparer a nos palombes;
Mais ce n'est point, dans tous les cas,
Le bec qui manque a ces colombes,
Ni la douceur, ni la beaute,
Ni meme la legerete.

Mais, s'il vous plait, mesdemoiselles,
Reprenons pour quelques instants
La chronique du bon vieux temps
Dont je vous donnais des nouvelles.

Alors, toujours comme aujourd'hui,
Les devotes, c'etait l'usage,
Se rendaient en pelerinage
Autour du "Lac" avant la nuit.
C'etait dans un bois solitaire
Et sauvage qu'on appelait
Bois de Boulogne; et l'on allait
Y deployer un luxe austere.
On voyait la, sous les bouleaux,
Des creatures angeliques
Avec de tout petits chapeaux,
En caleche a quatre chevaux,
Prendre des airs melancoliques.
D'autres n'avaient qu'un huit-ressorts
A deux chevaux, pas davantage!
Et dans ce modeste equipage
Abritaient leurs humbles tresors.

Meme rigueur pour le costume.
On poussait la simplicite
Jusques a la severite.
Je sais bien que c'est la coutume;
Mais vraiment on allait trop loin.
On outre-passait sur ce point
La limite des exigences.

Jusqu'a trois fois on remettait
La robe neuve qu'on portait;

Et l'on ne se décolletait
Jamais, a moins de circonstances
Tres-rares, c'est-a-dire: bals,
Concerts, reveillons, festivals,
Soupers, receptions, soirees,
Conferences, cours, matinees,
Seances, diners d'apparat,
Soirs d'Italiens, soirs d'Opera,
Lunchs, punchs, raouts, "et caetera."

A part cela, les elegantes,
Au dire de plus d'un auteur,
Avec la plus stricte rigueur,
S'en tenaient aux robes montantes;
Et, par un exces de pudeur
Dont on retrouve encor la trace,
Se resignaient de bonne grace,
Pour mieux cacher leurs cous mignons,
A porter d'énormes chignons
Que leurs coiffeurs, mis en campagne
Et charges de ces soins discrets,
Leur faisaient venir tout expres
De Picardie et de Bretagne.

J'ai vu des factures du temps;
Un chignon du plus grand modele,
Bien monte, garanti quatre ans,
De la qualite la plus belle,
Valait de quatre a cinq cents francs,
Mais quelle solide coiffure!
Decidement, je vous le jure,
C'est un luxe que je comprends
Que celui de la chevelure.
C'etait un si bel ornement
Que ces chignons! Et puis vraiment,
Pour une mere de famille,
Est-il un souci plus charmant
Que de leguer par testament
Ses fausses nattes a sa fille?

Enfin, pour vous depeindre mieux
Cette epoque exceptionnelle,
Je puis vous apprendre sur elle
Un detail assez curieux.
Suivant le quartier de la lune
Une femme etait blonde ou brune
Et, de la veille au lendemain,
Changeait sa paleur en carmin:
Car on detestait la paresse
Dans cet age a present vante.
Vous voyez, sans qu'il y paraisse,
Que nous n'avons rien invente.

Mais, n'importe! En prenant la plume,
Mon intention n'etait point
De tant discourir sur ce point.
N'y voyez aucune amertume,
Si je l'ai fait, c'est qu'au moment
De vous commencer mon histoire,

Il m'est venu subitement
Un scrupule, et voici comment:
Si vous alliez ne pas y croire?
Mes deux heros sont bien constants!
Un amour que rien ne separe,
Cela se voit de notre temps;
Mais c'est un exemple bien rare
A toute autre epoque. Et voila
Pourquoi je disais tout cela.
Car, ce que vous allez entendre,
Il fallait bien vous l'expliquer,
Et commencer par vous apprendre
Que le temps dont je veux parler
Ressemble au notre a s'y tromper.
Des lors, ce que je vais conter
N'a plus rien qui doive surprendre,
Et je commence.

II

Les savants,
Qui font bailler de pauvres gens
Et dessecher de pauvres roses,
Passent pour savoir toutes choses.
Eh bien! (jugez d'apres cela
Du niveau de l'Academie)
Je n'en sais pas un qui nous die
Comment Leone se trouva
Etre, a seize ans, la plus jolie
Des danseuses de ce temps-la.
Pauvre fille de comedie!
Dont nul n'a raconte la vie,
Et qui peut-etre ensorcela
Plus d'un immortel qui l'oublie.

Mais, au fond, cela n'y fait rien;
Le fait n'en est que plus notoire;
Et, quant a moi, l'on peut m'en croire
Je ne suis pas historien.

Or donc, mes belles demoiselles,
S'il me faut faire le portrait
De Leone, je vous dirai
Que, si le bruit qui court est vrai,
En la regardant les gazelles,
Dont chacun vante les doux yeux,
Se depitaient a qui mieux mieux
De voir qu'une simple mortelle
Eut ose s'en procurer deux
Dessines d'apres leur modele.
Avec ces yeux-la, vous pensez
Que des cils bruns et retrousses
Devaient aller le mieux du monde;
Et les cheveux noirs abondants
Montraient, sous leurs flots imprudents,
L'oreille vierge de pendants.

Ajoutez que, sans etre blonde,

Elle avait, comme Ophelia,
La paleur d'un camellia,
Qu'elle etait petite et mutine,
Avec de certains airs douteurs
Et des sourires enchanteurs;
Qu'elle avait la main blanche et fine,
Le pied perdu dans la bottine,
Et que sa levre de rubis,
Constamment mouillee et vermeille
Au milieu de ces tons palis,
Rougissait comme une groseille
Tombee au beau milieu d'un lis.

Pour completer le paysage,
Sachez encor que son corsage
Renfermait une ame de prix.
De plus, ainsi que c'est l'usage
Dans les theatres de Paris,
Etant jolie, elle etait sage.

Ainsi fut et non autrement
L'heroine de ce roman,
Qui n'eut jamais qu'un seul amant.

III

Ce qui lui manquait, a vrai dire,
Ce n'etait pas les amoureux;
Vous savez qu'avec un sourire
On en a plus qu'on n'en desire,
Et son sourire en valait deux.
Mais, bien qu'on fit queue a sa porte,
Tous ceux qui lui faisaient la cour
En etaient pour leurs frais d'amour.
La chronique du temps rapporte
Que Leone, en les egarant
Avec son sourire enivrant,
Les tenait tous au meme rang.

Helas! la vertu d'une fille
Est comme le pur diamant:
L'acier s'emousse vainement
Pour mordre le caillou qui brille;
Rien ne l'entame. Seulement,
S'il tombe, adieu le diamant!

Quand on est vierge et qu'on est belle,
Surtout a l'age de la belle,
A l'amour on est peu rebelle.

Vierge et danseuse! Par ma foi!
C'etait un vrai gibier de roi.
Et, chose rare et curieuse,
Bien qu'elle eut, au gre de son coeur,
A choisir plus d'un grand seigneur,
Ce ne fut pas un bel acteur
Qui rendit Leone amoureuse.

Parmi tous les beaux jeunes gens
Qui se faisaient les assiegeants
De cette belle creature,
Il en etait un qu'on nommait
Patrice, et qui se renomrait
Par plus d'une etrange aventure.

C'etait un charmant cavalier,
Tres-digne d'avoir pour collier
Les plus jolis bras de la terre;
Et, comme il ne lui manquait rien,
Le ciel, qui lui voulait du bien,
Ne savait plus trop comment faire.

Dieu, par un fait sans precedents,
L'avait fait noble, en meme temps,
De coeur, de race et de visage.
Il pouvait avoir vingt-sept ans,
Et, pour attendre le printemps,
Il menait tres-grand equipage.

En somme, c'etait un dandy;
Mais, comme la chanson le dit,
Il etait franc, fier et hardi.

IV

Mes cheres lectrices, j'hesite
A continuer mon chemin;
Si vous ne me tendez la main,
Je n'irai jamais assez vite.

Jugez un peu de mon ennui:
Je veux peindre une belle nuit
Et je ne sais comment la rendre,
Car c'est un sujet bien use
Dont tant d'auteurs ont abuse
Qu'on ne sait plus comment s'y prendre.

Certes, si j'etais ecrivain,
Je ne chercherais pas en vain;
La chose serait bientot faite.
Je prendrais le premier poete
Qui me tomberait sous la main
Et je vous parlerais des voiles
De la nuit, et puis des etoiles,
Et puis du lac aux flots d'argent
Ou se mire Phebe la blonde
Qui se penche vers l'eau profonde,
Et puis des bois, et puis du vent;
Du rossignol dans la vallee,
De la vieille tour isolee,
Des etoiles d'or ou de feu,
De l'herbe verte, du ciel bleu,
Des bouleaux que la lune argente
Et surtout, chose tres-urgente!
Du poete a la Lyre d'or,
Ame dans l'ideal ravie,

Pleurant devant ce beau decor....
Qu'il n'a jamais vu de sa vie.

Car c'est un fait bien constate
Que trois mille auteurs ont chante
Juste la meme nuit d'ete
Sans qu'elle ait jamais existe.
Aussi, quel morceau bien traite!

Dans le monde des elegies
L'hiver est beaucoup moins gate;
Epoque fraiche ou les genies,
Pour reparer leurs insomnies,
Ne perdent pas a rimailier
Le temps qu'on doit a l'oreiller.
Et le fait est, mesdemoiselles,
Que dans notre calendrier
Les nuits ne sont pas toujours belles
Aux alentours de fevrier.
C'est pourquoi je suis fort a plaindre,
Car la nuit qu'il me faut depeindre
Se trouve au plein coeur de janvier.

Figurez-vous donc la nuit brune,
Un vent tres-sec, un ciel tres-noir,
Dans ce ciel pas la moindre lune:
Un horizon a n'y rien voir.
Le givre desseche la terre,
La grande route solitaire
S'allonge en ruban deroule.
Sur la route deserte et blanche,
Legere comme un char aile,
Rapide comme une avalanche,
Une berline au grand galop;
L'hirondelle qui rase l'eau
Va moins gaiment que ma berline
Dont le postillon bien paye,
C'est-a-dire bien eveille,
Pour se donner meilleure mine,
A tous les echos d'alentour
Fait claquer son fouet, comme un sourd.

Dans la berline est une fille,
Au front tout rose de pudeur,
Qu'un flot de fourrure entortille,
Mourante d'amour ou de peur.
Elle est dans les bras d'un jeune homme.
Si vous croyez qu'ils font un somme,
C'est que vous connaissez bien mal
Le coeur humain en general.

Les baisers volent sur la route!
L'amour conduit les voyageurs!
Pour la fillette je redoute
Autre chose que les voleurs.
Les chevaux vont comme le diable!
La nuit est noire comme un four!
Le voyage a l'air agreable....
Hue! donc, beau postillon d'amour!

Mais je ne sais a quoi je pense
D'aller vous raconter cela.
S'il en est temps encor: defense
De lire ce chapitre-la!
C'est une affaire scandaleuse
Comme on n'en voit plus a Paris;
Vous devez la trouver affreuse,
Et je suis bien de votre avis.
En verite, c'est une histoire
Pleine d'une atrocite noire.

Pourtant ce fut dans cet etat
Qu'un beau soir Patrice emporta
Son amante Leonita.

V

O vous, pour qui j'ecris ces lignes!
--Et qui peut-etre les lirez,
Bien qu'elles ne soient pas tres-dignes
De l'honneur que vous leur ferez;--
Vous, les belles filles de France,
Vous, l'orgueil d'un ciel enchante,
Vous, le sourire et l'esperance!
Vous, la jeunesse et la beaute!
O vous a qui sourit l'Aurore,
A qui tous les bras sont ouverts,
Qui ne connaissez pas encore
Vos printemps d'avec vos hivers!

Vous, les vierges! Vous, les charmeuses!
Dont le coeur, peureux et hardi,
A des langueurs mysterieuses
Dans un corps jeune comme lui!
Vous, pour qui la coupe est remplie
Et qui vous sentez d'y gouter
Presqu'autant de peur que d'envie!
Vous qui faites aimer la vie
Ou qui la faites redouter!

Vous, pour qui les vieillards moroses
Ont des regards pleins de regrets!
Vous, pour qui les roses sont roses
Et les bleuets bleus tout expres!
Vous, pour qui chantent les poetes,
Pour qui les etoiles sont faites
Et brillent dans l'azur des soirs!
Vous, pour qui les perles sont rondes!
O vous, les brunes et les blondes!
Vous, les yeux bleus et les yeux noirs!
Si vous avez, par aventure,
Daigne me suivre jusqu'ici,
Laissez-la, je vous en conjure,
Laissez-la ce triste recit
Dont j'ai commence la peinture,
Car un destin malencontreux
Reserve a nos deux amoureux

Un denouement des plus affreux.

Adieu le reve! adieu l'ivresse!
Adieu l'amour et la tendresse
Et les frais soupirs eperdus!
Adieu le bal et ses delires,
Et les parfums et les sourires!
Adieu tous les bonheurs perdus!

Chevaux, postillon et berline
Qui, sur le flanc de la colline,
Descendiez si legerement,
Vos grelots aux notes joyeuses,
Durant les nuits silencieuses,
N'effraieront plus l'echo dormant.

Sur le grand chemin solitaire
Vous n'ecaillerez plus la terre
Que durcit le givre argentin.
Tout ce passe que je souleve
S'est evanoui comme un reve
Aux premiers rayons du matin.

O gaité! reste ensevelie.
Mon ame est desormais emplie
D'une sombre melancolie.

Je suis si triste que vraiment
Je ne sais plus du tout comment
Je vais reprendre mon roman.
Et, malgre mon regret sincere,
Je commence a m'apercevoir
Que le dramatique et le noir
Ne sont pas du tout mon affaire.
Mais puisque j'ai, sans m'en douter,
Commence de vous raconter
Une histoire des plus touchantes,
Quoi qu'il puisse m'en advenir,
Je vais tacher de la finir
En vous priant d'etre indulgentes.
Si vous aviez quelque amitie
Pour le heros et l'heroine
De ce roman tres-detaille,
J'en appelle a votre pitie;
Car leur bonheur s'est effeuille
Ainsi qu'un bouquet d'eglantine.

Ma plume hesite a retracer
Le recit d'aussi tristes choses;
Helas! quittez vos habits roses!
Helas! vos beaux yeux vont pleurer.

VI

Donc, autrefois, c'etait l'usage:
Pour peu qu'on se fut epouse
Et que l'on fut civilise,
Il fallait partir en voyage

Le soir meme du mariage.
On n'a jamais bien su comment
Ni pourquoi vint cette methode;
Mais sachez que c'etait la mode
Et que vous-meme, assurément,
N'eussiez pas fait differemment.
Car, suivant un vieil axiome,
La mode etait, dans le royaume,
Aussi puissante que le roi;
Et, pas plus tot la noce faite,
On se fut fait couper la tete
Plutot que de rester chez soi.
Le depart etait une rage;
On n'epousait pas sans partir.
En raison de votre grand age,
Vous devez vous en souvenir.

Or, voyez si la destinee
Est malignement enchainee;
Un sourire amene des pleurs.
Cette mode qui vous etonne
Fut pour Patrice et pour Leone
La source de tous les malheurs.

A vous dire le vrai, je doute
S'ils etaient maries ou non.
Ils suivaient bien la meme route,
Mais ce n'est pas une raison.
Je n'ai vu ni monsieur le maire,
Ni le cure, ni le notaire,
Ni les voitures d'apparat,
Ni le moindre bout de contrat,
Ni tuteur, ni pere, ni mere,
Ni parents, ni gens, ni temoins,
Mais enfin j'ai vu les conjoints,
Et, pour moi, je les considere
Comme bien et dument unis,
Maries, preches et benis
Par tous les abbes de la terre.
Dans tous les cas je crois qu'on peut
Dire qu'il s'en fallait de peu,
Car, des le soir, ils s'en allerent
Et, huit jours apres, s'embarquerent,
Ce qui, pour ce temps-la, dit-on,
Etait le supreme bon ton.

S'ils voulaient aller en Turquie,
Ou dans l'ile de Borneo,
Ou simplement en Italie,
C'est ce que je ne sais pas trop.

Ce que je sais, c'est qu'un navire
Se perdit vers le lendemain,
Qu'un pecheur (pas Napolitain,
Mais c'est tout ce que j'en puis dire)
Au bord du rivage trouva,
Pale et blanche, Leonita,
Comme une madone de cire.

Elle etait sur le sable fin,
Sous le gai soleil du matin
Qui riait dans sa chevelure.
La vague l'effleurait un peu,
Comme une fille qui ne peut
Abandonner une parure.

L'eau verte et le soleil joyeux
Melaient parmi ses longs cheveux
Des reflets d'or et d'emerlude;
Et les flots qui les deroulaient
Jouaient avec et s'en allaient
Comme des enfants pris en fraude.

Un sourire presque efface,
Dernier vestige du passe,
Entr'ouvrait sa levre pudique,
Et l'aurore qui rayonnait
Sur son front palissant, formait
Un contraste melancolique.
Sachez pourtant, si vous l'aimez,
Que ses beaux yeux inanimés
N'etaient pas a jamais fermes.

Leone revint a la vie.
Le pecheur, pas Napolitain,
Qui la trouva sur son chemin,
Jugea qu'elle etait endormie.
Ce fut lui qui fut son docteur,
Et qui, chose assez inouie,
Fut en meme temps son sauveur.
Il la prit tout evanouie,
L'emporta jusqu'en son réduit,
Et, sans plus de ceremonie,
Vous la coucha droit dans son lit.
Puis il fallait voir le bonhomme,
Par la chambre allant et venant.
Et soignant Leone tout comme
Si c'eut ete son propre enfant.

Si bien qu'a la fin, o prodige!
La belle fille ouvrit les yeux
Et dit, en voyant ce bon vieux,
Les mots sacramentels: "Ou suis-je?"

Il la rassura de son mieux,
Lui dit comme il l'avait trouvee
Et combien il etait joyeux
De penser qu'elle etait sauvee.
Alors elle lui raconta
Comment elle, Leonita,
Et son "frere," et tout l'equipage
Du navire avaient fait naufrage;
Qu'elle et son "frere" avaient pense
Se sauver ensemble a la nage
Et qu'ils avaient bien commence;
Mais qu'a la moitie du voyage
Les vagues et l'obscurite
Les firent changer de cote;

Qu'alors elle s'etait perdue;
Qu'elle etait enfin parvenue
Jusqu'a cette plage, mais la,
Tout ce qu'elle se rappela,
C'est qu'elle perdit connaissance.
Puis, comme elle s'inquietait
De son "frere" qui lui manquait,
Le bonhomme, comme l'on pense,
Lui dit, pour la rassurer,
Tout ce qu'il put imaginer
De plus propre a la circonstance,
Jurant ses grands dieux qu'on avait,
Dans un port voisin, qu'il nommait,
Fait le plus complet sauvetage
Du navire et de l'equipage.
Et, tout en lui contant cela,
Pres de la belle il mit un plat,
Puis un verre, puis une assiette,
Et je crois meme une serviette.

Leone avait l'esprit fort gai.
Du moment qu'elle eut distingue
Dans le discours sans queue ni tete
Dont le brave homme lui fit fete,
Que Patrice, de son cote,
Etait lui-meme en surete,
Cette charmante creature,
Sans se desoler plus longtemps,
Prit en riant son aventure.
Et, comme elle avait dix-sept ans,
Elle se mit, a belles dents,
A devorer en conscience
Le dejeuner que, sur son lit,
L'excellent homme lui servit
Dans ses assiettes de faience.

Ce fut ainsi qu'un beau matin
Leone mangea le festin
D'un pecheur, pas Napolitain.

VII

Un mois plus tard elle etait nonne:
Et la belle, au fond d'un couvent,
Pleurait,--que Dieu le lui pardonne!
Moins sa faute que son amant.

Helas! helas! o destinee,
A quoi bon l'avoir epargnee
Pour lui rendre des jours amers?
N'eut-il pas mieux valu pour elle,
A travers la nuit eternelle,
S'en aller morte au sein des mers?

On n'avait sauve du naufrage
Ni passagers, ni matelots;
Victimes d'une nuit d'orage,
Tous avaient peri dans les flots.

Parmi ceux que la maree haute
Vint jeter le long de la cote,
L'oeil eteint et le front blemi,
La pauvre fille n'eut pas meme
La consolation supreme
De reconnaitre son ami.
C'est en vain qu'on chercha Patrice;
La mer avait du l'engloutir,
Car on ne put rien decouvrir
Qui de sa mort fut un indice.

Leone le pleura tres-fort.
Je crois pourtant qu'on aurait tort
De parier qu'elle etait veuve;
Et moi, si j'etais esprit fort,
Je ne croirais Patrice mort
Que lorsque j'en aurais la preuve.

Quoi qu'il en soit, a qui voudra,
Le suivant chapitre apprendra
Ce que tout ceci deviendra.

VIII

N'est-ce pas un spectacle etrange
De voir deux pauvres amoureux
Qui, lorsque pour eux tout s'arrange,
Et des qu'ils devraient etre heureux,
Se vont justement mettre en tete
Qu'ils sont sepaes par la mort,
Et se bornent, sans plus d'enquete,
A maudire leur triste sort?

La chose parait incroyable;
Pourtant, vous l'avez devine,
C'est la l'histoire lamentable
De notre couple infortune:

A dire la verite pure,
Le heros de cette aventure
N'etait pas mort dans les flots bleus,
Ainsi que l'on se le figure;
Mais il n'en valait guere mieux.

Tandis que Leone est au cloitre,
Ou sa douleur ne fait que croitre
Et embellir, en quelques mots
Je vais vous dire tous les maux
Que dut endurer le jeune homme
En trois mois d'un supplice affreux,
Et par ainsi vous verrez comme
Les voyages sont dangereux.

Durant la nuit de ce naufrage
Ou presque tous avaient peri,
Comme Leone et son ami
Tachaient de gagner le rivage
Et se dirigeaient a la nage

Par un chemin fort encombre
Et surtout fort mal eclaire,
On se souvient, sans aucun doute,
Que Patrice fit fausse route.
Il s'etait bientot egare;
Si bien qu'au lever de l'aurore
Le malheureux, n'en pouvant plus,
Moitie mourant, moitie perclus,
A peine respirant encore,
Et sur le point de se noyer,
Fut recueilli, sans connaissance,
Par un pauvre petit voilier
Qui longeait les cotes de France.
O douloureux rapprochement!
Cela se passait justement
A l'heure ou, loin de son amant,
La belle, ignorant son tourment,
Dejeunait si mignonement.

Le jeune homme, en cette detresse,
N'en fut point, comme sa maitresse,
Quitte pour la peur; car il fit
Une terrible maladie
Qui pensa lui couter la vie
Et le retint trois mois au lit.

Sur ce brave petit navire
Il fut soigne, tant bien que mal,
Du mieux qu'on put. Le principal,
C'est qu'il en revint. Mais le pire,
Ce fut le changement moral
Qui s'opera dans sa nature.
On ne le vit, dans ces trois mois,
Pas sourire une seule fois,
Et cette funeste aventure,
Apres meme qu'il fut gueri,
Paraissait, a ce qu'on assure,
L'avoir pour toujours assombri.
Il revenait; mais ses idees
Etaient visiblement changees,
Et, de plus, le pauvre garcon
Crut si bien sa maitresse morte
Qu'il ne tint en aucune sorte
A s'en faire apprendre plus long.
Bref, Patrice, a bout d'esperance,
Le corps vaincu par la souffrance,
Pleurant son reve inacheve,
Aussitot de retour en France,
S'en fut tout droit se faire abbe.
Vous me direz: "C'est mal tombe!"
Mais que voulez-vous qu'on y fusse?
Les faits sont la que rien n'efface:
C'est tantot pile et tantot face.

Ce qui m'afflige, c'est de voir
Comme ce roman tourne au noir.
Le malheur est de la partie;
On se demande, en verite,
Quelle facheuse sympathie

Put donner a chaque partie
D'une union bien assortie
Ce penchant pour la sacristie:
C'est comme une fatalite.

Mais souffrez que je continue,
Et bientôt la verite nue
Jusqu'au bout vous sera connue.

IX

Voila donc nos deux etourdis
Perdus, comme on disait jadis,
Sur le chemin du Paradis.

Un jour vint qu'ils se rencontrerent,
Mais ce ne fut qu'apres longtemps!
--Donc, au bout de cinq ou six ans
Voici comme ils se retrouverent:

Tandis que Leone au couvent,
Moitie priant, moitie revant,
Pleurait comme une Madeleine,
Il arriva que son amant,
Bien qu'il fut aussi fort en peine,
Oublia tres-devotement
Et sa maitresse et son tourment.

Je ne vais pas, comme on peut croire,
Tacher d'excuser a vos yeux
Ce que peut avoir d'odieux
Une ingratitude aussi noire.
Que suis-je? un pauvre historien
Qui raconte, et n'invente rien.

Donc, si ce jeune homme est coupable,
Ma lectrice pensera bien
Que je n'en suis pas responsable,
Et que sa conduite sans nom
M'indigne autant que de raison.

Patrice etait pourtant sincere;
Si rien ne l'eut desespere,
Jamais il n'eut ete cure.
Mais enfin, qu'y pouvons-nous faire?
Son grand desespoir fut l'affaire
De six mois.

Le pauvre garçon,
C'est une justice a lui rendre,
Des qu'il fut en religion,
Sans vouloir d'abord rien entendre,
Maigril de la belle facon.
Sans dormir du soir a l'aurore,
Sans parler de l'aurore au soir,
Tout defrise, broyant du noir,
Mangeant peu, buvant moins encore,
C'etait pitie que de le voir.

Et c'est justement la le diable:
Un jeune abbe si languissant
Avait trop l'air inconsolable
Pour ne pas etre interessant.
D'autant que, si l'on considere
Que Patrice fut, en naissant,
Marquis de par ses pere et mere,
Et qu'il avait sans contredit
Le pied mince, la mine fiere,
De la fortune et de l'esprit:
On conviendra sans trop de peine
Qu'il lui fallait, quoi qu'il advint,
Faire tres-vite son chemin
Dans la sainte Eglise romaine.

Pour commencer, il eut l'honneur
D'etre invite chez monseigneur,
Lequel etait un charmant homme
Qui le prit en affection,
Lui donna sa protection
Et, des ce jour, le traita comme
Il eut fait d'un fils. En un mot,
Grace a lui, notre ami Patrice
Fut fait pretre beaucoup plus tot
Que ne l'est un simple novice.
C'est alors que l'ambition,
Sans etre encore la plus forte,
Lentement, par gradation,
Fit sa petite invasion.
Dans son coeur, de si belle sorte
Que sa tres-chere passion
En fut sans bruit mise a la porte.
Bref, apres un an ecole,
Ce pauvre amant si desole
Semblait a peu pres console.

Toutefois je n'oserais dire
Qu'il n'eut point garde dans son coeur
Le souvenir de sa douleur:
Car, meme a travers son sourire,
Son visage avait conserve
Je ne sais quoi d'un peu voile,
Signe d'une douleur profonde,
Qui lui seyait le mieux du monde.

Vous remarquerez en passant,
Mesdemoiselles, je vous prie,
Qu'avec cet air interessant
Ce garcon, malgre son envie,
Ne pouvait pas faire autrement
Que d'avoir de l'avancement.

X

Or, un certain jour que Patrice,
--Patricius en bon latin,--
Avait justement le matin

Appris, au sortir de l'office,
Que l'on devait, le lendemain,
Le nommer eveque romain,
Il arriva que la nouvelle
De ce rapide avenement
Fit une sensation telle
Que ce fut un evenement
Jusqu'au fond du cloitre ou Leone,
Fidele comme au premier jour,
Priait le Christ et la Madone
De la guerir de son amour.

A cette nouvelle imprevue,
Vous pouvez vous imaginer
A quel point elle fut emue
Et ce qu'elle dut eprouver.

D'abord, sans force et sans courage
Devant ce fait presque inoui,
La pauvre enfant s'evanouit
Pour etre en regle avec l'usage,
Mais, au bout de quelques instants,
Lorsqu'elle eut repris connaissance,
Oubliant toute obeissance
Et sans attendre plus longtemps,
Tremblante et pourtant decidee,
Les yeux baisses, le coeur battant,
Elle sortit de son couvent
Par une porte derobee;
A pas furtifs et n'emportant
Qu'un petit miroir avec elle;
Et tandis qu'elle trottinait,
Tout le long du chemin, la belle
Furtivement s'y regardait
Pour voir si celui qu'elle aimait.
Allait encor la trouver belle.

Ce point-la, seul, l'inquietait.
Or, a cette epoque, Leone
N'avait pas encor vingt-trois ans,
Et l'on sait que, pour bien des gens,
C'est le bel age d'une nonne.
Mais, que l'on pense ou non comme eux,
C'est ainsi que notre amoureuse
S'en vint, palpitante et peureuse,
Chez monseigneur son amoureux.

Lequel, il faut bien qu'on le dise,
Pour se donner avant la prise
Un avant-gout fort delicat
Des plaisirs de l'episcopat,
Avec un serieux d'eglise,
Etait en train, pour le moment,
De s'admirer complaisamment
Devant un miroir de Venise
Et posait comme il le fallait,
Du talon jusques au collet,
Dans un bel habit violet.

XI

J'affirme, de memoire d'homme,
Que jamais miracle accompli
N'etonna creature comme
Sut etre etonne notre ami,
Quand, pareille au lys qui frissonne,
Sous son voile, dont chaque pli
Tremblait sur sa blanche personne,
Il vit apparaitre Leone.
Le fait est, sans plus d'embarras,
Qu'ils se jeterent dans les bras
L'un de l'autre, et qu'ils s'embrasserent
De bon coeur, et recommencerent
Tant et si bien que l'eveche
Lui-meme en eut ete touche.

XII

On se retrouve, on rit, on pleure.
On s'aime et le reste n'est rien;
C'est charmant. Bref tout alla bien
Pendant pres d'une demi-heure.

Mais, une fois l'emotion
Du premier moment apaisee,
Quand la froide reflexion
Vint, avec sa morale usee,
Se presenter a l'esprit
Du futur prelat, il se dit
Qu'il avait fait une folie;
Et je crois qu'il s'en repentit.

Quoique Leone fut palie,
Elle etait encor bien jolie
Et Patrice en eut ete fou;
Mais l'eveche, quand on y pense,
A bien aussi son importance,
Et Patrice y tenait beaucoup.

Lors il s'etablit une lutte
Entre sa raison et son coeur,
Et le jeune homme fut reveur
Pendant une bonne minute.

Mais son parti fut bientot pris,
Et, bien qu'il fut encore epris,
L'eveche lui parut sans prix.

Aussi devint-il inflexible.
Et, quand la malheureuse enfant
Ne pouvant le croire insensible,
Le suppliait en etouffant,
A travers sa paleur mortelle,
Avec ses beaux yeux languissants
Et sa voix aux sons caressants,
De partir encore avec elle:

"--Ma chere, je reflechirai,
Lui dit Patrice, et je verrai
Lorsqu'archeveque je serai."

Devant un semblable langage,
Voyant son bonheur s'ecrouler,
Leone sentit s'en aller
Tout ce qu'elle avait de courage.
Et, par un changement subit,
Grave et muette, elle sortit
L'oeil sombre, la demarche lente;
Si bien qu'en la voyant ainsi
Dechevelee et chancelante,
Son amant, un peu tard, hélas!
Lui courut apres dans l'allee.

Mais, l'ayant en vain rappeelee,
Pensif, il revint sur ses pas;
Car elle ne l'entendit pas,
Tellement elle etait troublee.

Elle rentra dans son couvent
Par la meme petite porte
Qu'elle avait franchie en revant
Quelques heures auparavant.
Mais la secousse etait trop forte,
Et ses soeurs ne la virent plus;
Car, a l'heure de l'Angelus,
Le soir meme on la trouva morte.

Patrice, en apprenant cela,
Se dit: "Le bonheur etait la!"
Et derechef se desola.

XIII

Quelle apparence recueillie
Offre a l'oeil ce parc tenebreux!
A voir ces vieux troncs vigoureux,
On sent bien la melancolie
D'une antique foret vieillie
Dans le voisinage sacre
D'un vaste et puissant prieure.

Ces bois ont un parfum mystique.
La vieille cloche au bruit d'airain
Y trouve un echo sympathique,
Et, ce lieu desert est empreint
D'une tristesse monastique.
Ces pins droits et silencieux
Disposent a la reverie.
Leur ombrage est sombre et pieux,
Comme pour dire: "Ici l'on prie."
Et les grands tilleuls tortueux
Ont, dans leur air majestueux,
Je ne sais quoi de vertueux,
De respectable et d'immobile

Qui donne a ce sejour tranquille
La solennite des saints lieux.
On dirait des religieux
Revant au neant de la vie.
Ce bois triste et mysterieux,
C'est le jardin de l'abbaye.

Rien n'est change dans le couvent.
Les arbres sont verts comme avant,
Et les nonnes du monastere,
Ainsi qu'autrefois, vers le soir,
Viennent promener et s'asseoir
Sous leur ombrage solitaire.

Pourtant, derriere ce decor,
Est un jardin plus sombre encor,
Ou jamais la fraiche eglantine
N'accroche, le long des sentiers,
Aux branches des verts noisetiers
Sa tige odorante et mutine.

La, de vieux arbres en lambeaux
Protegent les pales tombeaux
Contre le vent et la froidure;
Ce sont des ifs et des cypres.
La riviere qui passe aupres
Reflète leur sombre verdure.

La, dans un eternel sommeil,
Dort plus d'un front jeune et vermeil,
Plus d'une par la mort blemie.
Sous un pin au feuillage epais,
Dans le silence et dans la paix,
C'est la qu'est Leone endormie.

Elle dort. Le temps passera,
Et toujours elle dormira
Sous la pierre, immobile et douce,
Et de sa divine beaute,
Helas! helas! rien n'est reste
Qu'une tombe ou verdit la mousse.

Ce marbre, ou nul ne doit venir,
Gardera seul le souvenir
De cette figure angelique.
Et seul, dans les tristes echos,
Le vent bercera son repos
D'une plainte melancolique.

Ainsi fut, et non autrement,
L'heroine de ce roman,
Qui n'ont jamais qu'un seul amant.

Et depuis lors le jeune eveque,
En proie au chagrin le plus noir,
Par amour devint ... archeveque,
Et cardinal ... de desespoir.

XIV

Vous qui, d'une mignonne main,
Feuilletez ces pages legeres,
Et qui les oublierez demain,

O vous, lectrices passageres,
Dont la joue au sang de carmin
N'a point de roses mensongeres;
Si jamais vous avez pleure,
Si jamais vous avez aime,
Si jamais vous avez reve:
Parfois, dans la triste soiree,
A l'heure ou la lune eploree,
Viendra, par la vitre nacree,
Pencher sur nous son front tremblant,
Plaiguez la nonne en voile blanc
Par la mort tout ensommeillee,
Qui repose au sein de l'oubli,
La-bas, parmi l'herbe mouillee,
Printemps celeste, enseveli
Sous la campagne defeuillee.

Le monde est un juge banal;
On trouve, en ouvrant un journal,
Des nouvelles du cardinal.
Mais Leone? qui parle d'elle?
C'est pourtant un rare modele
Qu'une amante a jamais fidele.

1865.

PREMIERES LARMES

J'admire ces etoiles lentes;
J'y vois meme, en revant un peu,
Comme des gouttes d'or tremblantes
D'un ton divin sur un fond bleu.

J'ecoute avec charme, o nature!
Qu'est-ce donc qu'un coeur d'amoureux?
Ce bruit de cailloux, quand murmure
La source au fond du ravin creux;

Quand la brise, sur la montagne,
Soupire en inclinant les fleurs:
Et me voila, par la campagne,
Dieu me pardonne, tout en pleurs!

Je crois meme, quelle folie!
Qu'un rossignol ou qu'un pinson
Me rend plein de melancolie.
Las! qui me rendra ma raison?

D'ou vient, j'ose a peine le dire,
Que je me suis, seul dans les bois,
Surpris quatre fois a sourire
Quand je pleurais tout a la fois?

Est-ce l'amour? Sans m'y connaitre,
Je le crois quand je pense a vous.
Mais, non; l'amour ne doit pas etre
Si cruel, hélas, ni si doux!

1856.

L'AUTOMNE

Septembre finissait: deja le vent d'automne
Du printemps, dans les bois, effeuillait la couronne.
Les monts, dorés encor des reflets du soleil,
Se mouraient sous ses feux. Chaque arbre a son reveil,
Voyait le sol jonché de ses feuilles fletries,
Brillantes de rosee et par le froid meurtries.
Comme un rideau de gaze, une faible vapeur
Jetait sur la vallee un voile de langueur;
De quelques pauvres toits, en spirale dormante,
S'elevait lentement une trace fumante,
Tandis que le soleil, a l'horizon lointain,
Rougissait les coteaux d'un rayon incertain.

En longs fremissements les brises murmurantes
De l'automne apportaient les senteurs enivrantes
Et soupiraient ces chants qui font rever d'amour,
Errants dans les echos sur le soir d'un beau jour.
Et la nature alors chantait comme en un reve
Le silence et l'amour, l'ombre et tout ce qui reve,
Puis semblait, languissante ainsi que la beaute,
Mourir dans sa splendeur et sa serenite.

Octobre 1857.

MA FOLIE

Moi, j'ai fait ma folie
D'une fille aux yeux bleus.
Le moindre de ses voeux
Dispose de ma vie.

Et jusqu'a son depit,
Jusques a ses pleurs meme,
Tout en elle je l'aime,
Et pourtant elle en rit.

Et pourtant, si ma bouche
S'égare sur sou cou,
Elle m'appelle fou,
La folle, et s'effarouche.

Et je suis furieux!
Car elle est si jolie
Que j'aime a la folie
Cette fille aux yeux bleus.

Paris, Mai 1858.

A MARIE

En promenant, vous souvient-il, Marie,
Vous me donniez votre petit bras blanc
Que je serrais parfois, tout en causant?
Vous palissiez malgré vous, ma chérie,
Et votre voix tremblait en me parlant.

Je vous aimais, Mariette, et pourtant
N'en disais rien, mais je mourais d'envie
De vous conter mon secret, par moment,
En promenant.

Mais vous partez; quand on part, on oublie.
Vous allez donc vous marier, vraiment?
Parfois, la-bas, si votre coeur s'ennuie,
--Vos grands yeux bleus sont si doux en revant!--
Songez a moi du fond de l'Algerie,
En promenant.

Toulon, Juin 1858.

RHODINA

Fille de Lesbos, vierge aux tresses blondes,
Nymphé auprès de qui palirait Venus,
Fleur du Sunium, dont de chastes ondes
Au soleil jadis baignaient les pieds nus!

Comme sur la mer, la mer fremissante
Poursuit le sillon d'un fuyant esquif,
Sur le sable fin l'onde caressante
A-t-elle efface ton pas fugitif?

Blanche Rhodina, ma deesse antique,

Si chez les mortels, par faveur des dieux,
Tes charmes divins, dans leur grace attique,
Daignaient un beau soir descendre des cieux,

Si tu revenais, ravissante et telle
Que Clephas te vit, un jour de peche,
Je voudrais t'aimer d'amour immortelle
A rendre jalouse Helene ou Psyche!

Car parmi tes soeurs au chaste sourire
Dont je vois s'enfuir dans les bois ombreux
Le pas, cadence comme un chant de lyre,
Toi seule es la reine aux yeux amoureux.

Et tu m'aimerais, ma pudique amante,
Tout en restant nymphe et divinite:
Comme ton sein nu sa pudeur charmante,
O reine, l'amour a sa chastete.

Passy, Aout 1858.

A L'HOTELLERIE

--SOUVENIR DE MUSSET--

I

Il est des jours, Dieu me pardonne!
Ou, sans mentir,
Je sauterais de la Colonne
Pour en finir.

D'ou vient cette melancolie?
Voyons un peu:
Suis-je en veine de poesie?
Mais non, par Dieu!

Est-ce un de ces spleens qu'on eprouve
Quand, par moment,
Votre etourdi de coeur se trouve
Seul en aimant?

Suis-je dans mes jours de tristesse?
Ai-je un tresor
Cache dont le souci m'opresse?
Ou bien encor

La province me semble-t-elle
Bete a ce point
Qu'il n'est rien qu'on puisse chez elle
Trouver a point?

La connaissez-vous, la province?
Pour aujourd'hui,

Helas! j'y baille comme un prince
Mourant d'ennui.

Lyon! dire qu'on y demeure!
Sejour mortel!
Si je couche ici, que je meure
Dans cet hotel!

Par hasard, est-ce que vous etes
De mon avis,
Que rien, meme en ses jours de fetes,
Ne vaut Paris?

Car Paris! ah! mademoiselle,
C'est la qu'on vit;
C'est la que la femme est fidele,
A ce qu'on dit.

C'est la que l'Amour vend ses pommes
Et mille riens,
Et c'est le pays des grands hommes
Et des vauriens.

Ah! c'est beau, Paris! Pour les femmes,
Quel paradis,
Et quel purgatoire, o mesdames,
Pour les maris!

Ces pauvres gens ... mais je m'arrete;
Car, Dieu merci!
Pas plus que vous ne m'inquiete
Un tel souci!

Mon avis, puisque la franchise
Est de saison,
Est que vous avez, quoi qu'on dise,
Toujours raison;

D'abord parce que, dans la vie,
Autant qu'on peut,
Je trouve qu'il faut suivre un peu
Sa fantaisie;

Et puis, vous savez bien, Ninon,
Vous que j'implore,
Que, tout ce que vous trouvez bon,
Moi je l'adore.

Et je le dis sincerement,
Chacun avoue,
Femmes, que le bon Dieu vous doue
Tres-joliment.

Et qu'il n'est pas un homme au monde
Qui vaille enfin
La moindre fille, brune ou blonde.
C'est bien certain.

II

Pour en revenir au malaise
De mon esprit,
Nous parlions de ce qui me pese
Et m'assombrit:

Non! ce n'est ni la Poesie
Au front reveur,
Engendrant la melancolie
Dans tout le coeur;

Ni le spleen qui baille et qui baille,
Le spleen maudit
Triste et plat comme une muraille
Qu'on reblanchit;

Ni rien des malheurs de la vie,
Petits ou grands,
Qui passent et que l'on oublie
Avec le temps.

Mais alors, d'ou vient que mon ame
Voit tout en noir?
Que mon coeur palpite, sans flamme
Et sans espoir?

Quel est donc ce malaise etrange
Qui m'engourdit?
Est-ce mon diable ou mon bon ange
Qui m'affadit?

Je crois que j'aimais ma maitresse,
Sans m'en douter;
Et que je suis plein de tristesse
De la quitter.

Suis-je donc un amant fidele?
Car, en un mot,
J'ai dans l'ame une peur mortelle
De l'aimer trop.

Je laisse, hélas! tout ce que j'aime
Derriere moi;
Si je pleure au fond de moi-meme,
Voila pourquoi.

Je sens que mon coeur se reveille,
Espoir decu!
Quand je le crois mort, il sommeille
A mon insu.

Nous avons beau faire, notre ame
Subsiste en nous
Et brule, etincelle sans flamme,
D'un feu plus doux.

Cette etincelle est notre vie,
Joie ou malheur;

Sa lueur, ardente ou palie,
Jamais ne meurt.

C'est la mysterieuse chaine
Qui nous unit
A tout ce que notre ame en peine
Aime et benit;

C'est l'amour qui tue ou fait vivre;
C'est notre sort;
C'est l'etoile qu'il nous faut suivre
Après la mort.

Dieu l'a dit, et la destinee
Suit son chemin
Comme une ennemie acharnee
Du genre humain.

Je marchais, croyant pour la vie,
Mon coeur brise,
Et voila que ce coeur me crie:
"Tu t'es trompe!"

Mes amis, ma mere et mon pere,
Je vous aimais.
J'aimais ma maitresse, ah! misere!
Plus que jamais.

Ah! si c'est bien toi qui dechaines
Charmes et peines!
S'il est vrai que, toujours, demain
Soit dans ta main!

Mon Dieu, si nos blessures meme
Viennent de toi!
Si mon cri n'etait qu'un blaspheme,
Pardonne-moi.

1858.

LA ROSE

O ma pauvre rose effeuillee,
Charme, regret, parfum, tresor,
Toi que ses levres ont mouillee,
O fleur, parle-moi d'elle encor.

C'est dans un bal que je l'ai vue,
Blanche avec des levres de feu.
Une douce flamme ingenue
Brillait dans son profond oeil bleu.
C'etait, je crois, la nuit derniere
Que je la vis pour en mourir.

Il n'est point de pire misere,
Et pourtant ma douleur m'est chere
Et cher aussi son souvenir.

II

La Valse a d'etranges ivresses;
Je sentais a chaque detour
Ses beaux bras aux molles caresses
Qui me chargeaient de morbidesses
Toutes ruisselantes d'amour.
--Elle est blanche, sa chevelure
L'eclaire comme un cadre d'or
Eclaire une miniature.
L'etoile tremblante qui dort
Aux cieux ou sa clarte s'azure,
Brille d'un moins pur diamant
Que ne brillait son front charmant
Pendant cette nuit de feerie.

Helas! Tout s'est enfui, pourtant!
Mais de ma vision cherie
Il me reste la fleur fletrie
Qu'elle a perdue en me quittant.

O douceur! o melancolie!
Adieu, fleur desormais palie!
L'amour est ce bel oiseau bleu
Leger comme un songe frivole,
Qui nous caresse, et puis s'envole.
En battant des ailes, vers Dieu!

Paris, Novembre 1859.

RENCONTRE

Je le croyais pourtant bien mort, mon pauvre amour.
Et rien que pour la voir aujourd'hui, dans la rue,
Le voila revenu, brulant, comme a sa vue
Il me prit un beau jour.

Mais alors il etait doux et plein d'esperance
Comme un rayon de lune adorable qui luit,
Quand la tempete souffle et que le vent balance
Les arbres dans la nuit.

Et je l'avais beni, lui si plein de promesses,
Me bercant a son chant....--Beaux rêves enchanteurs!--
Helas! pourquoi faut-il que toutes nos tendresses
Nous coutent tant de pleurs?

Certes! j'aurais jure de l'avoir oubliee,
Elle qui m'a tant fait souffrir quand je l'aimais,

Et voila que ma plaie a peine refermee
Saigne plus que jamais!

Passy, Mai 1860.

A MADAME L***

C'est amusant, a deux, de courir dans les bois,
Et de rever le soir au frais des grands ombrages.
En parlant a voix basse errer sous les feuillages,
N'est-ce pas un bonheur a faire envie aux rois?

Cependant un boudoir, lorsque de petits doigts
Vous en ouvrent la porte, a bien ses avantages,
Qui partout ont semble divins, meme aux plus sages.
C'est mon avis, et c'est le votre aussi, je crois.

On dit meme, est-ce vrai? qu'une bonne voiture
Quand les coussins sont doux, moins pourtant que les yeux
De celle qui l'occupe, est chose qui s'endure.

Un seul point me surprend: ces mots mysterieux
Que le coeur seul entend, que la bouche murmure,
Oh! comme on les oublie apres un an ou deux!

Passy, Juin 1860

ADIEU, NINON

Depuis longtemps,
Trop longtemps, je soupire.
Il est grand temps
Aujourd'hui de me dire
Si vous voulez
Jouer avec ma flamme.
Parlez, madame,
Mais vous me le paierez.

Allons, mon coeur,
Et cachez, je vous prie,
Cet air moqueur
Qui vous rend moins jolie.
Quoi! vous osez
Rire de mon attente?
Riez, mechante,
Mais vous me le paierez.

Helas! pourquoi
Faut-il que je vous aime,

Fille au coeur froid,
Qui n'aimez que vous-meme?
Vous souriez?
Ma peine est bien etrange,
Allez, mon ange,
Mais vous me le paierez.

Pourquoi tantot
Votre voix si rieuse,
Au piano
Etait-elle reveuse?
Vous le savez,
Cela vous rend plus belle.
Chantez, cruelle,
Mais vous me le paierez.

Melant nos pas
Dans un meme dedale,
Quand dans mes bras
La Valse vous rend pale,
Vous ne songez,
Vous, qu'a votre toilette.
Dansez, coquette,
Mais vous me le paierez.

Mais quel courroux!
Vous aurais-je blessee?
Quels yeux moins doux!
Quelle moue offensee!
Vous vous fachez?
Vous etes en colere?
Boudez, ma chere,
Mais vous me le paierez.

Adieu, Ninon.
Eh bien! quel est ce geste?
Qu'avez-vous donc?
Voulez-vous que je reste?
Ciel! vous pleurez
Votre main me rappelle....
Pleurez, ma belle,
Mes maux sont trop payes.

Passy, Aout 1860.

DANS LA FORET

Bois ou l'Automne se courrouce,
Et, dans les sentiers gracieux
Etend sa rouille sur la mousse!
Brises dont la plainte est si douce
Qu'elle semble venir des cieux!

Sombres ecueils! roches antiques!

Vous qui bravez les oceans!
Vous que les vagues atlantiques
Ont, dans leurs fureurs fantastiques,
Decoupees en profils geants!

Et vous, cieux ou l'aube etincelle,
A l'heure ou la lune s'endort,
Dites-moi s'il est, brune ou blonde,
Une belle plus belle au monde
Que ma maitresse aux cheveux d'or?

Etretat, Decembre 1860.

MESSAGE

Allez vers elle, fleurs cheries,
Allez, et ne trahissez pas
Ces mots que dans mes reveries
Ma bouche dit tout bas.

Ne lui dites pas, indiscrettes,
Combien de desirs insenses
Cachent sous mes regards glaces
Leurs flammes inquietes.

Ne lui dites pas qu'en tous lieux
Mon coeur la suit a tire-d'aile,
Que les rayons de ses grands yeux
Me font fremir pres d'elle;

Cachez-lui qu'un mot de sa voix
Trouble mon oreille ravie,
Et que je donnerais ma vie
Pour mourir sous ses lois.

Qu'elle ignore, la grande dame,
Que je l'aime au point d'en mourir,
Quand ma bouche, etouffant mon ame,
Froidement sait mentir;

Lorsque dans sa chambre ou, sans cause,
Je deviens timide et tremblant,
Tous deux, d'un ton indifferent,
Nous parlons d'autre chose.

Quand elle fait, par ses accents,
Sur la scene ou chacun l'admire,
Haleter la foule en suspens
Par son divin sourire,

Dans un coin, pensif, inconnu,
Qu'elle ignore, la grande artiste,
Combien celui-la seul est triste
Qu'un beau reve a perdu!

Ne lui dites pas que je l'aime,
Ni combien il m'en a coute
Pour comprimer mon coeur blesse
Qui criait en moi-meme!

Ne lui dites pas que je meurs
Et que c'est elle qui me tue,
N'ayant pas soupconne mes pleurs
Dans mon ame eperdue.

Pourquoi faut-il l'avoir connue,
Puisque j'en devais tant souffrir?
N'eut-il pas mieux valu mourir
Avant de l'avoir vue?

Maudit soit le jour ou mes yeux
Ont vu ces traits si pleins de charmes,
Puisqu'inutiles sont mes voeux
Et vaines mes alarmes!

Gardez bien mon triste secret;
Si vous lui parliez de ma peine,
Qui sait, avec son air de reine,
Ce qu'elle en penserait?

Paris, Janvier 1860.

A MA MERE

Ou sont-ils, mes chagrins d'enfant,
Grandes peines vite oubliees,
Aux larmes si vite essuyees
Que je riais en meme temps?

Comme elles sont loin, les soirees
Que nous passions en attendant
Mon pere! O mes heures dorees!
Tu disais: "Quand tu seras grand!..."

J'ai grandi. Le temps d'un coup d'aile
Jette au vent bien des reves d'or:
J'ai souffert et je souffre encor.

Mais j'ai dans mon ame immortelle
Senti que Dieu me laisse encor
Ma mere, et que j'ai tout en elle.

Paris, Fevrier 1861.

A MA MERE

Un an passe, mere, qu'un beau matin,
Enfant par l'age et vieux par la tristesse,
Malade, use, las de vivre sans cesse
Et de trouver l'ennui sur mon chemin,

En souriant a mon nouveau destin,
Je vins ici chercher dans ta tendresse
Pour mon coeur froid la chaleur de ta main,
Dans ton amour l'abri de ma faiblesse;
C'est pres de toi, pour la premiere fois,
Que j'ai connu la douceur de sa voix,
Que le bonheur a passe sur ma route.

Je vais partir. Qu'importe? j'ai vecu.
Qu'il soit beni, malgre ce qu'il en coute
Pour le pleurer apres l'avoir perdu!

Alger, 5 fevrier 1862.

A MON AMI PAUL E.. G..

Paul, as-tu quelquefois, dans tes jours de tristesse,
Senti passer en toi quelque gai souvenir?
Et n'as-tu pas alors, a travers ta detresse,
Songe combien le charme en est doux a sentir?

Moi j'y pensais ce soir, laissant mon feu mourir;
J'errais dans ce passe qui me revient sans cesse.
Je songeais qu'il est loin, et, sans qu'il y paraisse,
Que voila plus d'un an que tu m'as vu partir.

Puis je revais encore, et dans la cheminee
Suivant des yeux la buche a demi consume,
Je comparais ma vie a ce feu palissant.

Et je songeais, mon cher, a notre douce vie,
A ce qu'un souvenir a de melancolie,
Et qu'il est doux aussi de vieillir en s'aimant.

Alger, mardi soir, 25 fevrier 1862.

A MADAME V***

Puisqu'il vous faut six mois pour etre mon amie,
Avez-vous bien songe, quand vous me les disiez,
A ce que ces deux mots ont de melancolie

Et de douceur aussi? Tandis que vous parliez,

Il me semblait a moi que c'est une folie
Et que pour la prevoir, quoi que vous en pensiez,
Il faut que l'amitie soit un peu ressentie,
Et, meme a votre insu, que vous en eprouviez.

Laissez-moi l'esperer; car apres tout, madame,
S'il n'en est rien, ces vers que vous me demandiez,
Je voudrais bien savoir ce que vous en feriez.

Mais six mois! Jusque-la que faire de mon ame?
Ah! songez que mes maux seraient tous oublies
Et mes chagrins finis demain, si vous vouliez!

Alger, Mars 1862.

A MADAME A***

--ENVOI DE _ROSINE ET ROSETTE_--

Ce conte fut ecrit sous un climat dore
Ou nous avons vecu dans un site adore,
 Pres de ma mere;
Ou vous m'avez soigne comme elle, de longs jours,
Adoucissant pour moi le mal, qui fait toujours
 La vie amere;

Ou vous m'avez gueri, toutes deux de moitie,
Ou mon ame vivait, dans sa double amitie
 Tout endormie;
Ou d'etre aime deux fois j'ai senti la douceur,
Car elle etait ma mere, et vous etiez ma soeur
 Et mon amie.

Et maintenant, le reve adorable me suit.
Je revois ce rivage ou l'on entend, la nuit,
 Gemir la lame,

Et j'ecoute pleurer, comme un chant qui s'emeut,
Le souvenir si doux, helas! que rien ne peut
 M'oter de l'ame!

Paris, Juin 1862.

A FELIX M***

Ainsi, mon cher ami, nous voila vieux, malades,
Ennuyes, serieux, melangeant notre vin,

Toi souffrant, moi rimeur, en un mot, tres-maussades,
Alea jacta est ... et je parle latin!

Qui m'aurait dit cela lors de nos serenades
Sous les balcons d'Aline, et de nos escapades
La nuit, dans mon quartier, alors que, le matin,
Nous nous apercevions que le sommeil est sain?

Plus j'y songe, vraiment, et plus je me desole
Que, pour de bons amis, un pareil temps s'envole,
Puisque l'amitie reste et qu'elle doit grandir.

Et, comme j'y pensais en ouvrant cette page
Pour y mettre ces vers, je songeais qu'a notre age
C'est un bien d'etre unis et de se souvenir.

Paris, Juin 1862.

A MON PERE

Grace au titre un peu plaisant,
Un peu plaisant qu'on me prete,
Puisque me voila poete,
Helas! poete, a present!

O ma muse, allez-vous-en,
Allez-vous-en, et la fete
Que nous fetons sera faite,
Sera faite plus gaiment;

Ou chargez-vous de lui dire
Qu'il me garde son sourire
Gai comme un soleil de mai.

Car il n'est de poesie
Au monde, ni d'ambrosie
Qui vaille un sourire aime.

Paris, 25 Aout 1862, jour de Saint-Louis.

A MADAME L.. B..

--SUR UN EXEMPLAIRE DES _EMAUX ET CAMEES_--

Vous vous trompez, je vous le jure,
Si vous croyez ce rondeau-ci
Fait d'onyx ou d'email aussi:
Car Gautier seul acheve ainsi
Des merveilles de ciselure.

Mais si je signe: "Votre ami,"
N'allez pas, je vous en conjure,
Me dire, en songeant a demi:
"Vous vous trompez."

Car, selon moi, si jusqu'ici
Vous avez cru qu'une parure,
(Fut-ce un camee en pierre dure,
Fut-ce un email de Rudolphi),
Vaut un ami dont on est sure,
Vous vous trompez.

Paris, Avril 1862.

ADIEU

Adieu! mon ame t'a suivie,
Pareille a la fleur endormie
Qu'en passant cueille le zephir.
Avec toi, j'ai senti partir
Encor un lambeau de ma vie.

Adieu, toi qui crois en partant
Qu'un dechirement d'un instant
N'a pas de mortelles alarmes;
Toi dont les yeux remplis de larmes
Etaient si doux en me quittant.

Adieu, toi qui dans la nuit sombre,
Sur ce lit, vide maintenant,
A travers nos baisers sans nombre
Murmurais follement dans l'ombre
Ces mots que le coeur seul entend!

Adieu, toi dont l'epaule nue
A tant de fois cache mes pleurs!
Je verrai toujours tes pleurs
Devant ma tristesse inconnue.

Tu t'en souviens, du mal sans nom
Dont tu t'effrayais sans raison,
Lorsqu'il me prenait sur ta couche;
Ces acces-la me reviendront,
Et les pleurs qu'ils me couteront
Ne s'eteindront plus sur ta bouche.

Quel est donc ce frisson subit
D'une fièvre incomprehensible?
Que me veut cet etre invisible
Qui vient s'asseoir pres de mon lit?

Quelle est cette voix qui m'appelle
Et qui me fait palir d'effroi?

D'ou vient-elle? que me veut-elle?
Pourquoi cette paleur mortelle
Des que je l'entends pres de moi?

Pourquoi suis-je sous son empire?
Pourquoi sans cesse? Ah! malheureux!
C'est quand je ne veux plus maudire:
Soudain, au milieu d'un sourire,
Je sens mon coeur qui se déchire
Sous l'etreuse d'un mal affreux.

Et si, pour tromper cette fièvre,
J'etreignais ton corps adore,
A peine l'avais-je effleure
Que sur ton front decolore
Je sentais se glacer ma levre.

II

Je me souviens surtout d'un soir.
J'etais d'une tristesse affreuse;
Sur l'oreiller, nue et reveuse,
Tu le soulevais pour t'asseoir:
Tout a coup, sortit du ciel noir
Comme un spectre au fond d'un miroir,
La lune blafarde et peureuse.
Je n'y puis songer sans te voir
Dans cette paleur lumineuse,
Immobile et silencieuse
Devant mon sombre desespoir.

Je voyais ta douce figure
Pale et muette de terreur;
Je contemplais avec stupeur
Ton expression morne et pure,
Et cela me brisait le coeur
De voir pleurer sur ta blancheur
Les ondes de ta chevelure.

Quel est ce demon acharne,
Cette voix qui jamais ne change?
On dirait l'ombre d'un damne
Qui me poursuit et qui se venge.
Est-ce un fantome inanime?
Un spectre dont je suis aime?
Ou plutot quelque mauvais ange
Auquel je suis abandonne?
Rien ne peut lui donner le change.
Quel est-il donc, ce mal etrange
Qui ne m'a jamais pardonne?

Mais, durant ces nuits de folie,
Souffrant de ces maux inconnus,
Dans la blancheur de tes bras nus
Je cachais ma tete palie;
O vision ensevelie!
Je sens a ma melancolie
Que je ne te reverrai plus.

Adieu! le Destin nous egare:
Pourquoi partir quand tu m'aimais?
Le coup de vent qui nous separe
Va nous separer pour jamais.

Dans un mois, ou dans une annee,
Si tu songes a nos amours
Sans en avoir l'ame troublee:
Par une belle matinee,
Pense a cette heure desolee,
La derniere de nos beaux jours!
Car cette heure, a peine envolée,
Tu la regretteras toujours!

Adieu! pense au cri de detresse
Que mon coeur te jette en partant.
Adieu, ma vie et ma maitresse,
Adieu! songe a notre tendresse,
Songe a notre dernier instant!

Adieu! sois heureuse et m'oublie.
Que Dieu te guide par la main!
Et que douce te soit la vie,
Comme le soleil d'Italie
Qui nous souriait ce matin!

Oublions-nous, quoi qu'il advienne!
L'eternite qui va s'ouvrir,
Qu'elle soit paienne ou chretienne,
Passera sans nous reunir.
Dieu m'aurait du faire mourir
Lorsque ta main serrait la mienne.
Helas! j'ai peur du souvenir.

O souvenir! volupte sombre,
Source de desespoirs sans nombre,
Qu'un autre te celebre encor!
Moi je te crains! Tu n'es qu'une ombre
Et toute ombre rappelle un mort.

Tu n'es qu'un compagnon perfide
Qui nous empeche de guerir,
Souvenir! o spectre livide,
Qui n'es bon qu'a faire souffrir!

13 Juillet 1863.

LE REVE

I

Elle m'a fait une marque
Sur le front;

Les siecles y passeront.
Chaque rive ou je debarque
M'apparait
Sombre comme une foret,

Comme une foret detruite
Que le vent
Tourmente eternellement.

C'est une terre maudite,
Et mes yeux
La retrouvent en tous lieux.

II

J'entends des voix gemissantes,
Et ne vois
Que le vide autour de moi,
Et leurs plaintes menacantes
Font un choeur
Qui me déchire le coeur.

On dirait des funeraillles
Dont le bruit,
Qui vient traverser la nuit
Semble sortir des entrailles
D'un enfer
Qui se serait entr'ouvert.

C'est comme un chant monotone
Que les morts
Viennent chanter sur leurs corps,
Ou le glas lointain qui sonne,
Desole,
De quelque monde ecroute.

Mont-Riant, Fevrier 1864.

A MA MERE MALADE

Ces trois fleurs, ma pauvre mere,
Font un bouquet bien petit;
Mais au Christ, que ta main chere
A pendu pres de ton lit,
Leur nombre est une priere.

Il commence par la Foi
Et finit par l'Esperance;
Ainsi, nous prions pour toi,
Tous les trois d'intelligence:
Mon pere, mon frere et moi.

Triste ou gai, le temps s'efface,

La neige s'evanouit
Au premier soleil qui passe.
Pour nos peines, vienne ainsi
Quelque beau jour qui les chasse.

Mont-Riant, 5 Fevrier 1861, jour de Sainte-Agathe.

L'OUBLI

Ce chercheur d'oubli
S'exprimait ainsi:

J'eprouve un souci
Rien inexplicable:
Je cherche en vain si,
Dans ce monde-ci,
Le plus desirable
Des biens que Dieu fit,
C'est de boire a table
Ou dormir au lit.

Quand je bois, j'oublie
Jusqu'a ma folie,
Et je suis heureux;
Quand je dors, l'envie
De boire est partie
Et je perds la vie
En fermant les yeux.

O fièvre bizarre!
Fou raisonnement!
Dans ce double aimant,
Mon esprit s'egare
Regulierement;
Et, je le declare,
Je ne sais vraiment
Si c'est en buvant
Ou bien en dormant
Que l'oubli s'empare
De moi plus gaiment.
Et, plus je compare,
Plus, a tout moment,
Ma raison s'effare
A chercher comment
Ce doute charmant
Peut m'etre un tourment.

Le sommeil, c'est l'ange
Qui veille sur moi:
Le sommeil me venge
De n'etre ni roi,
Ni pape et, ma foi!
De n'etre que moi.
Quand je bois, tout change

Si je veux, je crois
Etre agent de change.
Dans ce que je vois,
Tout va, tout m'arrange;
Tout ce que je bois
M'est d'un charme etrange.

Le vin, c'est l'oubli,
Mais, je le confesse,
Le sommeil aussi.
L'un est la paresse
Et l'autre l'ivresse.
Leur double caresse
Est enchanteresse,
Et dans ma detresse,
Je flotte en esprit
De la table au lit.

Et rien ne peut faire
Que, pour en finir,
Des biens de la terre,
Malgre mon desir,
Je sache saisir
Lequel je prefere
De boire ou dormir.

Mont-Riant, Fevrier 1864.

LE MYOSOTIS

--A MON PERE--

Dis-moi, la connais-tu, la fleur que je prefere?
Celle qu'au bord de l'eau je cueille avec mystere
 Dans le sentier perdu;
Celle qui, dans l'instant ou, reveur, je l'admire,
Tantot me fait pleurer, tantot me fait sourire,
 Dis-moi, la connais-tu?

Ce n'est pas cette fleur orgueilleuse et coquette,
Le dahlia hautain qui redresse la tete,
 Envieux et jaloux;
Superbe parvenu qu'un parterre vit naitre,
Et qui n'orna jamais la modeste fenetre
 D'un poete humble et doux.

II

C'est le myosotis, la fleur douce et pensive,
Etoile du gazon scintillant sur la rive,
 Rayon du souvenir
Par qui l'amer regret se change en esperance
Et dont l'azur promet au coeur gros de souffrance

Un celeste avenir.

Tresor des coeurs aimants, combien tu nous rappelles
De vierges comme toi pales, jeunes et belles,
Epouses du tombeau!
Tu fais revivre un nom parfume d'ambrosie,
Un nom cher a l'amour, cher a la poesie:
Hegesippe Moreau.

Pere, c'est le present que mon amour t'apprete;
De mon coeur a ton coeur il sera l'interprete
Le plus digne de foi;
Sous des cieux etrangers m'accompagnant sans cesse,
Ce talisman dira, stimulant ma tendresse:
"Enfant, rappelle-toi."

Margency, 25 Aout 1864.

COLLOQUE D'AUTOMNE

LE POETE.

Tel, dominant le cerf qui brame,
Le vent pleure dans les bouleaux:
Tel le tumulte de mon ame,
Pareil a celui de ces flots,
M'agite, et le fracas des lames
Couvre le bruit de mes sanglots.

Mer, toi dont le charme est severe
Comme severe ta splendeur,
J'aime ta beaute large et fiere
Qui se mesure a la grandeur
De ton calme au chant seducteur,
Comme a celle de ta colere.

J'aime ton orgueil de geant
Et ta puissance revoltee,
Et ton desespoir effrayant
De te voir soudain arretee:
Toi qui semblais illimitee,--
Contre qui nul frein n'est puissant.

Deferlez, vagues bondissantes!
J'aime vos clameurs menacantes;
Roulez sous le vent qui vous tord.
Votre voix, comme un bruit de mort,
Domine, a travers la tourmente,
La foudre qui gronde moins fort.

J'aime a voir vos houleuses cretes
Que l'ouragan roule et blanchit.
Ainsi l'on doit voir dans la nuit,
Surpris dans ses nocturnes fetes,

S'enfuir au souffle des tempêtes
Un troupeau sinistre et maudit.

Je me berce à vos cris de rage,
O flots tumultueux et fiers;
Soit que vous alliez sur la plage
Rejaillir en flocons amers,
Ou sur des rocs noirs et deserts
Vous briser loin de tout rivage.

Pleure sur les écueils, o flot!
Ta souffrance est le seul écho
Dont le cri répond à la mienne.
Ton chant me berce dans ma peine
Et mon âme en désordre est pleine
De ton tumultueux sanglot.

Ta voix est d'autant plus puissante,
Ta colère, plus menaçante,
Et ton cri, plus terrible encore
Qu'il meurt de son suprême effort:
Et ta vague, qui se lamente,
Jette, en pleurant, son cri de mort.

Mer, ta grandeur est éternelle,
Mais ton flot meurt quand il gémit.
Tel mon cœur tremblant, qui frémit
Avec une angoisse mortelle
Mourra, comme ce flot rebelle,
Du cri qu'il jette dans sa nuit.

L'ESPERANCE.

Arrête, o toi qui, dans la nuit profonde,
Remplis l'écho du chant de tes douleurs!
Pour tant souffrir, es-tu donc seul au monde?
Verse en mon sein la peine qui t'inonde:
Je t'ai compris et j'accours à tes pleurs.
Enfant, dis-moi le mal qui te déchire.
Il n'en est pas sans doute qui soit pire,
Car, à travers tes pleurs et ton délire,
Tu blasphémais et tu parlais de mort.
Je viens à toi. Courage, o mon poète!
Ne vois-tu pas, là-bas, cette mouette?
Son aile est blanche et joyeux son essor.
Ne vois-tu pas cette étoile naçante
Qui fend la nue à peine déchirée,
Et cette voile, un instant éclairée,
Qui fuit, s'abaisse et reparait encore?

LE POÈTE.

L'étoile a disparu. La mouette effarée
S'est enfuie en poussant de lamentables cris.
Le vaisseau s'est perdu dans l'obscur nuage:
Je crois qu'il a sombré, car ma vue égarée,
Aux lueurs des éclairs, sur l'onde tourmentée,
Aperçoit par moments de sinistres débris.
Qui que tu sois, fantôme ou vivant qui m'appelles!

Ta voix est douce et grave, et mon coeur te benit.
Mais il est des douleurs profondes et cruelles,
Qui ne guerissent plus au contact d'un ami.
Que viens-tu faire ici, par cette nuit obscure?
Si c'est pour moi, retourne et fuis-moi désormais.
J'aurais voulu t'aimer, car ta parole est pure:
Mais je garde en mon coeur une telle blessure,
Que, jusque dans la mort, le mal qui me torture
Fera saigner mon ame et ne mourra jamais.

L'ESPERANCE.

Il n'est point de souffrance au monde
Qui soit si grande et si profonde.
Que rien ne la puisse guerir.
Il n'est de blessures mortelles
Dont le temps, sur ses vastes ailes,
N'emporte jusqu'au souvenir.
Viens, enfant, calme ton delire.
Je connais ton cruel martyre;
Mais je suis l'Ange au doux sourire:
Avec moi tout peut rajeunir.

LE POETE.

Ange! qui donc es-tu, toi, dont la voix sonore,
Comme un souffle de Dieu, murmure dans la nuit?
Tu parles de sourire? Ah! pour sourire encore,
Ignorez-tu le poids du mal qui me devore?
C'est un feu qui me brule et partout me poursuit.

L'ESPERANCE.

Enfant, cede a ma priere.
Surmonte ta peine amere;
Je saurai te consoler.
A celui qui desespere
Ma presence est douce et chere;
Cesse de te desoler.
L'homme m'appelle Esperance.
Je suis soeur de la Souffrance:
Il n'est de douleur immense
Que je ne sache calmer.

LE POETE.

Fille des cieus, retourne a celui qui t'envoie.
Mon ame a tout jamais s'est repliee en soi.
Parmi les souvenirs ou mon etre se noie,
Mon coeur desespere n'entrevoit plus de joie.
Mon ame est sans espoir, et mon esprit sans foi.
Va! poursuis ton chemin, et donne, sur la route,
Ta main et ta jeunesse a celui qui t'ecoute
Sans redouter encor d'etre trompe par toi.
Pour moi, la Solitude accompagne ma vie:
Mere du doute et soeur de la Melancolie.
Les destins sont ecrits et mon coeur suit sa loi.

L'ESPERANCE.

Adieu! puisque tu me repousses.
Je pars et pleure en te quittant.
J'aurais voulu rendre plus douces
Les angoisses de ton neant.
Adieu! Si ta voix me rappelle,
Par hasard, un jour de malheur,
Tu me retrouveras fidele;
Car je te suis a tire-d'aile,
Et je t'aime comme une soeur.

L'OUBLI.

Je suis l'Oubli. Silence,
Mer! apaise ton flot
Comme un lointain sanglot
Qui soupire en cadence.
C'est l'ordre de la-haut.
Envolez-vous, nuages,
Bise, remonte au Nord;
Sombre esprit des naufrages,
Que ton souffle de mort
Se disperse. Ravages,
Disparaissez. Toi, mer,
Prends ces corps aux yeux caves;
Engloutis tes epaves
Au fond du gouffre amer.
Voici l'Oubli qui passe:
Que la plus faible trace
Se dissipe et s'efface
Au jour qui va venir.
Couvrons de mon mystere
La divine colere.
Qu'il n'en reste a la terre
Pas meme un souvenir.
J'entends, pres de la plage,
Deux voix s'entremeler.
Est-ce un couple volage,
Sur le bord du rivage,
Echangeant un baiser?
Tous deux vont oublier,
S'ils sont sur mon passage.
Mais je n'entends plus rien
Qu'une timide plainte.
C'est la voix presque eteinte
D'un sylphe aerien.

LE POETE.

Une brise plus fraiche a dissipe la nue;
Comme un essaim trouble, l'ouragan s'est enfui;
La lune, encor voilee, apparait, demi-nue.
C'est etrange. On dirait qu'une force inconnue
A disperse soudain les horreurs de la nuit.
Quel est ce bruit qui vient de reveiller la greve?
Une voix inconnue a traverse les airs:
Qui donc, a pareille heure, est en ces lieux deserts?
Mais non, je me trompais. Nul accent ne s'eleve.
Personne.... Je suis seul au bord des flots amers,

C'est une vision qui passe comme un reve.
Pourtant, qu'entends-je encore? On parle cette fois.
Je ne distingue rien, malgre le clair de lune;
Mais la brise de nuit, qui souffle de la dune,
M'apporte jusqu'ici l'echo de cette voix.
Ce n'est point la le son d'une parole humaine;
Elle est imperieuse et douce en meme temps.
A travers quelques mots que je distingue a peine,
J'entends confusement que cette voix lointaine,
D'un timbre doux et clair, commande aux elements.
Sitot qu'elle a passe, partout nait le silence.
Pourtant, de ce cote je crois qu'elle s'avance:
Quel est-il, ce Genie errant, dont les baisers
Rasserent les flots, par son aile apaises?
Si c'est une ombre encor, ce n'est plus l'Esperance,
Sa voix etait moins breve.--Ange mysterieux,
Qui descends sur la terre a l'heure ou tout repose,
Toi de qui la parole ordonne a toute chose!
Dis-moi ton nom avant de remonter aux cieux.

L'OUBLI.

Je suis le frere du Silence.
Dieu me donne un pouvoir immense;
Je repands l'eternelle nuit,
Et je puis, du bout de mon aile;
Effacer la trace mortelle
Et de la Joie et du Souci.
Mes compagnons sont le Mystere
Et le Bruit, l'Ombre et la Lumiere;
Quant a moi, le Temps est mon pere,
Et je suis aussi vieux que lui.
Je suis le sommeil de l'aurore,
L'ivresse que le vin colore;
L'homme me maudit et m'implore,
Car je suis l'Ange de l'oubli.

LE POETE.

Sur mon passage, alors c'est le ciel qui t'amene.
Avant de t'envoler, repands a coupe pleine
Ton baume bienfaisant sur mon coeur en lambeaux.
Ange, viens m'effleurer de ton aile si pure,
Car je porte dans l'ame une large blessure
Qui ronge ma poitrine, et sa rude morsure
Fait eclater mon coeur et le brise en morceaux.

L'OUBLI.

Ami, quel que soit le martyre
Du supplice qui te déchire,
Je ne puis aller avec toi.
Pourquoi faut-il qu'en cette vie,
Celui qui m'implore et supplie
Ne puisse attendre rien de moi?
Helas! telle est ma destinee
Que ceux dont la voix eplorée
Du fond de leur nuit desolée
M'appelle du soir au matin,

Sont les seuls de qui ma puissance
N'apaisera pas la souffrance.
Laisse-moi passer en silence,
Ami, j'obeis au Destin.

LE POETE.

Va donc.... Et maintenant du mal qui te harcele
Meurs, o mon triste coeur, brise par ton amour.
Seigneur! ne vois-tu pas que ce coeur est plein d'elle,
De celle qu'en tous lieux ma pauvre ame rappelle;
Et que ce souvenir d'une amour immortelle
Poursuit ton pauvre enfant sans treve et sans retour?
Dieu tout-puissant! quel est le destin qui me pousse?
O mystere eternel! que viens-je faire ici?
Meurs plutot. Que ce soit la derniere secousse!

Ah! cent fois mieux valait mon eternel ennui
Qu'un amour qui me laisse une telle blessure!
Mieux vaudrait le degout que le mal que j'endure,
Mieux vaut n'aimer jamais que souffrir la torture
Dont l'amour nous flagelle ou qu'il laisse apres lui!

Au moins, que cette amour, mon Dieu, soit la derniere!
Qu'elle brise mon coeur en atomes si fins,
Qu'il n'en reste pas meme une trace ephemere!
Et que le vent d'automne en chasse la poussiere
Devant la feuille d'arbre et l'ecume legere
Que son souffle, au hasard, seme par les chemins!

1864.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

I

Elle m'apparut, rasant l'eau,
Dans le sillage du vaisseau.
C'etait le soir, elle etait belle.
J'avais vingt ans depuis un jour;
Je compris qu'elle etait l'Amour,
Et je tendis les bras vers elle.

Son sourire etait caressant.
Elle me fit signe en passant
De la suivre a travers les ombres.
Mais soudain je la vis palir,
Pencher sa tete et s'engloutir
Parmi la mer Blanche, au flots sombres.

II

Quatre ans plus tard, sous d'autres cieux,

Las de trainer, silencieux,
Mon coeur et ses vaines alarmes,
Un matin je la reconnus,
Sortant des flots comme Venus,
Et riant a travers des larmes.

D'un pied reveur elle sillait
L'onde, ou son reflet vacillait
Comme dans un miroir qui bouge.
"Ton nom?" fis-je. Elle repondit:
"L'Esperance!" et se confondit
Avec l'azur de la mer Rouge.

III

Plus tard encore, errant toujours,
Plus las, plus seul qu'aux premiers jours,
Je la retrouvai sur ma route.
Mais son front, quoique jeune encor,
Semblait triste jusqu'a la mort,
Et portait les traces du doute.

Elle rit d'un rire nerveux
En secouant de ses cheveux
Je ne sais quelles fleurs decloses;
Puis, dans un sanglot, murmura:
"Je suis ta Gloire!" et s'engouffra
Dans la mer Bleue aux vagues roses.

IV

Et plus tard enfin, une nuit,
Ronge de fatigue et d'ennui,
J'ai vu cette ange de detresse.
Mais lors, pour la derniere fois,
J'entendis sa mourante voix
Qui me dit: "J'etais ta Jeunesse!"

L'eau la bercait comme un beau lis.
Sur sa gorge aux tons appalis
Du sang se melait a l'ivoire,
Et je vis celle que j'aimais
S'enfoncer morte et pour jamais
Sous les flots verts de la mer Noire.

Mont-Riant, 18 Fevrier 1865.

A MA MERE

Mere, crois-moi, ces quelques vers,
Si mauvais qu'ils puissent paraitre,
Te portent mes voeux les plus chers

Et tout le meilleur de mon être.

Et ce griffonnage moqueur
Prouve, moralité profonde,
Qu'on peut confier un bon cœur
Aux plus méchants quatrains du monde.

Paris, 31 Décembre 1865.

A MON PÈRE

Père, voici cinq ou six vers
Écrits à tort et à travers.
Si tu fais tant que de les lire,
Dis-moi donc comment il advient
Qu'un enfant qui t'aime si bien,
Ne sache pas mieux te le dire.

Paris, fin Décembre 1865.

ENVOI

DE _ROSINE ET ROSETTE_, A ***

Enfant au séduisant visage,
Vous qui, d'un doigt rose, ouvrirez
Ce volume, et qui le lirez
Si vous en avez le courage,
Rose blonde, quand vous verrez
Votre doux nom sur cette page,
À votre amant vous penserez.

Ne me reprochez pas ce livre,
C'est un méchant petit récit,
Assez mal rime, Dieu merci!
Mais tel qu'il est, je vous le livre:
Tachez d'être bonne pour lui.

Assez d'autres m'ont fait un crime
De quelques vers trop sans façon.
Vous qui m'avez pris ma raison,
Que peut vous importer ma rime?

Gardez ces vers en souvenir
Du temps où nous étions ensemble:
Jamais deux cœurs qu'un Dieu rassemble
N'ont été plus prompts à s'unir.

Paris, Aout 1865.

SOUVENIR DE MARGENCY

--A MON PERE--

Mon pere, il me souvient de cette heureuse enfance
Qui s'ecoulait pour nous entre ma mere et toi.
C'est un frais souvenir: je ne sais pas pourquoi
Depuis tantot j'y pense.

Involontairement je revois le chemin,
Ou j'allais, chaque soir, t'attendre, avec mon frere,
Grimpes sur un vieux mur qui n'en pouvait plus guere,
Pour te voir de plus loin.

Je revois ce jardin en fleurs ou notre mere
Tachait de se facher et n'y parvenait pas,
Quand le vieux jardinier trouvait dans un parterre
La trace de nos pas.

J'evoque ce passe qu'un souvenir colore,
Ou la perte d'un nid etait un grand revers.
Je me revois enfant, libre, et courant encore
Parmi les buissons verts.

A present je vieillis. Crois-moi, tout me le prouve.
D'abord j'ai vingt-cinq ans sonnes depuis trois mois,
Et puis d'ou viendrait donc ce charme que je trouve
A parler d'autrefois?

Jamais un souvenir n'est exempt de tristesse.
C'est comme un chant lointain, d'une etrange douceur,
Qui nous berce un instant; mais, si doux qu'il paraisse,
Il nous serre le coeur.

Je sais le cas qu'il faut faire de ce mensonge,
Qui prete aux jours enfuis comme un cruel eclat,
Et cependant, ce soir, je l'accueille et je songe
Aux jours de ce temps-la.

Paris, 25 aout 1865.

A MON FRERE

Charlot, pardonne-moi ces vers;
Soit a l'endroit, soit a l'envers,
Ils te diront que je t'adore.
Et si, par cas, tu les as lus,
Frere, crois-moi, n'y pense plus,

Car ils te le diraient encore.

Paris, 12 Aout 1865

EFFET DE LUNE

DANS LA MITIDJA

RIMES RICHES

--A THEODORE DE BANVILLE--

C'est l'heure ou la ferme
Ferme.
Le Soir incertain
Trace en decoupures
Pures
L'horizon lointain.

Une vapeur vaine
Veine
Le couchant bleui,
Et semble au bord d'une
Dune,
Un flot endormi.

La nuit qui l'apaise,
Pese
Sur l'homme qui dort,
Et le ciel s'etoile,
Toile
D'azur aux points d'or.

Cependant le tremble
Tremble,
Lorsqu'en voltigeant,
Une folle brise
Brise
Ses feuilles d'argent.

Quelque pauvre here
Erre
Dans la Mitidja,
Et, dans le silence,
Lance
L'air de _Kadoudja_.

Dans la diapree
Pree,
Du ruisseau mutin
L'onde trebuchante
Chante
Son air argentin,

Et l'herbe entr'ouverte,
Verte,
Frange ses reseaux,
Ou l'eau qui roucoule,
Coule
Parmi les roseaux.

Le sol uniforme
Forme
Un tapis ouate,
Dont la ronce aride
Ride
L'uniformite.

La, le cactus perse
Perce
L'aloès en fleurs;
La ronce jumelle
Mele
Ses piquants aux leurs.

Bien que leur ensemble
Semble
Au hasard eclos,
Leur triple ramure
Mure
De pauvres enclos.

L'Arabe en maraude
Rode
Dans les alentours,
Et suit de malignes
Lignes,
Pleines de detours.

Sa marche est coulante,
Lente,
Et ne s'entend pas.
Et le sinistre être,
Traître,
Guette à chaque pas,

Afin qu'il évite
Vite
L'œil du gabelou,
Et, dans la broussaille,
S'aïlle
Cacher comme un loup.

La lune d'opale,
Pale
Dans les bleus sillons,
Inonde la plaine,
Pleine
De pales rayons.

O lune blafarde,
Farde
Ton visage blanc;

Tache que ta face
Fasse
Un oeil moins tremblant!

Ton air morne et grave
Grave
Au fond de mon coeur
Ton grand trou livide,
Vide,
Au reflet moqueur.

Pauvre astre impassible!
Cible
De tant de rimeurs!
Est-ce de ce qu'on te
Conte,
Lune, que tu meurs?

Leur lyre enervante
Vante
Ton disque jauni.
Toi qui vois leur tache,
Tache
Que ce soit fini.

D'une voix emue,
Mue
Par un faux _humour_,
Est-ce toi qu'un homme
Nomme
L'astre de l'amour?

Ta mechante corne,
Qu'orne
Ta jaune couleur,
Est plutot l'embleme
Bleme
Qui porte malheur.

Ta prunelle eteinte,
Teinte
D'un morose eclair,
Semble une lanterne
Terne
Pendue au ciel clair.

Quand la Nuit, sereine
Reine,
Tient l'homme abattu,
Vers la solitaire
Terre
Que regardes-tu?

La lumiere adverse
Verse
Des rayons hagards.
Lune, que t'importe?
Porte
Ailleurs tes regards.

Va, pale inconnue,
Nue,
Glisse au sein des nuits,
Laisse notre immonde
Monde
Tout charge d'ennuis.

Glisse dans l'espace.
Passe.
Et, bouche sans voix,
Sache avec mystere
Taire
Tout, ce que tu vois.

Paris, Mars 1866.

MANDOLINE

J'ai pour unique amante
Une fille charmante,
A l'oeil profond et doux
Comme un ciel andalous.
--Quelque ennui me tourmente.

Son tuteur subroge
N'a, certes, pas songe
Que je pourrais peut-etre
Entrer par la fenetre.
--Je ne sais ce que j'ai.

C'est un moyen pratique,
Tres-vieux, mais poetique
Et qui, pour nos amours,
Nous est d'un grand secours.
--Je suis melancolique.

Que j'aime la rougeur
De plaisir et de peur
Dont rougit, quand j'arrive,
Mon amante craintive!
--J'ai du noir dans le coeur.

Seigneur! qu'elle est jolie!
J'en ai fait ma folie;
Et sans elle, ici-bas,
Je n'existerais pas.
--Tout m'attriste et m'ennuie.

Sa soeur a de grands yeux
Bruns; mais les siens sont bleus.
On ne sait trop laquelle
Des deux est la plus belle.
--Je suis tres-malheureux.

Et, deux fois la semaine,
A l'église elle mene,
Ange plein de douceur,
Son tuteur et sa soeur.
--Comment guerir ma peine?

Ma main souffletterait
Quiconque toucherait
Un cheveu de la tresse
De ma jeune maitresse.
--J'éprouve un mal secret.

Le coeur me bat d'avance.
Le soir, lorsque je pense
Que va sonner pour nous
L'heure du rendez-vous.
--Quelle triste existence!

Certes, j'aime a plein coeur
Cette belle en sa fleur,
Et l'amour de ma mie
M'est plus cher que ma vie.
--Mais ... j'aime aussi sa soeur.

Paris, Avril 1866.

ROUUADE

Decidement, la mort est belle.
J'ai dix-neuf ans, et je m'en vais
Me faire sauter la cervelle,
Pour en finir a tout jamais.
Celle que j'aime s'evertue
A se cacher je ne sais ou:
L'ai-je reeve ou l'ai-je vue?
N'importe, il faut que je me tue,
Pour qu'on sache que j'en suis fou.

Ce n'est point par amour du drame;
Mais enfin c'est original
De se tuer pour une dame
Que l'on a rencontree au bal.

DECLARATION D'ECOLIER

--A CONSTANT COQUELIN--

Madame, ayez la politesse
De m'écouter, fut-ce un instant:
J'ai quinze ans, sans qu'il y paraisse,
Et je ne suis plus un enfant.
Veuillez donc, sans vous mettre à rire,
Me prêter une oreille ou deux,
Car j'ai quelque chose à vous dire
De très-grave et très-sérieux.

Je ne sais trop comment m'y prendre,
Le courage va me manquer:
Promettez-moi de me comprendre,
N'ayez pas l'air de vous moquer!
Ce que j'éprouve m'épouvante,
Mais m'épouvante ... au dernier point!
Et si vous croyez que j'invente,
Vous vous méprenez de bien loin.

Si vous connaissiez la nature
Du mal dont je suis chatié!
Vous feriez une autre figure,
Et m'auriez en grande pitié.
C'est un malaise fort bizarre,
Pour moi seul sans doute inventé,
Et qui doit être un cas très-rare,
Peu connu de la Faculté.

C'est une espèce de folie,
Bien effrayante, en vérité!
Car elle est à la fois remplie
De douceur et de cruauté.

Mais ce que je tremble de dire,
C'est qu'en tous temps, c'est qu'en tous lieux,
Ce qui me cause ce martyre,
Condamnabile et mystérieux,
C'est ... cela va bien vous surprendre;
Ah! madame, pardonnez-moi!
C'est vous!--Et vous devez comprendre
À présent quel est mon émoi.
Je sens le rouge qui me monte!
Surtout, jurez-moi le secret;
Car, bien sûr, je mourrais de honte
Le jour où cela se saurait.

Oui, c'est vous qui troublez ma vie,
Vous dont l'image me poursuit,
Vous, ma douleur et ma folie!
Vous, mon soleil, et vous, ma nuit!
C'est vous, quand la lune éplorée
Sur mes vitres vient scintiller;
C'est vous, dans sa lueur nacree,
Vous dont je vois les yeux briller!
Et si le sommeil, faisant trêve,
Gagne un instant mon front pâli,
C'est vous encore que dans mon rêve
Je vois passer près de mon lit!

C'est vous dont je vois le sourire!

C'est vous dont je sens le toucher!
Et meme, alors que je respire,
C'est vous que j'entends respirer!
Je sens votre main qui m'effleure,
Et je m'éveille en etouffant,
Et je me desole et je pleure,
Et je pleure comme un enfant.
Et cette vision m'est chere,
Madame, et chere ma douleur....
Ah! ne vous montrez point severe,
Car vous me briseriez le coeur!

II

Je sais que j'aurais du me taire.
Mais n'en ayez point de courroux.
Ayez pitie de ma misere,
Laissez-moi vivre aupres de vous.
Laissez-moi vous voir, vous entendre.
Laissez-moi toucher votre main;
Je ne sais ce qui m'a pu prendre,
Mais ce sera passe demain.

Il me faut pourtant vous apprendre
Que cela m'a pris tout d'un coup,
Sans que j'y pusse rien comprendre,
Un jeudi qu'il neigeait beaucoup!

Vous etiez en fourrure grise;
C'était a Paris, cet hiver.
Je me rappelle votre mise
Tout comme si c'était hier.
Vous veniez de monter tres-vite,
Ma mere etait a la maison!
Vous alliez faire une visite,
Et je sortais de ma lecon.
Vous aviez quelques airs de reine
Que je trouvais fort de mon gout,
Mais vous me regardiez a peine,
Et vous m'intimidiez beaucoup.

Quant a moi, malgre ma contrainte,
Je vous regardais de mon mieux,
Et j'ai si bien pris votre empreinte,
Que je l'ai toujours dans les yeux.
Pour vous voir monter en voiture
Je collai mon front aux carreaux,
Et restai dans cette posture
Tant que je pus voir vos chevaux.
Puis, comme un avare en cachette,
Je fermai ma chambre aux verrous,
Et je repassai dans ma tete
Tout ce que j'avais vu de vous.

Je vous avais vue un peu vite,
Mais j'avais pourtant remarque
Que vous aviez la main petite
Et le poignet bien attache.

Ce poignet devint ma folie,
Ce fut la ce qui me perdit!
L'attache eut été moins jolie,
Je crois que je serais guéri.
Tels qu'ils sont au bout de vos manches,
Vos petits poignets fin serres
M'ont fait passer bien des nuits blanches
Et bien des jours décolorés.

Mais je veux m'efforcer d'en rire,
Et j'ai des larmes dans les yeux.
Qu'ai-je fait pour qu'un tel martyr
Me déchire le cœur en deux?

Helas! qui change ainsi ma vie?
De quel mal est-ce là le cours?
C'est quelque horrible maladie
Sans précédent jusqu'à nos jours!

C'est une torture mortelle!
Je l'ai gagnée en vous voyant,
Et je crois, lorsqu'elle s'en mêle,
Que la douleur me rend méchant.

Eh bien, cette souffrance affreuse,
Dont je parle avec tant d'effroi,
Je la voudrais contagieuse.
Pour que vous l'eussiez avec moi!

CHANSON D'OURIDA

Le cœur dans les yeux, les yeux sous le voile,
La belle revait, le voile épingle;
 La brise a soufflé....
La brise a soufflé sur la fine toile;
Le voile est ouvert, l'amour est passé,
 Le cœur envole.

Le ciel est ardent, la brise est légère;
Quelque cavalier, qui va son chemin,
 Passe à la portière
 De ton palanquin.

La belle, où va-t-il ton regard d'étoile?
Ton voile frissonne au vent du matin:
 Qui donc, sous ton voile,
 Fait trembler ta main?

Le cœur dans les yeux, les yeux sous le voile,
La belle revait, le voile épingle;
 La brise a soufflé....
La brise a soufflé sur la fine toile;
Le voile est ouvert, l'amour est passé,
 Le cœur envole.

Le jeune homme est loin; la maison est close.
Qu'il fait chaud dehors! voici la fraîcheur.
La belle repose
D'un air de langueur.
A quoi songes-tu? Te voila si pale!
Tu penches ton front comme un lis en fleur.
Qui donc, sous ton chale,
Fait battre ton coeur?

Le coeur dans les yeux, les yeux sous le voile,
La belle revait, le voile epingle;
La brise a souffle....
La brise a souffle sur la fine toile;
Le voile est ouvert, l'amour est passe,
Le coeur envole.

La lune se leve et la nuit est pure.
--Ne dirait-on pas le trot d'un cheval?--
C'est l'eau qui murmure
Son chant de cristal.
Folle, il faut dormir. Quel reve t'effleure?
Qui donc tient encore en ces lieux deserts,
En depit de l'heure,
Tes beaux yeux ouverts?

Le coeur dans les yeux, les yeux sous le voile,
La belle revait, le voile epingle;
La brise a souffle....
La brise a souffle sur la fine toile;
Le voile est ouvert, l'amour est passe,
Le coeur envole.

KIEF

I

Au plein coeur de l'ete, vers le milieu du jour,
A l'heure ou, des coteaux qu'un ciel ardent calcine,
Le serpent vient dormir au bord de la ravine;
Quand l'air semble sortir de la bouche d'un four,
Et que le grand soleil, brulant comme la braise,
Grille un sol crevasse comme un mur de fournaise;
Alors que la cigale au chant criard et faux
Dont la monotonie est comme une cadence,
Fait, seule, de son cri resonner les echos;
A cette heure de calme et de profond silence,
C'est un fait reconnu que tout bon musulman,
Ferme dans sa maison, fume nonchalamment;
Et, suivant sa fumee en spirales tordue,
S'il entend par hasard quelque bruit dans la rue,
Murmure entre ses dents, s'il est homme de bien:
"Par Mahomet! ce n'est qu'un chien ou qu'un chretien."

II

..... La cour mauresque etait silencieuse
Et fraiche. On n'entendait, aux marbres des bassins,
Que le chant vacillant de l'eau capricieuse
Se perdant sous la voute en echos argentins;
Et, comme un rossignol, le soir, dans la campagne,
Chante et, de sa chanson que nul bruit n'accompagne,
Prete un calme plus doux aux douces nuits d'ete:
Tel, en se cadencant sur les murs de faience,
On eut dit que ce bruit grandissait le silence.
Ainsi qu'un feu follet, dans un site ecarte,
La nuit, autour de lui, grandit l'obscurite.

Il faut l'avoir connu pour s'en faire une idee,
Ce charme singulier, cette etrange torpeur,
Dont les Orientaux font un divin bonheur:
D'aspirer des parfums dont l'ame est affaissee,
De rever sans sommeil et presque sans pensee,
Et, le regard perdu, la tete renversee,
De vivre de mollesse et mourir de langueur.

Le marbre et ses blancheurs ont bien des indolences
Que ne connaissent pas nos boudoirs d'Occident.
O l'amour! les parfums! le vin! les nonchalances!
L'oubli, surtout, l'oubli! le seul bien vraiment grand
Et le seul desirable! Il est donc vrai qu'au monde,
Sous nos tristes climats comme au soleil ardent,
C'est vous que l'homme cherche a travers son neant!

Volupte! volupte! divine enchanteresse!
Dis-moi ton dernier mot; laisse-moi jusqu'au bout
Savourer a longs traits ton enervante ivresse.
Je t'appartiens. Prends-moi. Revele-moi surtout
Si l'on peut, pour mourir en des plaisirs immenses,
Epuiser d'un seul coup toutes les jouissances.
Que je vide la coupe, et puis tout sera dit:
Un linceul n'est-il pas toujours un drap de lit?

Si je vis sans jouir, que m'importe la vie?
Que m'importe la mort si je meurs de plaisir?
Quels regrets peut laisser cette soif assouvie
De sentir, en mourant, tout ce qu'on peut sentir?
Qu'un autre te meprise et te jette la pierre!
Je t'aime, o volupte! je t'adore, o matiere!
Et qui n'a pas connu tes baisers epuisants
N'aura jamais vecu, dut-il vivre mille ans!

III

C'est la liqueur de feu qui guerit ou qui tue.
C'est le coursier sans frein, qui va bride abattue:
Malheur au cavalier! car sa bete au pied sur
Peut lui briser d'un coup la tete contre un mur!
C'est le reve epuisant d'une ivresse nerveuse
De morphine ou d'opium: Ah! malheur a celui
Qui s'enivre de kief lorsque le jour a lui!
Son front se fletrira comme une tubereuse
Au contact d'un serpent. Pour lui, plus de sommeil;

Tantot il fuira l'ombre et tantot le soleil;
Il aura beau fumer, boire et tripler la dose:
Rien! Et si quelque soir, d'aventure, il repose,
La nuit qu'il dormira n'aura plus de reveil.

C'est l'ideal brillant du pays de nos reves.
C'est la sirene en mer; c'est l'ange aux ailes d'or
Qui nous prend dans son vol et nous fait voir des greves
Ou nous n'irons jamais, et nous montre le port,
Sans nous montrer l'ecueil d'ou lui sourit la mort;
Car dans notre univers les anges ont des glaives
Et lorsque celui-la, l'ange au chant seducteur,
Nous sourit en passant et nous touche de l'aile,
Malheur a l'imprudent qui tend les bras vers elle
Et le suit dans son vol vers un reve enchanteur!
S'il monte jusqu'aux cieus, plus leger que la flamme,
S'il s'endort au depart dans un charme trompeur,
S'il se berce au concert d'une amoureuse gamme,
Ou suit en souriant quelque ombre de bonheur:
Malheur! malheur a lui! l'ange a brandi son glaive,
Un glaive flamboyant, et qui perce en plein coeur!
Alors, sentant fremir l'aile qui le souleve,
Il pousse un cri funebre; et, sortant de son reve,
Se reveille en sursaut sur cette terre en pleur;
Et, la, desesperes, pleurant sur sa chimere,
Sombre et suivant des yeux son reve qui s'enfuit,
Chante au sein de la nuit, d'une voix triste et claire,
Un chant plein de sanglots perdu dans le mystere,
Et tel que le passant qui rentre apres minuit,
Se sentant frissonner, murmure une priere,
Et croit entendre encor dans le soir solitaire
Comme une etrange voix dont l'echo le poursuit.

Plus doux fut le bonheur, plus l'ombre en est amere!
Plus le jour fut ardent, plus profonde est la nuit!
La lune brille au ciel d'un eclat funeraire.
Et quand le malheureux contemple sa misere,
Il n'en peut comparer l'immensite sur terre
Qu'a l'infini perdu qui se ferme sur lui!

A MADAME GEORGE SAND

_Ce livre est mon premier coup d'aile.
Il est signe d'un nom d'enfant;
Mais l'enfance a cela pour elle
Quelle est faible et qu'on la defend.

Vous le savez mieux que personne,
Reine au front de musc, abrite
Par une immortelle couronne,
Qui pourtant m'avez adopte.

Vous la gloire, vous le genie,
Vous oubliez votre moisson
Precieuse et du ciel benie,

Pour mieux sourire a ma chanson!

Vous trouvez en ce temps morose
Un plaisir magnifique et doux
A faire de rien quelque chose:
Mais qui le peut, si ce n'est vous?

Sur sa route, quand on est reine,
On donne a des bohemiens,
Et l'on peut etre la marraine
De mechants vers comme les miens.

C'est le droit du rayon superbe,
Lorsqu'il embrase la foret,
De dorer aussi le brin d'herbe
Que tout passant dedaignerait.

Il enflamme, il eclaire ensemble
Tout un monde horrible ou charmant,
Et de la goutte d'eau qui tremble
Fait l'egale du diamant._

Nohant, Juillet 1862.

NOTES AU CRAYON

La lettre qui sert d'introduction a ce recueil posthume indique assez le sentiment qui nous fait le livrer a l'impression.

Mais les personnes amies auxquelles ce livre est destine ne s'expliqueraient peut-etre pas la publication des boutades tristes ou railleuses, des reflexions decousues qui vont suivre, si nous ne leur disions les motifs qui nous ont porte a ne pas les eloigner de ce recueil.

Ces Notes etaient jetees au crayon sur un cahier ou Prosper ecrivait, de temps a autre, dans une forme sommaire et imparfaite, les fantaisies, les repliques, les oppositions de mots, les bizarreries qui se presentaient a son esprit.

Souvent il semble avoir voulu tracer une de ces legendes qui n'ont de valeur que lorsqu'elles se trouvent placees au-dessous d'un dessin de Gavarni ou de Daumier.

Si donc nous nous decidons a publier quelques-unes de ces Notes au crayon, ce n'est pas que nous ayons la faiblesse de leur attribuer une valeur morale ou philosophique; nous les publions parce qu'elles revelent, mieux peut-etre que tout ce qui precede, le tour d'esprit, l'originalite de cet ete charmant qui a ete et qui a emporte la meilleure part de notre vie.

Nous prions nos amis de ne voir la aucune pretention puerile: nous n'en

avons d'autre, en verite, que celle de conserver quelques traits d'une physionomie delicate et fine, d'un talent qui n'a pas eu le temps de tenir ses promesses.

Nous avons dit que ces _Notes_ revelaient le tour d'esprit de Prosper. Elles ont peut-etre un autre merite--si merite il y a:--c'est qu'elles revelent et prennent, en quelque sorte, sur le fait--bien a l'insu de leur auteur!--quelques traits aussi de l'esprit, des tendances, des deceptions, des tristesses du temps present.

Il n'est pas, pour l'historien, de documents insignifiants: le moindre detail peut lui servir a expliquer, a reconstruire meme certains aspects d'une societe disparue.

Qui sait si un exemplaire de cet humble livre--conserve par hasard,--qui sait si ces _Notes_, que notre bien-aime poete ecrivait pour lui seul, n'aideront pas un jour quelque Oedipe de l'avenir a dechiffrer moins difficilement l'enigme que prepare le Sphinx contemporain?

Puisse cette explication faire comprendre a nos amis le motif qui nous a decide a conserver quelques-unes de ces _Notes au crayon_!

L.J.

I

EN MARGE D'UN CAHIER

Dans une cuisine de campagne, sur la table en bois blanc, les mouches serrees les unes contre les autres dans les endroits ou donne le soleil....

* * * * *

Sous les arbres, le soir, avant le coucher du soleil, les moucherons voltigent en un seul essaim dans la clarte d'un rayon.

* * * * *

Le vent peut deraciner un chene; mais il passe au travers d'une toile d'araignee sans pouvoir l'emporter.

* * * * *

Ses petits pieds chuchotaient sur le parquet....

* * * * *

... Balafrer l'ame....

* * * * *

On dit: le parfum de la rose et l'odeur du chou.

* * * * *

... Mais sous son corsage de bure
Frissonne une peau de satin.

* * * * *

J'ai vu, dans des endroits publics, des gens tout seuls rire avec
recueillement.

* * * * *

--C'est un petit malheur.

--Oui, mais les malheurs c'est comme les diamants; si petit que cela
soit, c'est toujours quelque chose.

* * * * *

Ou la douleur trouve un souvenir, la joie rencontre des larmes. Le gris,
qui paraît clair à côté du noir, est sombre à côté du blanc.

II

OPINIONS SUR TELS ET TELS

Il est de ces gens dont la fréquentation gâterait n'importe quelles
natures; comme la boue et la poussière qui tachent en blanc sur les
habits noirs et en noir sur les robes blanches.

* * * * *

La visite de Mme *** est une chose si ennuyeuse que, lorsqu'on la
reçoit, c'est sans le faire exprès,--comme une tuile.

* * * * *

Son ingratitude est si grande qu'un bienfait s'y perdrait,--quoi qu'en
dise la Fontaine.

* * * * *

X*** ne procède qu'avec du papier timbré.

--Son papier est comme lui; c'est sa manière de le faire marquer à son
chiffre.

* * * * *

Chez lui, la main gauche semblait ignorer ce qu'avait reçu la main
droite.

* * * * *

--Vous connaissez Chose, le jeune banquier? Pour la toilette il ne
craint personne.

--Ce garçon-la a toujours une tenue admirable, disait-on l'autre jour devant la petite R***.

--C'est vrai, fit-elle en surencherissant, une tenue ... de livres!

* * * * *

EN PARLANT DE QUELQU'UN QUI A L'ESPRIT MECHANT

Il a des éclats de rire qui sont comme des éclats d'obus. On ne s'en relève pas.

* * * * *

X*** a la joie silencieuse. Quand il est content, il rit sans faire de bruit. C'est comme une petite fête de famille qui se passe en lui. On n'en est pas.

* * * * *

H*** est un beau parleur, comme un tambour qui est creux et sonore.

* * * * *

Il vous a une physionomie ouverte ... a deux battants!

* * * * *

EN PARLANT DE MADAME A***, QUI EST BEGUEULE ET PRETENTIEUSE

--Avec du temps et de la patience, on en deviendrait amoureux.

* * * * *

--Elle a fait ses dents tres-tard.

--Et encore .. pas elle-meme!

* * * * *

--Oh! il est toujours en avance, allez! Ce n'est pas lui qui arrivera apres le potage.

--Naturellement ... les huitres d'abord; la soupe ensuite. C'est une regle.

* * * * *

--Elle, jeune?... Je reponds qu'elle n'a pas besoin de se mettre a deux pour avoir quarante ans.

* * * * *

--On lui prete des amants.

--Qui lui en prete?

--Mais ... Mme T***.

--Oh! elle ... cela n'est pas etonnant. Elle en a assez pour en preter aux autres.

UNE AUTRE

--C'est vrai, mais il ne faut pas la faire plus genereuse qu'elle ne l'est. Elle a toujours soin d'en garder quelques-uns pour elle.

* * * * *

Le nez de mon negre est epate; mais celui d'Espinosa est epatant.

* * * * *

--X*** est agacant. Il parle du nez et il parle continuellement.

--Eh bien, c'est un tres-bon sentiment. Cela prouve qu'il n'oublie pas les absents, lui, au moins.

* * * * *

Un sot bien connu. Je ne pretends point parler de H***.

* * * * *

Le Maelstrom n'est pas plus profond que le silence qui accompagne les plaisanteries de X***.

* * * * *

... Il est bon comme le bon pain ... et mauvais comme le bon fromage.

* * * * *

J'ai vu un tel, le Polonais; il embaumait l'eau de ... Cognac.

* * * * *

--Elle est maigre!... mais maigre a figurer sur la table du pape un vendredi saint!

* * * * *

... Une fille qui s'etait vouee au celibat ... et aux celibataires.

* * * * *

X*** pretend que Bade est un vrai paradis ... sans doute parce qu'il y joue un jeu d'enfer.

* * * * *

--Z*** a constamment l'air de faire blanc de son epee.

--C'est son epee qui m'a l'air de fer-blanc.

* * * * *

--M. P***? c'est un pedant.

--Tiens. Mais Chose nous en a dit beaucoup de bien.

--Oh! il n'y a rien d'etonnant a ce que M. P*** lui ait plu. M. P*** est sot, terne et grave; il doit lui aller comme le vin blanc aux huitres.

* * * * *

--X***? Ce n'est pas un homme, c'est un nez.

--Pardon. Ce n'est pas un nez, c'est un timon.

* * * * *

--Un potage maigre ... comme Mlle M*** et plus froid que le public lorsqu'elle chante....

* * * * *

Et quant a ses phrases, on ne saurait lui reprocher de les faire trop courtes ou trop longues: elles durent juste le temps qu'un ane met a braire.

* * * * *

--Chose est un charmant garçon.

--Le fait est qu'il n'est pas marie.

* * * * *

--X*** a la physionomie tres-franche.

--C'est vrai.... Il a l'air bete; mais au moins il l'est.

* * * * *

T***? Quand il lui arrive de dire la verite, c'est pour le plaisir de faire un faux mensonge.

* * * * *

Six heures et M. Bruno sonnerent avec un remarquable ensemble, tant a la porte qu'a la pendule. Il ne dit pas: "Je suis exact." Il dit: "La pendule va tres-bien."

* * * * *

--Il a la fatuite de se croire modeste et la modestie d'avouer qu'il est fat. Et il dit:

--Je suis modeste puisque j'avoue que je ne le suis pas.

* * * * *

Il est de ces gens qui se figurent qu'en allumant une lanterne a midi on n'en verrait que mieux le soleil.

* * * * *

En ses jours de tristesse, Calino pretend qu'il n'etait pas ne pour vivre.

III

CAPRICES DU LANGAGE

On appelle "age tendre," sans doute par antiphrase, l'epoque de la vie ou l'on n'a pas encore connu l'amour.

* * * * *

... Pas le plus petit geant!...

... Pas l'ombre de soleil....

... Pas la queue d'une tete....

* * * * *

DICTON AMERICAIN

Payez et vous serez confedere.

* * * * *

... Mais, triple notaire que vous etes!...

* * * * *

Est-ce parce que l'imagination voyage sans cesse comme une vagabonde, qu'on la dit folle du logis?

* * * * *

Une lorette disait:

--Un de mes amants les plus intimes....

IV

CE QUE DISENT

LES DISEURS DE RIENS

--Un doigt de cour et ... deux doigts de jardin, avec un petit hotel au milieu,--et je vous promets que cet ange sera a vous.

* * * * *

Si l'Amour etait reellement le fils de Venus, comme la Mythologie veut le faire croire, par quel miracle Venus, sa mere, l'aurait-elle concu et engendre?

* * * * *

Je ne sais si reellement, en Orient, la parole est d'argent et le silence est d'or; mais je sais bien que dans nos pays, les trois quarts du temps, _le silence est urgent, car la parole endort_.

* * * * *

--Nos chevaux _devorent_ l'espace.

--C'est une nourriture si legere!

* * * * *

"La femelle est faite pour le male ... et la femme pour le mal."--J'ai lu cela sur le calepin d'un ami a moi.

* * * * *

... Il lui allongea un soufflet ... de forgeron! C'est tout dire.

* * * * *

Fiat ... _lux_!

* * * * *

Huit et sept font quinze et cinq font vingt; je pose zero et je ne vous retiens plus.... C'est assez vous dire que vous pouvez vous en aller.

* * * * *

Les caresses ne prouvent rien. On n'aime pas toujours la carriere qu'on embrasse.

* * * * *

J'entends dire bien souvent qu'il n'y a plus d'enfants.

Ce n'est toujours pas faute d'en faire.

* * * * *

Dans le journalisme actuel, il faut etre _timbre_ pour aborder les questions dites serieuses.

* * * * *

Un condamne a mort disait:

--Le bourreau et moi, nous sommes de la meme taille, mais bientot il aura la tete de plus que moi.

* * * * *

... Une sauce relevee,--un peu plus haut que le genou...

* * * * *

A la guerre il faut qu'on _paye_ ou qu'on _pille_.

* * * * *

Il faut que la chasse soit ouverte ou fermee.

* * * * *

Les voyages deforment les chapeaux et les malles.

* * * * *

PROVERBE

Qui paye ses dettes _sent Clichy_.

* * * * *

On dit: La fortune, c'est le travail.

On dit: Le travail, c'est la liberte.

Or la liberte fait les revolutions.

Et les revolutions detruisent les fortunes.

* * * * *

Que de dejeuners de soleil, manges par une averse.

* * * * *

... Et les fils uniques sont rares! sans doute parce qu'on en trouve rarement plus d'un dans la meme famille.

* * * * *

La vie tient a un fil,
Et l'heure a une aiguille.

* * * * *

Comme on dort bien dans son lit quand on est couche ... sur un bon testament!

* * * * *

X*** parle depuis longtemps de se bruler la cervelle.

--Bah! il sait bien que le feu ne se propage pas dans le vide.

* * * * *

La verite sort de la bouche de l'innocence ... pour n'y plus revenir.

* * * * *

LES PUCES DE MADDALA

A Maddala, dans la tribu des _Beni ben Jagoub_,--ou l'on trouve dans son lit tant de puces et si peu de pucelles,--Ali Scheriff et moi, moi surtout, nous etions piques comme des couvre-pieds de molleton. Impossible de decouvrir une heure de sommeil dans toute la maison. C'est la que je me suis fait le serment a moi-meme, si jamais j'ai des capitaux, de les laisser dormir au moins huit heures par jour.

Mon compagnon, qui se grattait tout autant que moi, mais qui tenait sans doute a prendre la defense de son pays, me disait de temps a autre, en maniere d'encouragement:

--N'y pensez pas, voyez-vous; les puces, c'est comme cela, des qu'on peut n'y pas penser, on ne les sent plus.

Je ne repondais rien, mais je n'en pensais pas moins ... aux puces.

C'est absolument comme les personnes qui ont les jambes coupees: si elles n'y pensaient pas, elles pourraient courir.

* * * * *

Que voulez-vous faire? il faut bien tuer le temps, n'est-ce pas?

--Naturellement ... puisque c'est un grand maitre.

* * * * *

Pour un qui _brille_, vingt qui _braillent_.

* * * * *

Il faut que le temps se couvre ou que le teint se cuivre.

* * * * *

--Connaissez-vous la difference qui existe entre une chute et une cataracte?

--Non.

--C'est qu'une cataracte est un beau spectacle, au lieu qu'une chute est un spectacle ennuyeux.

Exemple: Le Niagara, c'est une cataracte. La comedie de ***, voila une chute.

* * * * *

--Eh bien, garcon, et ce cafe? Il ne parait que le soir, comme _la Patrie_?

* * * * *

--Un journal qui se dit bien informe,--ce qui deja est une erreur de sa part,--....

* * * * *

Mlle X*** faisait mettre une glace au plafond de son lit:

--C'est pour me voir dormir, disait-elle.

* * * * *

Un boheme, encore plus boheme que C***, a invente une sentence dont il fait un frequent usage avec ses fournisseurs. Il leur soutient que la Fontaine a dit: _A l'oeil_ on connait l'artisan. Son bottier la trouve tres-mauvaise.

* * * * *

LE MARIAGE EN DEUX PARTIES

Lune de miel,
L'autre de fiel.

* * * * *

Un pays ou il fait si froid qu'on ne sait jamais au juste si les gens vous parlent ou s'ils eternuent.

* * * * *

Et la piece tombait, toujours!...

* * * * *

J'ai la faim canine et la soif caline.

* * * * *

PROVERBE

Mieux vaut _lard_ que _navet_.

* * * * *

--Tel journal n'est pas timbre, n'est-ce pas?

--Cela depend. Comment l'entendez-vous?

* * * * *

--Je ne sais pas ce que j'ai. Je crois que je vais etre malade; je m'endors continuellement.

--Vous vous ecoutez trop, mon cher.

* * * * *

--X*** n'a pas le moindre fond.

--C'est un vrai tonneau d'_Adelaide_:

* * * * *

--Il ne faut pas confondre la _ronde_ avec l'_anglaise_,--qui est
generalement plate.

* * * * *

... Une poire ... d'angoisse, pour la soif.

* * * * *

Qui donc dit que X... est un chef de secte? c'est d'insectes qu'il faut
dire.

* * * * *

EN CALECHE

--Qu'est-ce qui sent donc le brule?

--Nous allons tres-vite; ce doit etre le pave.

* * * * *

Calino,--toujours Calino, il n'y a que lui pour cela,--admirait un
geant:

--Dieu! comme il serait grand si c'etait un nain! disait-il. Quel grand
nain cela ferait!

* * * * *

Le gros X*** fume continuellement. Ce n'est pas un homme, c'est une
cheminee....

--Bouchee.

* * * * *

L'avez-vous revu?

--Oui, je l'ai revu ... et corrige.

* * * * *

Mme M*** me disait en parlant de T***:

--Comment une femme peut-elle supporter qu'un etre pareil lui fasse la
cour? C'est a peine si je lui permettrai de faire mon escalier.

* * * * *

--Vous connaissez donc Chose?

--Il m'a ete presente hier.

--Et ... est-ce qu'il vous a plu?

--A verse! je ne savais plus ou me fourrer.

* * * * *

--Un tel? je ne peux pas le sentir.

--Mon cher, il faut que vous y mettiez bien de la mauvaise volonte ...
ou que vous ayez le nez bouche a l'emer.

* * * * *

Il a pris ses cliques; et ses claques, il les a ... recues. Et puis il
s'est en alle.

* * * * *

--... Mais enfin, pourquoi le supportez-vous de sa part et pas de la
mienne?

--Il en a le droit, lui.

--Eh bien, et moi?

--Vous? c'est le contraire: vous n'en avez que le travers.

* * * * *

Un negre qui lisait un rapport de M. B***, de l'Institut, sur les noirs,
dans lequel ce savant expliquait que la presence d'une grande quantite
de fer dans le sang des negres est l'unique cause de leur couleur,
s'ecriait amerement:

"Si c'etait au moins du fer-blanc!"

* * * * *

La direction du Vaudeville est presque aussi impossible que celle des
ballons.

* * * * *

J'ai demeure en face d'un changeur et j'ai remarque qu'il entrait par
jour, dans sa boutique, environ cinq fois plus de femmes que d'hommes.

Je savais bien deja que les Parisiennes etaient _changeantes_, mais pas
a ce point-la.

* * * * *

Vous ne me toucherez qu'apres avoir passe sur _son_ corps.

* * * * *

DEVANT UNE TABLE SPLEDIDEMENT MISE

--Voyez! Comment trouvez-vous que ce couvert est mis?

--Comme un prince.

* * * * *

On sent l'air lorsqu'il est frais et le poisson lorsqu'il ne l'est pas.

* * * * *

Pourquoi dit-on: Madame est servie! quand c'est la soupe qui est servie.

* * * * *

Une femme a son voisin de table:

--Comme les hommes sont gourmands! C'est donc une bien douce chose que d'etre ainsi sur sa bouche?

Lui:--Pas si douce a coup sur que d'etre sur la votre!

* * * * *

SCIE D'ATELIER

--Mon cher, avec un gilet ... de boeuf, une culotte pareille, des pieds truffes, un col ... de poisson, une tete de veau, des cotelettes de mouton, un _chapeau_ du Mans, un coeur ... de salade et surtout une langue ... farcie, pourvu qu'on possede un certain _chic a la noix_, on peut toujours se tenir au milieu d'un entourage ... de cornichons!

* * * * *

A TABLE

Une dineuse: Ha! je m'en suis mordu la langue.

Son voisin: Et vous vous plaignez? Je voudrais bien etre a votre place.

* * * * *

La mer etait tranquille ... comme Baptiste.

* * * * *

L'art d'elever les lapins et de s'en faire trois mille _lievres_ de rentes.

* * * * *

J'ai trop peu d'argent pour l'employer a des depenses utiles.

* * * * *

Le sergent de ville: Votre profession?

Le filou: Je fais la chaine aux incendies.

Le voyou: Et la montre aux feux d'artifices.

* * * * *

La preuve que le fromage est une chose atroce, c'est que la Fontaine a dit qu'une leçon (et une leçon c'est pourtant bien ennuyeux) vaut encore mieux qu'un fromage.

* * * * *

--Monsieur, voilà une parole imprudente.

--Eh bien, alors j'ai bien fait de ne pas la garder.

* * * * *

X*** a la plaisanterie funebre.

--C'est egal; je lui trouve l'esprit mordant quelquefois.

--Oui, c'est-a-dire ... croque-mordant.

* * * * *

--Outre qu'il est bete, je ne le crois pas bon. Il n'a pas une figure ouverte.

--Dame! il faut la faire ouvrir ... il y a une ecaillere au coin.

* * * * *

... Maigre comme un---clown....

* * * * *

Un Monsieur,--je vous en prie, ne l'appelons pas Calino!--devant qui on causait sur la vie et la mort, disait que, quant a lui, le seul espoir de mourir lui donnait le courage de supporter la vie.

--Vraiment? fit quelqu'un.

--C'est certain. Et la preuve c'est que si la mort n'existait pas, je me serais suicide depuis longtemps.

* * * * *

Pourquoi, dans les cartes, le trefle signifie-t-il de l'argent?

--Parce que si tout le monde avait du trefle, presque tout le monde aurait de quoi manger.

* * * * *

B*** a toujours des arguments tres-serres.

--C'est vrai. On dirait des cornichons dans un bocal.

* * * * *

Pour le moment, dans cette affaire-la, c'est lui qui tient la corde.

--Il devrait bien en profiter pour se pendre.

* * * * *

... Un _orgueil_ de Barbarie...

* * * * *

DICTON

--On ne sait ni qui _rit_ ni qui _pleure_.

* * * * *

--_Aie de quoi_, le ciel t'aidera.

* * * * *

--Calino, est-ce que vous entendez le grec?

--Parbleu!... je ne suis pas sourd.

* * * * *

A la sortie d'une gare, pendant qu'on chargeait des malles sur un fiacre, les chevaux avancaient continuellement de quelques pas.

--Ah ca! mais, cocher, vous voulez donc partir avant d'etre charge? Vous etes encore un drole de pistolet.

--Oh! non, bourgeois, j'aurais d'abord besoin d'un _canon_.

* * * * *

Le feu prend,
Le chaland donne,
Le caoutchouc prete.

* * * * *

--Vous la jugez trop severement. Elle est moins mal que vous ne le dites. Quoique un peu maigre, elle est bien plantee.

--Je crois bien!... comme avec un marteau!... on s'y pendrait!

* * * * *

Chose est un bien joli garçon, mais il se met trop de parfums. Il embaumerait ... un mort, a quinze pas.

* * * * *

Les sujets de tristesse ou les sujets ... de pendules, c'est autre chose.

* * * * *

PROVERBE

Un bon _Titien_ vaut mieux que deux _Ribeira_.

* * * * *

A DEUX PERSONNES QUI SE PARLENT BAS

--Vous savez? si vous etes de trop ... que je ne vous gene pas.... Vous pouvez sortir.

* * * * *

J'avais pour connaissance un sergent, qui faisait quelquefois la lecture, le soir, a la chambree. Et chaque fois qu'il rencontrait l'abreviation de _et caetera_, ne sachant comment la traduire, il se bornait a nommer bien haut les trois lettres dans leur ordre respectif. Cela faisait un drôle d'effet a la fin d'une phrase, E.T.C. Un jour il eut un trait de lumiere et, se frappant le front, s'ecria: "Faut-il que je sois bete pour ne pas avoir compris ca plus tot!" Il venait de deviner. Et, en effet, a dater de ce jour-la il traduisit le mysterieux, _etc._ en disant: _Et ta soeur?_

* * * * *

--Qu'est-ce qu'il y a donc eu, sergent, en 93, qu'on nous en parle souvent?

--En 93?... Eh bien, pardi! c'est la revolution de 1830.

* * * * *

--Sergent, j'ai entendu dire que le tonnerre ne tombe jamais sur les paratonnerres.

--Eh bien, le tonnerre _re_ a cela de commun avec moi, car _rr_ je puis dir _rr_e que cela ne m'est jamais arr _rr_rive non plus _ss_e: jusqu'a pr _rr_esent du moins _ss_e.

* * * * *

Le _violon_--corps de garde, ainsi nomme parce qu'on y est conduit par des _archers_.

* * * * *

Pour _doubler_ un cap, est-ce qu'il faut en avoir un autre pareil?

* * * * *

DANS UNE BAL COSTUME--A UN SANCHO PANCA

--Pardon ... est-ce au seigneur Sancho ou a son ane que j'ai l'honneur de parler?

* * * * *

--AU BAL DE L'OPERA--

A un sauvage.

Eh! Peau-Rouge!... est-ce que c'est vrai que dans ton quartier les

forets sont encore vierges?

* * * * *

--Voyons, monsieur, offrez donc un rafraichissement a madame.... A son age, cela ne peut pas lui faire de mal.

* * * * *

A un vieux.

--Pardon, monsieur. C'est bien au doyen des centenaires de France que j'ai l'honneur de parler!

* * * * *

--Madame est blanchisseuse? j'ai reconnu cela tout de suite ... en voyant ses battoirs.

* * * * *

A un municipal, a la porte du foyer.

--Dites-moi un peu: vous n'auriez pas vu, par hasard, passer un monsieur en habit noir?...

* * * * *

A un arrivant.

--Monsieur arrive de Cancale?... C'est dommage, on n'en veut plus.... La soupe est servie.

* * * * *

Au meme arrivant.

--Mais comme vous voila fripe, jeune homme!... Vous etiez donc bien serres, dans cette bourriche?

* * * * *

A un nez dans le genre de celui de Polichinelle.

--Toi, tu as un joli nez, c'est vrai; mais c'est bien dommage que tu n'en aies qu'un. Si tu pouvais te procurer la paire, je t'assure que tu ferais de l'argent.

* * * * *

Une voiture a stores baisses rentre a Paris au petit trot. A l'octroi, l'employe entr'ouvre la portiere et dit:

--Vous n'avez aucune declaration a faire?

--Merci ... c'est fait.

MISANTHROPE

--Mon Dieu! rendez-moi des champs qui ne soient pas Elysees, des bois qui ne soient pas de Boulogne, des pres qui ne soient point Catelans!...

* * * * *

J'entends souvent des gens se plaindre d'avoir la vue basse; mais je n'en ai jamais entendu se plaindre d'avoir l'ame placee au meme niveau.

Pourtant il doit en exister.

* * * * *

Il est vrai que la Bourse a l'air d'un temple grec. Mais cette forme est tres-rationnelle. Si nous n'avions pas nos temples, ou diable mettrions-nous nos Grecs?...

Et meme nos Juifs, par-dessus le marche?

* * * * *

Un ecrivain, qui passe sa vie a attaquer les gens qui meurent, priait quelqu'un d'ecrire deux lignes sur un album. Voici les deux lignes.

--Ce ne sont pas ceux qui s'en vont qui sont a _craindre_; ce sont ceux qui restent.

* * * * *

Je ne suis pas de ceux qui disent: Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie.

Au contraire, je me dis: Tiens, tiens, cela en fait toujours une de moins.

* * * * *

Une espece de chanson a laquelle, s'il y avait eu des paroles, il n'aurait plus manque qu'un air.

* * * * *

... Et puis un monsieur nous a lu un tas de petits vers tres-soporifiques qu'il avait organises pour la circonstance.

* * * * *

Jadis les esprits litteraires avaient le culte des filles de Memoire.

Les beaux esprits d'aujourd'hui preferent les memoires des filles.

* * * * *

Il n'y a que deux manieres de gouverner les peuples. On ne les mene que par la force ou par la farce.

* * * * *

Toujours les femmes et les montres: plus elles sont plates, plus elles coutent cher.

* * * * *

Il en est de certains hommes comme de ces gros nuages qui traversent l'air par un temps lourd et orageux. Tout le monde est oppresse. Ils crevent: tout le monde respire.

* * * * *

Ah! si j'avais pu prevoir comment vous seriez,--disait-elle en pleurant a son troisieme epoux,--je vous assure bien que je ne serais pas veuve a l'heure qu'il est....

* * * * *

L'enfant eut, en venant au monde, une crise qui faillit le sauver de vivre. Par malheur pour lui, le docteur etait reellement habile et le sauva d'etre sauve.

* * * * *

Une femme laide qui fait la begueule, c'est comme une porte de prison sur laquelle on lirait:

Le public n'entre pas ici.

--Pardon, mon pauvre enfant, de t'avoir mis au monde!...

* * * * *

... Comme toutes les calomnies, le mot eut du succes....

* * * * *

La medecine est un art qui fait vivre beaucoup de medecins, vivoter beaucoup de croque-morts et mourir beaucoup de malades.

* * * * *

"... Une societe ou il y a du monde."

C'est ainsi que P*** designe une reunion quelconque ou se trouvent des indifferents et des ennuyeux. Et lorsqu'on est entre amis seulement, alors c'est: une societe ou il n'y a personne.

* * * * *

Quand on pense que les gens qui possedent des dettes n'auraient qu'a les payer pour s'enrichir, on est etonne de trouver un si grand nombre d'ames desinteressees.

On ne me fera jamais croire que les personnes qui ont sous la main un moyen si simple de faire fortune, preferent rester dans la misere uniquement pour leur plaisir.

* * * * *

Certes, c'est la position la plus humiliante pour un mort que d'être le premier mari d'une femme.

Mais je n'en sais guère de plus triste pour un vivant que d'en être le second.

* * * * *

--A propos, et M. un tel?

--Mais ... il est mort.

--Comment! encore?

--Mais, dame! c'est la première fois.

* * * * *

--Le 1er mai 1840,--époque à laquelle je pouvais encore espérer ne jamais venir au monde....

QUELQUES PAGES D'UN LIVRE

I

MARIE A CECILE

Vous souvenez-vous, Cecile, des bals étourdissants, des grandes soirées, de nos toilettes et de nos succès de cet hiver?

Que tout cela est loin maintenant!

Loin pour moi seule, bien entendu; car vous, vous êtes sans doute encore à Paris, ou tout au moins dans votre belle propriété d'Enghien, mais toujours au milieu des bruyantes agitations que nous appelons les plaisirs du monde, comme une reine que vous êtes, sans cesse entourée d'une cour que vous traînez sur vos pas.

Quand je pense aux changements que peuvent amener quelques mois dans notre vie, je me sens frappée irrésistiblement et comme prise d'une sorte de vertige à l'idée de l'insouciance avec laquelle nous vivons, et nous oublions, et nous faisons des projets pour l'avenir, si proche qu'il puisse être.

Cette idée-là a quelque chose d'effrayant quand on la regarde en face!

Mon langage doit bien fort vous surprendre, n'est-ce pas, mon amie? Vous, si riieuse et charmante, si adulee, pour qui l'hiver prochain

s'annonce, ainsi que ceux qui l'ont precede, escorte de son grand luxe et de ses parures, avec ses salons inondes de lumiere et remplis d'entraînantes harmonies; vous, heureuse, qui n'entrevoiez la vie qu'a travers les feuillages aux seduisantes couleurs de vos roses d'Enghien et de vos camellias de Paris.

Vous n'etiez guere habituee a m'entendre parler ainsi, du temps ou nous etions reunies? Mais c'est qu'il est survenu dans mon existence bien des choses depuis ce temps-la. Je n'irai plus dans le monde avec vous, ma Cecile. Nous n'irons plus toutes deux autour des lacs, ni au theatre, ni dans aucune fete. Tout cela est perdu pour moi. Je ne sais meme pas s'il me sera possible de retourner encore a Paris, malgre tout mon desir de vous revoir et de vous embrasser, et de reprendre nos causeries d'autrefois, dont je garderai le souvenir tant que je vivrai.

Tant que je vivrai! je suis folle de venir vous attrister avec mes idees noires. Je le sais bien, mais j'ai tellement besoin de m'epancher, de parler de mes sentiments et de mes peines! Mes peines ... j'ai tort de parler de la sorte. Quelles sont-elles? Je n'en ai pas, en realite. Mais, malgre moi, une tristesse profonde, que le docteur veut appeler: du calme, reflète palement sur tout ce qui me touche.

Vous vous rappelez que je fus obligee de vous quitter a la fin de l'hiver dernier pour venir en toute hate aupres d'une vieille tante, qui se mourait. C'etait la seule parente qui me restait du cote de ma mere, et c'est chez elle que j'ai ete soignee pendant mon enfance et elevee, sinon avec tendresse, avec affection du moins. Elle etait bien vieille, la pauvre femme; et elle s'est eteinte plutot qu'elle n'est morte. Moi, j'ai passe de longues nuits a son chevet, et je n'etais pas d'un temperament assez robuste pour supporter la moindre fatigue.

Et puis, il me manquait quelque chose sur cette terre. Je n'avais pas, comme vous, un mari dont l'amour put repondre au mien. M. Dalmay a l'air de vous aimer tant! Vous devez etre bien heureuse, Cecile! Quant a moi, vous le savez, je n'ai jamais connu ce que c'est qu'etre aimee. J'ai fait, tres-jeune encore, un mariage de raison, comme disait ma tante. M. de Champre etait vieux et songeait peu a moi. Il etait riche: on parlait de mon bonheur. Mariee depuis un an a peine, j'etais veuve deja; et depuis, si l'amitie pouvait nous suffire, j'aurais vecu bien heureuse avec la votre. Helas! je n'ai pas su me contenter de cette sympathie qui m'a donne tous les instants de joie que j'ai eprouves ici-bas. Il me fallait une autre affection plus absolue, plus exclusive, plus vivifiante, dont tous ont besoin au monde, mais qui nous est parfois peut-etre plus indispensable qu'aux hommes.

Nee orpheline, pour ainsi dire, puisque j'ai perdu mon pere et ma mere avant de savoir prononcer leur nom, j'ai passe, ainsi que je vous le disais, toute mon enfance chez cette tante dont je vous parlais tout a l'heure, qui m'aimait certainement, mais qui n'avait pas pour moi ces mille petits soins qui consistent en caresses, en sourires, en gateries de toutes sortes enfin, et qui apprennent la tendresse aux enfants.

Ici, ma sante, deja faible, s'est graduellement affaiblie: avec lenteur au commencement, mais a present je sens bien que je m'en vais plus vite chaque jour.

Mon medecin a beau dire, et faire son possible pour me persuader que c'est la une langueur passagere: je sais qu'au fond, lui-meme a bien peu d'espoir.

Je suis si changee, moralement! Si vous me voyiez, Cecile, ma belle aimee! Il me semble que je n'aimerais plus le monde, ni ses bruits, ni ses fetes, dont je ne pouvais me passer autrefois. Maintenant je suis triste. Je me plais a rever, le soir, seule sur ma terrasse, en regardant les nuages courir dans l'azur qui s'etend infini devant moi, et je me suis surprise deux fois a songer aux vies futures et a me voir morte. Morte! pour ce monde ou vous brillez, ou j'ai brille aussi et dont j'ai ete si folle dans le temps.

Combien tout cela est etrange!

Mais je vois bien decidement que je suis d'un egoisme insense, ne vous parlant que de moi depuis plus d'une heure et ne songeant meme pas a demander a ma meilleure amie quelle est sa vie, moi qui, vous le savez bien, n'est-ce pas? suis si heureuse de vos plaisirs et si triste de vos tristesses!

Ecrivez-moi, Cecile. Il me semble qu'en lisant vos lettres, je jetterai un dernier regard sur mon existence passee, a jamais perdue. Et il est si doux de se rappeler, de faire revivre un peu son coeur dans la melancolie calme et involontaire qui est la compagne inseparable du souvenir! Parlez-moi de vos soirees, de vos projets, de votre luxe, de vos soupirants et des miens aussi, enfin de tout mon beau Paris que j'ai tant aime!

Les malades sont comme les enfants, ils veulent qu'on les amuse.

Il y a si longtemps que je n'ai ete gaie, si vous saviez! Ici, tout a un aspect morne qui me glace. A l'exception de Justine, ma petite femme de chambre, dont le devouement et la peine me touchent, et de mon vieux docteur que je vois tous les jours et dont je suis journellement les metaphores galantes et interminables, je ne vois que les gens de la campagne, les jardiniers, les garcons de ferme, et ma nourrice, qui est aussi bonne et pour le moins aussi ennuyeuse que ce bon docteur.

Je suis donc seule, ou a peu pres. Et je me complais parfois dans la torpeur dont cette solitude engourdit mon ame pleine d'esperances infinies et de souvenirs sans regrets.

Pardonnez, mon amie, je retombe invinciblement dans ma tristesse. J'ai mes jours, voyez-vous, et mieux vaut que je m'arrete. Si je continuais, je dissiperais peut-etre le sourire de vos levres et la gaiete de vos yeux.

Adieu! Ecrivez-moi surtout! Et soyez heureuse! Soyez aimee!

Votre vieille, bien vieille amie,

MARIE DE CHAMPRE D'AVENY.

Aveny, Septembre 1854.

II

CECILE A MARIE

Est-elle bien de vous, chere Marie, cette lettre que j'ai devant les yeux? On me l'a remise hier matin, comme je venais de me lever, et depuis ce moment je ne cesse de la relire, tant l'impression que j'en ai ressentie est singuliere! Comment! c'est vous, mon amie, ma belle cherie, vous si charmante et avec cela si bonne que je n'ai jamais songe a vous en vouloir de ce que vous etiez plus jolie que moi, c'est vous, si mondaine, si danseuse, vous dont la belle main blanche a ecrit ces lignes que je relis encore avec etonnement, pleines de melancolie et de regrets!

Votre lettre m'a tout attristee, et je ne sais d'ou vient que je ne puis me soustraire a mes idees noires qui m'assaillent depuis hier.

Se peut-il que vous soyez aussi changee, Marie!

J'avais pense bien souvent a vous depuis votre depart, si precipite que nous avons eu a peine le temps de nous faire nos adieux. Je vous vois encore, au moment ou Justine vous a apporte cette malheureuse lettre qui vous appelait au chevet de votre tante. On venait de vous essayer, quelques minutes auparavant, cette delicieuse robe blanche que vous aviez fait faire pour aller le surlendemain au grand bal de la comtesse de Sernes.

Vous rappelez-vous avec quel desespoir nous admirions ses grands volants bouillonnes et releves tout autour par de toutes petites roses: et sa grande ruche du bas, qui remontait en deux endroits et s'attachait aussi par deux roses plus grosses que les autres! Avec cela une rose au corsage et une ou deux encore dans vos beaux cheveux blonds, completaient votre toilette. Des fleurs, toujours des fleurs, jamais de bijoux; pas un collier, pas une bague, pas meme de boucles d'oreille, coquette! Vraiment il n'y a que vous pour savoir mettre tant de charme exquis et d'elegance dans la simplicite. Aussi, faisiez-vous des furieuses!

Quelle tristesse a l'idee de partir sans avoir porte cette ravissante toilette! Et le fait est que la chose en valait bien la peine!

Je crois qu'a votre place je ne serais partie que le lendemain du bal. Mais votre ame a toujours ete aussi belle que votre visage, et vous n'avez pas hesite a faire ce sacrifice.

Le soir meme vous etiez en route, et moi, soit pressentiment ou folie (mon mari pretend que c'est la meme chose), j'eprouvais une tristesse mortelle de cette solitude ou me laissait votre absence.

Car je suis seule aussi, Marie, et moins heureuse que vous ne le pensez. Le monde aussi me croit heureuse en voyant mon luxe. Mais le monde ne voit guere que la superficie des choses, et souvent la mer cache bien des desastres sous l'azur trompeur de sa surface.

Mon mari est riche. Que lui servirait de me refuser quoi que ce soit? Cela flatte son amour-propre d'abord, d'entendre vanter le train de notre maison, mes chevaux et les diamants qu'il me donne. Mais je puis vous le dire, a vous, ma Mariette adoree, il ne m'aime pas, il ne m'a jamais aimee, et il m'arrive parfois de faire de douloureuses reflexions lorsque je me retrouve seule dans ma chambre a coucher, le soir, tandis qu'il est, lui, je ne sais ou, a Paris, a son cercle, d'ou il ne rentre que fort tard.

Je tache d'y songer le moins possible; et il faut bien que j'oublie, en effet, pour paraître ce que je suis aux yeux du monde, c'est-à-dire la femme heureuse dont on envie le bonheur. J'étouffe mon cœur quand il me parle, parce que sa voix me donne toujours des conseils qui me troublent, et je ne sais quelle puissance incompréhensible qui se trouve en moi, me pousse à l'écouter. Alors, pour chasser cette tristesse qui m'envahit, pour échapper à ces préoccupations qui m'obsèdent, je me rejette plus avant dans le bruit, dans les fêtes et mes toilettes. Que voulez-vous? je cherche dans les plaisirs de mon luxe l'oubli de ce qui manque à mon âme.

Et voilà que, moi qui vous écrivais pour tâcher de vous égayer un peu, je suis triste comme un gros bonnet de nuit qui s'aviserait de parler. Voilà ce que c'est que d'écrire à sa meilleure amie d'aussi vilaines lettres que la votre. On lui fait perdre la moitié de sa pauvre gaieté, et elle devient incapable de vous rendre le courage qu'elle n'a plus elle-même. Ainsi, vous voilà prévenue.

Pour cette fois-ci je vous pardonne, parce que l'on peut être plus triste ou plus mal disposée un jour que les autres. Cela dépend un peu du temps qu'il fait. Et puis, à la campagne ... et à la campagne en province, surtout! Mais cela est une raison de plus pour vous rentrez bien vite à Paris, où l'on ne peut plus se passer de vous. Voilà, Mariette de mon cœur, chère aimée, ce qu'il faudra m'annoncer dans votre prochaine lettre.

Vous me le promettez, n'est-ce pas? à moi, votre meilleure amie, qui vous aime et qui vous regrette, mais aussi qui vous attend,

CECILE DALMAY.

Enghien, Septembre 1854.

III

MARIE À CECILE

Je suis bien triste, ma pauvre Cécile, et je ne puis me rendre compte de l'état de mon âme.

Voilà aujourd'hui deux mois, deux longs mois que j'ai reçu votre lettre bonne et tendre comme tout ce qui vient de vous. C'est ma seule compagnie ici, je me trouve moins seule en relisant ces lignes pleines de souvenirs ou j'aperçois comme en un miroir les reflets lointains de mon passé, qui se perdent peu à peu dans la brume de l'horizon en silhouettes gracieuses et insaisissables.

Insaisissables! ce mot rend bien ma pensée, et je n'avais jamais senti, en le voyant écrit, tout ce qu'il peut renfermer de tristesse! Car je tends les bras maintenant, mon amie, vers cette image fugitive, douloureusement riante, et je pleure et je me débats, folle de désespoir, car je ne trouve rien sous mes mains que le vide et la nuit, car je sens mon cœur se serrer de plus en plus, prêt à étouffer entre les angoisses de cette solitude mortelle.

Je me sens mourir nuit et jour, heure par heure, minute par minute. Et c'est cette solitude qui me tue; et je ne puis plus la fuir, et elle

s'appesantit sans cesse, impitoyable et morne, sur mon ame a jamais defaillante.

Ma sante ne me permet plus de m'en aller d'ici. Le moindre voyage suffirait a epuiser le peu de force qui me reste; et quand, apres avoir passe ma journee assise aupres de ma fenetre a lire ou a rever, je veux faire un tour de parc pour profiter d'un rayon de soleil, je suis brisee en rentrant comme si j'avais ete battue. Que se passe-t-il en moi? Je ne puis le comprendre. Et puis, je n'ose pas, j'ai peur de le deviner. Pourquoi? Du reste, je ne sais pourquoi je vous parle de toutes ces folies qui sont capables de vous attrister, et dont la seule pensee me trouble et me tourmente moi-meme.

Parlons de vous, ma Cecile bien-aimee, de vous qui souffrez aussi, et qui etes contrainte de cacher votre peine. Combien je vous plains, mon amie, et qu'il doit vous en couter de garder, pour le monde indifferant qui vous entoure, le masque de bonheur sous lequel vous languissez! Et encore, vous etes meilleure que moi, car votre lettre etait pleine de tendresse et de gais souvenirs. Tandis que moi, au contraire, je ne sais que vous affliger chaque fois que je vous ecris. Mais vous me le pardonnerez, n'est-ce pas, Cecile? car il faut me traiter avec l'indulgence qu'on a pour une enfant malade. Si je suis aussi triste, c'est qu'il m'est impossible de lutter contre la langueur qui me tue, voyez-vous!

Mon medecin n'ose plus se fier a lui seul, et il a fait venir ici deux docteurs celebres de Paris. Tous trois n'osent presque plus me cacher l'etat dans lequel je me trouve. Ils ne m'ont rien dit, mais je vois bien sur leur visage, lorsqu'ils se consultent devant moi, que ce n'est plus qu'une affaire de temps. C'est fini! je puis encore trainer pendant quatre ou cinq mois peut-etre, mais je n'irai pas plus loin.

Je suis entouree ici de bonnes gens qui passent leur vie a s'efforcer de m'epargner toute espece de contrarietes. Mais il me semble, en voyant leurs visages silencieux et mornes, qu'ils sont tous prevenus, et je crois lire ma condamnation sur chaque figure que je rencontre.

Je suis obsedee par une foule d'idees penibles, de visions etranges, inexplicables.

J'ai fait, pendant une nuit de la semaine derniere, un horrible reve dont le souvenir me pese depuis ce moment et me poursuit sans relache.

J'etais assise avec Justine dans le bois qui se trouve derriere la maison. Nous parlions de Paris, de vous, qui deviez arriver ici le jour meme pour passer une semaine aupres de moi. J'etais guerie ou a peu pres, et je comptais m'en retourner avec vous. Tout d'un coup je vis les arbres qui nous entouraient glisser sur la terre, comme si une main puissante les avait repousses et je me trouvai debout au milieu d'une plate-forme autour de laquelle ils s'etaient arretes en rond, serres les uns contre les autres. Mais ce n'etait plus les memes que tout a l'heure; de quelque cote que je voulusse tourner mes regards, je n'apercevais plus que des cypres dont la noire verdure montait constamment en tiges roides et droites vers le ciel. Effrayee, je me retournai vers Justine pour prendre sa main. Justine avait disparu. Je voulus l'appeler; ma langue restait collee a mon palais. A la place qu'elle occupait un instant auparavant, le spectre de la Mort, tel qu'on nous le depeignait au couvent, ricanait a cote de moi; je sentais son souffle repoussant et humide effleurer mes levres et mes joues, qu'il

fletrissait, en passant, et parcourir tout mon corps comme un frisson indicible. L'emotion que j'eprouvais est inexprimable. Je tremblais d'une maniere effrayante. Enfin, a travers les arbres, j'aperçus une forme qui venait de mon cote. C'etait vous. Mais vous n'etiez pas seule. Mon coeur bat encore de l'impression que j'ai ressentie en la voyant. Aupres de vous, marchait un homme jeune dont les traits, ou respiration la tristesse et la distinction, m'etaient deja connus. Ne pouvant parler, je tendis les bras vers vous. Sa tete se releva alors, et ses yeux brillèrent d'un eclat inoui. Tous deux, vous m'aviez compris et vous veniez me chercher. Vous alliez arriver a la limite des arbres. Alors le spectre fixa sur moi son regard vide et hebeté: je ne vous voyais plus. Puis il posa son doigt sur mon coeur, et de l'autre main il me montra une eclaircie au milieu des cypres. Dans une allée dont je ne voyais pas la fin, je vous aperçus tous les deux; mais au lieu de venir, vous vous éloigniez de moi, enlacs dans les bras l'un de l'autre. Desesperee, je poussai un cri terrible. Ni vous ni lui ne vous etes retournes. Le fantome ota son doigt de mon coeur et se mit a courir autour de moi en tracant un cercle qu'il agrandissait a chaque tour. A la place ou j'avais senti le contact mortel et glace de sa main osseuse, j'avais une plaie par ou mon sang se perdait goutte a goutte et creusait dans le sol un trou dans lequel j'enfonçais peu a peu, comme en un tombeau. En ce moment, de larges flocons de neige commencerent a tomber. Je trouvai la force de prononcer une parole, et le nom que je jetai a l'air sans echos n'etait pas le votre, Cecile. Lui, ne se retourna pas encore. Je tombai a genoux. Mes genoux s'attacherent a la terre.

Je ne pouvais plus me relever, ni crier. La neige qui tombait avec force me cachait tout. Je n'apercevais plus ni vous, ni lui, ni le spectre. J'etais seule, seule, entendez-vous bien? Je ne voyais que la blancheur opaque des arbres couverts de neige. Et mon sang coulait sans cesse, et ma tombe se creusait rapidement, et moi je descendais toujours, a genoux, les mains jointes, folle de terreur et brisee par mon desespoir.

Je sentais le froid de la neige qui couvrait mes epaules et qui montait autour de moi comme pour m'ensevelir avant meme que ma fosse fut achevee. J'etouffais.

Quand je me reveillai en sursaut, c'etait le matin. Justine, qui m'avait entendue me plaindre, etait aupres de mon lit.

Lorsqu'elle ouvrit mes persiennes, il neigeait. C'etait la premiere fois de cette annee. Vous ne pouvez vous figurer l'impression que cela me produisit.

Je suis encore tremblante en vous racontant cette douloureuse et inexplicable crise. Et j'aurais mieux fait de ne vous en point parler. Excusez-moi encore, mon amie, chere Cecile de mon ame.

Pardon de la tristesse que je vais vous causer encore. Mais j'ai besoin, malgre moi, de parler de ce reve. Dites-moi qu'il est faux, dites-moi qu'il ne signifie rien, je vous en conjure. J'ai beau me le repeter, moi, il me poursuit sans cesse.

Vous le savez, je n'ai jamais aime. Je ne puis aimer, aujourd'hui. C'est impossible, cela n'est pas. N'est-ce pas, ma Cecile adoree?

Et cependant, d'ou vient alors qu'en voyant approcher le moment de ma mort, je regrette davantage l'existence, et que je voudrais pouvoir me cramponner a la vie? Il me semble que je pourrais etre heureuse.

J'entrevois des joies qui ne m'étaient jamais apparues aussi douces et aussi séduisantes.

Que veut dire tout cela? J'ai peur d'être folle, par moments.
Écrivez-moi encore, Cecile, je vous en supplie. Qu'il me soit donné d'entendre encore une voix amie et aimée avant de quitter ce monde où je souffre, et que je pleure en le quittant.

Pensez à moi, aimez-moi, vous, ma Cecile que j'aime, et songez que je n'ai que votre amitié au monde.

Votre MARIE.

Aveny, Novembre 1854.

Nous ne possédons que ces fragments,--nous n'osons dire d'un roman ou d'un livre,--car l'auteur ne songeait probablement guère, en écrivant ces pages, à faire un livre ou un roman. Nous y verrions plus volontiers une sorte d'autobiographie transposée, un cadre dans lequel il aurait groupé ses propres impressions, fait raconter ses tristesses, ses déceptions ou ses rêves par des personnages de fantaisie.

Nulle part nous ne reconnaissons, nous ne retrouvons cet aimable et cher enfant, ce doux et bien-aimé poète, aussi complètement que nous le retrouvons dans cette dernière ébauche. Il y a bien trace la profonde mélancolie, les lassitudes, le besoin d'oublier, qui remplissaient son âme.

Que les amis auxquels nous offrons ce volume nous pardonnent de n'en avoir pas éloigné des pages qui leur paraîtront peut-être peu dignes du talent de Prosper. Nous avons tenu à conserver tout ce qui pouvait caractériser cette nature si fine et si délicate.

En présence de la tombe qui a englouti tant de jeunesse et tant d'espérances, il n'y a plus de place pour l'orgueil paternel.

L.J.

TABLE

A Prosper Jourdan

CONTES ET POESIES

A Madame George Sand

Rosine et Rosette

Leone

Premières larmes

L'Automne

Ma Folie

A Marie

Rhodina

A l'hotellerie (souvenir de Musset)

La Rose

Rencontre

A madame L***

Adieu, Ninon

Dans la foret

Message

A ma mere

A ma mere

A mon ami Paul E.G.

A madame V***

A madame A*** (envoi de _Rosine et Rosette_)

A Felix M***

A mon pere

A madame L.B. (sur un exemplaire des _Emaux et Camees_)

Adieu

Le Reve

A ma mere malade

L'Oubli

Le Myosotis (a mon pere)

Colloque d'automne

Impressions de voyage

A ma mere

A mon pere

Envoi de _Rosine et Rosette_, A ***

Souvenir de Margency (a mon pere)

A mon frere

Effet de lune dans la Mitidja (a Theodore de Banville)

Mandoline

Boutade

Declaration d'ecolier (a Constant Coquelin)

Chanson d'Ourida

Kief

A madame George Sand

NOTES AU CRAYON

Note

En marge d'un cahier

Opinions sur tels et tels

Caprices du langage

Ce que disent les diseurs de riens

Misanthropie

QUELQUES PAGES D'UN LIVRE

Marie a Cecile

Cecile a Marie

Marie a Cecile

Note

End of the Project Gutenberg EBook of Contes et poesies de Prosper Jourdan:
1854-1866, by Prosper Jourdan

*** END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK PROSPER JOURDAN ***

***** This file should be named 12459.txt or 12459.zip *****

This and all associated files of various formats will be found in:

<http://www.gutenberg.net/1/2/4/5/12459/>

Produced by Tonya Allen and PG Distributed Proofreaders. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

*** START: FULL LICENSE ***

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few

things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted

with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pglaf.org>.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby
Chief Executive and Director
gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII, compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over the old filename and etext number. The replaced older file is renamed. VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving

new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000, are filed in directories based on their release date. If you want to download any of these eBooks directly, rather than using the regular search system you may utilize the following addresses and just download by the etext year.

<http://www.gutenberg.net/etext06>

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99,
98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are filed in a different way. The year of a release date is no longer part of the directory path. The path is based on the etext number (which is identical to the filename). The path to the file is made up of single digits corresponding to all but the last digit in the filename. For example an eBook of filename 10234 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234>

or filename 24689 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689>

An alternative method of locating eBooks:

<http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL>

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)